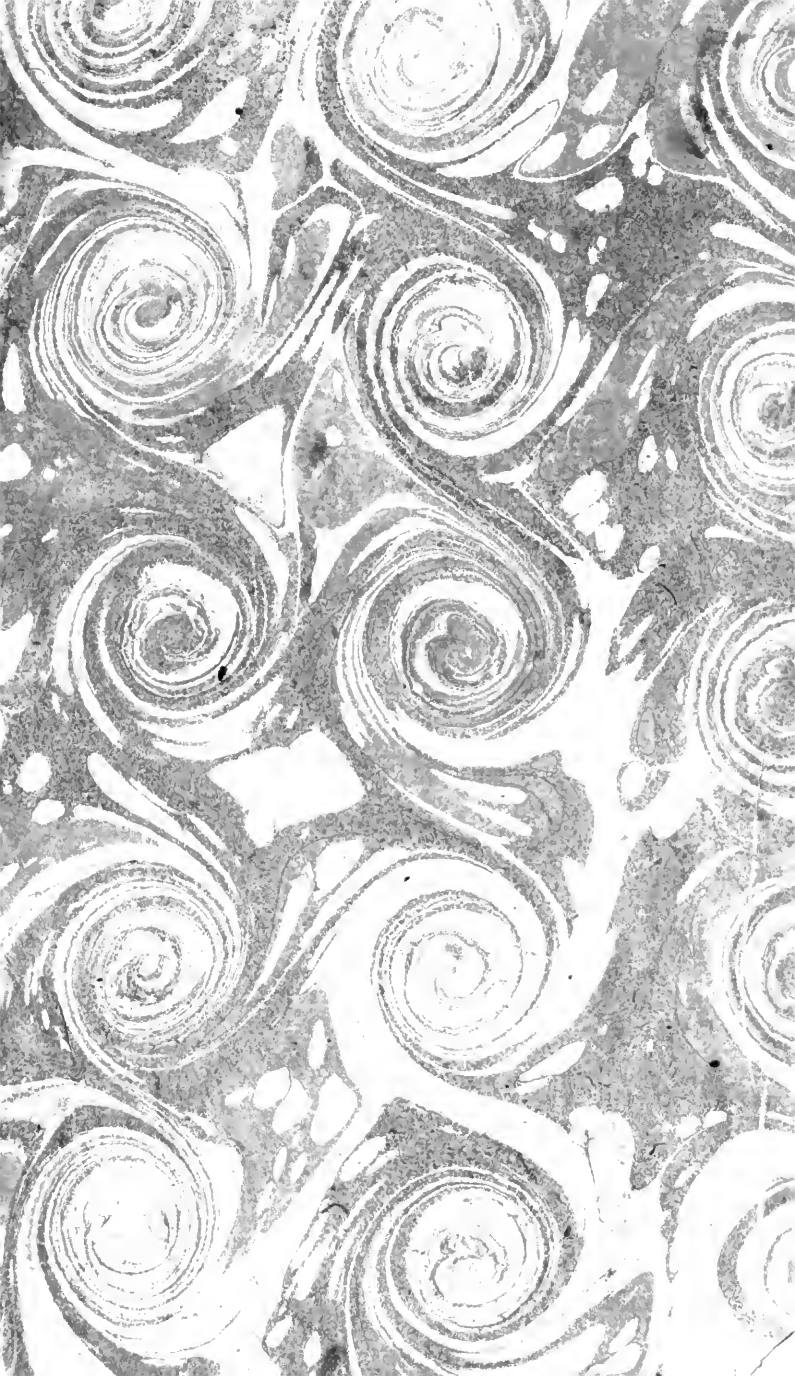


A. LECONTE,  
Pharmacien  
de 1<sup>re</sup> classe,  
A ISSOUDUN.







ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

---

TOME QUATRIEME.

---

1

1947

1947

1947

1947

1947

1947

1947

# ŒUVRES COMPLETTES

DE

## M. PALISSOT.



TOME QUATRIEME

CONTENANT LES MÉMOIRES POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE DE NOTRE LITTÉRATURE,  
DEPUIS FRANÇOIS 1<sup>er</sup> JUSQU'A NOS JOURS.



A L I E G E ;

*Et se trouve à PARIS,*

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire,  
rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXVIII.

284893  
25 3 33

*acheté  
Mordun 1866*

PQ

2019

P25

1778

L. 4

---

# A V I S

## DES ÉDITEURS.

Nous connaissons peu de Livres à qui l'on puisse appliquer plus convenablement qu'à celui-ci le vers d'Horace, si connu :

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,*

Et cependant l'Auteur ne l'avait d'abord entrepris que pour son usage particulier. Mais il s'est tellement proportionné dans cet Ouvrage à tous les ordres de Lecteurs, qu'en croyant ne travailler que pour lui-même, il n'a rien fait peut-être dont l'utilité générale ait été plus promptement reconnue, & plus universellement applaudie.

Les gens du monde qui se contentent de jeter sur la Littérature un coup d'œil superficiel, mais qui veulent paraître avoir approfondi ce qu'ils n'ont qu'effleuré; les femmes qui ont la même légèreté & les mêmes prétentions; les jeunes gens dont le goût a besoin d'être éclairé de bonne heure, & de se précautionner contre les faux principes, ont trouvé, dans ces Mémoires, le degré d'instruction le

plus convenable à leur portée : tandis que les gens de Lettres , plus accoutumés à réfléchir , ont été surpris non-seulement d'y trouver leurs propres Observations , mais des lumieres inattendues qu'un Ouvrage élémentaire , tel que celui-ci , ne semblait pas leur promettre. Aussi c'est une des sources avec laquelle quelques-uns d'eux se sont le plus familiarisés. Il est vrai qu'ils n'en approchent que d'une maniere détournée & mystérieuse , soit pour ne pas trahir le commerce qu'ils ont avec l'Auteur , soit pour se dispenser de la reconnaissance en lui déroband les idées dont ils se parent. Mais c'est précisément dans la Littérature que la loi de Sparte est le plus en vigueur : les voleurs mal-adroits y sont toujours punis ; & le Public , plus clairvoyant que ces Messieurs ne pensent , a plus d'une fois fouri de leurs larcins.

Notre Edition a sur toutes les autres l'avantage d'être augmentée de plus d'un tiers , & l'Auteur nous autorise à déclarer qu'il a revu ces Mémoires pour la dernière fois. Jamais il ne s'était proposé de donner une grande étendue à la nomenclature de ce Volume , & personne n'est en droit de lui reprocher des omissions qu'il a faites volontairement , ou pour ne pas charger son Ouvrage d'une abondance stérile , ou pour ne pas s'exposer à juger témérairement

des Auteurs sans les avoir suffisamment étudiés.  
 » J'ai fait, dit-il, dans la Lettre qui va suivre,  
 » un choix de pure fantaisie, & je n'ai parlé  
 » que des Ecrivains sur lesquels il m'a semblé  
 » que je trouverais à dire quelque chose qui  
 » valut la peine d'être écrit."

Ce n'est point ici, comme lui-même l'observait ailleurs, une de ces compilations alphabétiques que l'ignorance & la facilité de les rédiger ont rendu si communes; c'est le travail de plusieurs années; c'est une galerie de portraits où l'on s'est attaché principalement à saisir le caractère original des personnages qu'elle représente. Nous sommes accablés de faiseurs de Dictionnaires, & l'on ne voit pas qu'un seul de ces compileurs ait même essayé de peindre le génie. Cette entreprise était trop évidemment au-dessus de leurs forces, & n'appartenait qu'à un homme dont les talens reconnus pouvaient mériter la confiance publique.

Quelques gens de Lettres ont reproché à ces Mémoires trop de sévérité, mais ils avaient leurs raisons pour en penser ainsi, & l'Auteur qui n'attend son jugement que de la postérité, craint encore qu'elle ne l'accuse de trop d'indulgence à l'égard de son siècle.

---

# L E T T R E

## D E L' A U T E U R

A

MONSIEUR VERNES,

*Ministre & Pasteur de l'Eglise de Geneve.*

**J**E vous envoie, mon respectable ami, mes Mémoires sur la Littérature, puisque vous en êtes curieux. Je n'ai rien à refuser à un ami de vingt ans; mais permettez qu'en même tems je vous expose les raisons qui m'ont fait entreprendre cet Ouvrage.

J'ai voulu donner un essai de la maniere dont on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les articles des Hommes célèbres. J'ai consulté tous ces Dictionnaires si multipliés aujourd'hui, & à l'exception de celui de Bayle qui m'instruit, tous les autres ne m'apprennent rien. La plupart des Ecrivains dont on y parle ont été, ou des Hommes fameux, ou de Grands Hommes, ou des Auteurs illustres; voilà tout ce qu'on me dit, en termes vagues, sans me



donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractère de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent à ces portiques de nos Eglises gothiques qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, & qui sembleraient toutes avoir été jettées dans un même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la Littérature, combien de fois un Ecrivain a été marié, combien il a eu d'enfans, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, & quelquefois de ses tyrans. Je suis accablé de petits détails, & je ne fais rien de ce que je voudrais savoir.

Que j'apprenne, par exemple, mon cher ami, que vous avez été un très-digne Pasteur de l'Eglise de Geneve, un Théologien très-éclairé, qu'on a de vous de savans Ouvrages, dont on se contentera de m'indiquer les titres, & qu'ensuite on joigne à ces notions superficielles quelques anecdotes peu intéressantes de votre vie domestique, pourrai-je me flatter de vous bien connaître? Mais si l'on me dit qu'aux lumières que suppose la Théologie, vous avez allié celles d'une Philosophie douce & sensible; que sans vous embarquer dans les disputes contentieuses du Dogme, vous vous êtes contenté, en respectant les objets de la Foi, d'annoncer à vos

## 6 LETTRE DE L'AUTEUR

semblables la Morale Evangélique dans toute sa pureté ; cette Morale consolante , amie de la paix , qui ne tend qu'au bonheur des hommes , qui les invite à l'indulgence les uns envers les autres , & qui peut seule développer ce grand principe de perfectibilité que le Créateur a mis en nous , pour nous élever jusqu'à lui : si l'on me dit que vous annonciez ces vérités avec l'éloquence du cœur , avec cette onction si rare qui est le don du sentiment , la qualité distinctive d'une ame pénétrée de ses devoirs , & moins occupée à définir la vertu qu'à la pratiquer : si l'on me dit enfin que dans vos troubles civils , uniquement affecté des dangers de votre Patrie , on vous a vu dans un égal éloignement de toutes les factions , Citoyen sans autre passion que celle du bien public , employer tous vos talens à concilier les esprits , & libre de toute crainte , de toute politique , de tout intérêt , n'appliquer tous vos soins & l'ascendant de votre ministère qu'à prévenir le naufrage de la République , certes alors on m'aura donné une idée de votre caractère ; & en vous rendant la justice qui vous est due , on donnerait , en même tems , un exemple utile à vos Concitoyens. On leur ferait sentir que tout sentiment personnel doit céder à l'amour de la Patrie ; que toute division est funeste , & ne peut qu'entraîner la

ruine de l'Etat ; & que lorsqu'il s'agit d'un intérêt si pressant , tout esprit de parti doit disparaître. En leur rappelant fortement l'idée de leur bonheur passé , on les porterait , peut-être , à abolir jusqu'au souvenir de ces dénominations odieuses , de *Négatifs* , de *Représentans* , & l'on ne verrait plus à Geneve que de vrais Citoyens. Pardonnez-moi , mon ami , cet écart de mon cœur. Il y a long-tems que j'ai reçu dans votre Patrie des marques de bienveillance qui me la rendront toujours chere. Votre amitié seule m'eût inspiré ce sentiment ; mais d'ailleurs , pour s'intéresser au sort de Geneve , il suffit d'avoir le goût des sciences , l'amour des lettres , des talens & de la liberté.

Je vous ai suffisamment expliqué ce que je desirerais d'apprendre dans la vie des Hommes célèbres , qui ont mérité l'attention de leur siècle & de la postérité. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de tâcher de caractériser moi-même quelques-uns de nos illustres morts , & de suppléer , à leur égard , à l'insuffisance de nos Dictionnaires.

D'autres motifs m'ont engagé à parler des Auteurs vivans. Le premier de tous est le plaisir d'être juste envers ceux de mes contemporains qui ont soutenu la gloire de la Nation par de bons Ouvrages. Le second est l'envie

## 8 LETTRE DE L'AUTEUR

d'apprécier , sans partialité , les Ecrivains mêmes dont j'ai pû blesser la vanité dans ma Dunciade. Au jugement de bien des Lecteurs , une plaisanterie n'est pas une raison , & la Dunciade ne leur prouverait rien. Aussi , dans mes Mémoires Littéraires , j'ai presque toujours sacrifié le penchant qu'on me suppose pour la satire au desir d'être utile. J'ai motivé sérieusement ce que je pense de plusieurs Gens de Lettres. Sur des matieres aussi indifférentes , je me suis cru libre de penser à mes risques , & cette liberté que je me suis donnée , appartient évidemment à tout le monde. Autant que la faiblesse humaine a pu me le permettre , je me suis défendu de toute prévention , même contre mes plus grands ennemis. Si j'ai été quelquefois un peu trop sévère à l'égard de certains Auteurs qui me paraissent avoir plus de réputation que de mérite , ce sont les meilleurs Ecrivains du siècle de Louis XIV , qui m'ont rendu plus difficile que je ne voudrais l'être. Il me semble que ce n'est point à ceux qui possèdent des trésors , de se passionner pour de petites fortunes. Les arts d'agrément n'étant qu'un luxe , je crois avec Boileau ,

..... que sur le mont sacré  
Qui ne vole au sommet , tombe au plus bas degré.

&, comme vous le lirez dans mes Mémoires, que quiconque n'enrichit point la Littérature, l'appauvrit.

Je m'attends bien, mon ami, que malgré les précautions que j'ai prises, les Beaux Esprits de nos jours ne manqueront pas de m'accuser de partialité; mais ce n'est point à eux, c'est à la postérité de me juger; c'est aux étrangers, c'est, sur-tout aux jeunes gens, qui n'ayant encore épousé aucun parti, n'en font que plus capables d'apprécier avec équité la justesse de mes observations.

Nous avons tous notre chimere. La mienne, je vous l'avoue, serait de voir renaître dans tout son éclat, notre gloire littéraire. Ne pouvant moi-même augmenter cette gloire par mes Ouvrages, je tâche du moins de montrer le but; & si je l'éleve un peu trop haut, c'est qu'il me semble que l'Etat n'a déjà que trop de Citoyens oisifs, & qu'on ne devrait souffrir dans la carrière des Lettres que ceux qui peuvent véritablement l'honorer. J'ai été flatté de l'espoir de rendre le ridicule utile à ma Patrie. Eh! dans quel tems, mon ami, ce ridicule pouvait-il être mieux employé? Vous êtes témoin de l'anarchie déplorable à laquelle notre Littérature est réduite. Vous voyez la scène de Corneille & de Moliere pro-

fanée, & la consommation s'introduire en France par ces tristes Drames imités de l'Anglais, que les Anglais eux-mêmes sont pourtant bien éloignés de comparer aux bonnes Pièces de leur Shakespear, ou de leur Vicherley. Vous voyez de prétendus Philosophes, que l'on n'estime plus gueres que dans quelques sociétés de Paris, s'élever avec une orgueilleuse ignorance contre tous les principes qui nous distinguent des Nations barbares, couvrir du masque de la vertu la licence la plus odieuse, briser tous les liens de la société, sapper tous les fondemens de la morale, écrire enfin des libelles en parlant de tolérance & d'humanité. Vous voyez... mais il est, dans ce siècle surchargé de prétentions & de ridicules, des abus sur lesquels on ne doit s'arrêter que légèrement, dans la crainte de paraître licencieux soi-même. Ce sont ces abus si multipliés qui me font dire avec Juvenal :

*Difficile est satyram non scribere, nam quis ineptæ  
Tam patiens gentis, tam ferreus ut teneat se?*

Avouez cependant que ce n'est pas pousser la passion trop loin, que de n'en faire que rire.

Adieu, mon cher ami. En lisant mes Mémoires, vous remarquerez bien qu'ils ne sont

véritablement qu'un essai de ce qu'on aurait dû faire. J'ai remonté jusqu'à François Premier, mais les seuls Gens de Lettres entraient dans le projet de mon Ouvrage, & je n'ai parlé que d'un très-petit nombre de Savans. Parmi les Gens de Lettres même, j'ai fait plutôt un choix de fantaisie, que je ne me suis astreint à n'omettre aucun de ceux qui auraient pu me fournir des observations intéressantes. Je me suis rappelé de mémoire, les Auteurs sur lesquels il m'a semblé que je trouverais à dire quelque chose qui valût la peine d'être écrit. Je ne me suis pas imposé plus de gêne pour les Auteurs vivans. Il en est pour qui j'ai le plus grand respect, & dont je n'ai rien dit, ou parce qu'ils ne se sont pas présentés à mon souvenir, ou parce que je ne me suis pas cru capable de les apprécier. Il en est d'autres que je n'estime point, & dont il m'a été plus facile encore de me taire. Le mérite des Ecrivains que je me suis permis de juger, a presque toujours déterminé l'étendue de leur article. Vous imaginez bien que les imitateurs, par exemple, ne tiennent pas autant de place que leurs modeles. Tous les Grands Hommes ont fait des élèves plus ou moins estimables; mais ceux de ces élèves qui n'ont eu que le

12 . *LETTRE DE L'AUTEUR, &c.*

talent de bien imiter, n'appartiendront jamais à la classe des hommes de génie.

Mandez-moi ce que vous aurez pensé de ces Mémoires, mandez-le moi, dis-je, à la Gènevoise & sans compliment. Continuez d'être un digne Pasteur, un vertueux Citoyen, un Pere tendre, un heureux Mari; & puisque dans nos vœux il doit toujours entrer quelque sentiment d'intérêt personnel, aimez-moi comme vous savez que je vous aime.

A Argenteuil ce 25 Juillet 1769.







# M É M O I R E S

P O U R

*SERVIR A L'HISTOIRE*

DE NOTRE LITTERATURE,

*D E P U I S*

FRANÇOIS PREMIER

*JUSQU'A NOS JOURS.*

A.

**A**BBADIE ( Jacques ) né en Béarn , en 1654 , mort en Angleterre en 1727. Son livre intitulé *l'Art de se connaître soi-même* , plein de la meilleure philosophie , & de recherches profondes sur les sources de la Morale , prouve , malgré l'orgueil de nos prétentions , que le véritable esprit philosophique n'a pas été moins commun dans l'autre siècle que dans le nôtre , & qu'à cet égard même , ce siècle qu'on voudrait envain rabaisser , est encore celui du génie.

Son *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, très-supérieur à celui de l'Abbé Houteville, & à toutes ces apologies trop prodiguées d'une Religion dont le plus beau triomphe est de subsister par ses propres forces, passait pour un excellent ouvrage dans le tems où la philosophie, loin de rougir du Christianisme, lui suscitait encore pour défenseurs des hommes tels que Pascal, Newton, Clarke, Locke, &c. Fontenelle, après avoir lu ce *Traité*, reconnaissait que la Religion Chrétienne avait ses preuves.

Ce serait un effort digne de la nouvelle philosophie, & qu'elle devrait avoir tenté depuis long-tems, que de leur opposer enfin une réfutation sérieuse & méthodique. On est étonné de voir ses prosélytes, au lieu de se réunir, & d'essayer du moins une attaque régulière contre un écrivain tel qu'Abbadie, se disperser, pour ainsi dire, en troupes légères, & se borner à de simples escarmouches. Il est vrai que pour engager le combat, il faudrait renoncer aux plaisanteries, aux objections vagues, se renfermer dans l'état de la question, embrasser l'ouvrage entier, battre en ruines ses preuves par une suite de raisonnemens qui en fissent sentir l'illusion, & mettre à la place de la Morale Evangélique un nouveau Code plus salu-

taire , plus consolant , plus utile au genre-humain. Jusques-là , nous ne voyons pas que la nouvelle philosophie puisse se prévaloir du moindre avantage , ni que le livre d'Abbadie ait rien perdu de sa réputation.

Ce n'est point assez de dire , sans le prouver , que cet Ecrivain soit mort fou , ce qui ne prouverait rien encore ; il faut lui répondre , & surtout ne pas chercher , dans ses derniers ouvrages , un malheureux subterfuge pour éluder la force des premiers. On sait qu'Abbadie , déjà vieux , eut la même faiblesse que Newton , & que sa raison parut faire naufrage dans un Commentaire sur l'Apocalypse ; mais c'est le sort de presque tous ceux qui n'ont pas craint de sonder les profondeurs de ce livre impénétrable ; & de ce qu'un grand homme , dans un accès de fièvre , aura eu quelques instans de délire , on ne peut rien en conclure contre les preuves de génie , qu'il a données dans son état naturel.

Abbadie fut un de ces français , qui , à la révocation de l'Edit de Nantes , porterent loin de leur patrie des talens qu'elle regrette encore , & qui répandirent en Europe cet esprit de lumière dont les progrès ont été si rapides depuis la fin du dernier siècle.

Nous rendons cette justice à ces hommes

célebres , & parce qu'elle leur est dûe , & pour venger leur mémoire de l'ignorance audacieuse avec laquelle on a parlé de la plupart d'entr'eux dans un Livre qui parut , il y a quelques années , sous le titre des *trois siècles de notre Littérature*.

Les noms des Du Moulin , des Blondel , des Bochard , des Jacquelot , des Basnage , des Beaufobre , &c. , feront toujours respectables pour quiconque aura été à portée de se familiariser avec leurs ouvrages. Si , par la fatalité des circonstances , quelques-uns de ces excellens esprits ont été entraînés dans les disputes épineuses des controverses , on peut en gémir sans doute , & regretter un tems qu'ils auraient mieux employé aux progrès de nos connaissances. Mais dans ces controverses même , qui ne sont pas sans intérêt pour nous , puisqu'enfin l'on y traite des points fondamentaux de notre Religion , ils ont déployé une vigueur de raisonnement à laquelle , malgré la disparité d'opinions , nous ne pouvons refuser l'admiration qu'elle mérite , & dont , à l'égard de quelques-uns d'eux , Bossuet lui-même ne se croyait pas dispensé.

C'est donc avec justice que nous avons été révoltés de la manière indécente dont l'Auteur des *Trois Siècles* a parlé de ces hommes estimables ,

mables, & de leurs Ouvrages qu'il ne connaît pas. C'est avec la même ignorance qu'il a cru caractériser les Ecrivains les plus célèbres de Port-Royal, M. Duguet, entre autres, à qui il reproche de l'*âcreté*, tandis que personne n'a moins connu l'aigreur que ce pieux solitaire, & n'a écrit dans un genre plus opposé à l'esprit polémique. Mais le comble du ridicule pour ce compilateur, qui se permet de traiter d'obscurs des hommes du premier mérite, c'est d'avoir employé la plus grande partie de son ouvrage à tirer du néant des Auteurs inconnus, & dont les noms ne se trouveraient qu'à peine ailleurs que dans son Catalogue. On est étonné de les y voir célébrés en apprenant leur existence, & rien ne fait mieux sentir ce qu'on doit penser de leur panégyriste; mais, pour l'honneur de la nation, on ne peut trop se presser de prévenir les étrangers que cette misérable compilation des *Trois Siècles*, soutenue un moment par l'esprit de parti qui avait présidé à sa rédaction, est enfin tombée dans un mépris dont elle ne se relèvera jamais.

Cette digression qui n'eut point trouvé sa place ailleurs, parce qu'Abbadie est peut-être le seul théologien protestant dont nous aurons occasion de parler, nous a paru nécessaire pour

faire connaître le peu de cas que nous faisons d'un Ouvrage dont l'Auteur semble n'avoir eu d'autre but que de travestir ces Mémoires, & pour manifester la disposition où nous sommes d'honorer le mérite sans aucune acception ni de personne, ni de parti.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot, Sieur d') de l'Académie française, quoique protestant, l'Edit de Nantes n'ayant pas encore été révoqué; né en 1606 à Châlons sur Marne, mort à Ablancourt en 1664.

Il s'est rendu utile par ses traductions très-estimées de son tems, & qui méritaient de l'être parce qu'il écrivait avec élégance. On lui pardonnerait les infidélités fréquentes qu'il a faites au sens de ses originaux, s'il eut mieux saisi leur caractère, s'il eût été nerveux & concis avec Tacite, enjoué avec Lucien, &c. Mais alors on accumulait les traductions, dont on sentait la nécessité, sans imaginer qu'il fallût changer de manière à chaque Auteur qu'on se proposait de faire passer dans notre langue. Dacier traduisait Horace laborieusement & pesamment, comme il eut traduit les Aphorismes d'Hippocrate. On tâchait d'être fidele à la lettre qui tue, sans s'occuper de l'esprit qui vivifie. Notre siècle infiniment moins fécond que le

précèdent en ouvrages de génie , paraît l'emporter du côté des traductions. Celles de Térence par M. l'Abbé le Monnier , des Géorgiques par M. l'Abbé de Lille , de Juvénal par M. Duffaux , du Tasse par M. le Brun , sont très-supérieures à toutes celles que nous connaissons : il en est même qui ne sont pas éloignées de la perfection des Originaux.

A L E M B E R T ( Jean le Rond d' ) de l'Académie Française & de celle des Sciences. Il passe pour un des plus fameux Géomètres de l'Europe , & sous ce rapport , il serait absolument étranger à nos Mémoires. Un Poète est rarement à portée de calculer le mérite d'un Géomètre , mais il est plus rare encore qu'un homme habitué au Compas soit capable de sentir les beautés de la Poésie. Pascal lui-même a prouvé combien on s'égare lorsqu'on veut juger d'un art qu'on n'entend point , & M. de Voltaire l'en a repris avec raison. Ce grand exemple devait engager M. d'Alembert à prodiguer moins ses réflexions sur la Poésie dans ses Mélanges de Littérature.

Depuis la première édition de nos Mémoires , nous avons relu scrupuleusement ces Mélanges. Nous savons qu'en partant du principe sévère , que tout ce qui n'ajoute pas infiniment

à la réputation d'un homme célèbre, doit être à-peu-près regardé comme nul, quelques esprits difficiles prétendent que M. d'Alembert pouvait se dispenser, pour sa gloire, d'allier la Littérature aux Sciences exactes; mais ce jugement nous paraît trop rigoureux.

Si les productions de cet Ecrivain n'annoncent pas toujours un grand caractère, si l'on y trouve plutôt la finesse & les vues délicates du bel esprit métaphysicien, que les idées mâles & profondes du génie, si sa manière enfin n'est souvent qu'une copie trop étudiée de celle de M. de Voltaire, on ne peut cependant lui refuser le mérite, très-rare de nos jours, pour un Philosophe, d'avoir écrit avec clarté, & sans dénaturer, comme tant d'autres, l'élégante simplicité de notre langue. Nous redisons encore (ainsi que nous l'avions dit dans notre édition précédente) que ses Réflexions sur l'abus de la critique en matière de Religion, & sur-tout son Essai sur les Gens de Lettres, sont les ouvrages d'un homme de beaucoup d'esprit, & qui a bien mérité de la Littérature, en parlant d'elle avec une décence noble & courageuse.

M. d'Alembert, d'ailleurs, se retranchera toujours avec avantage dans la réputation distinguée qu'il s'est faite dans les sciences exactes. On fait qu'il a enrichi le Dictionnaire Ency-



clopédique d'une Préface très-estimée, & de plusieurs articles qui lui font honneur; mais, quoiqu'il ait été secondé par des mains habiles, ce grand monument est demeuré fort au-dessous des espérances fastueuses que l'on en avait données. Une des principales causes de l'imperfection de ce vaste Ouvrage, c'est qu'il a eu trop de coopérateurs d'un mérite trop inégal. De cette bisarre association du génie, du bel esprit & des talens les plus médiocres, il ne pouvait résulter qu'un mauvais ensemble.

ALLAINVAL ( l'Abbé Léonor Soulas d' )  
On doit l'ajouter à la liste trop nombreuse des gens de Lettres qui ont vécu dans l'infortune. Malheureux jusques dans ses derniers momens, il fut transporté d'une maison de finance où il dinait, à l'Hôtel-Dieu où il mourut d'une attaque d'apoplexie. S'il eut prévu cette fin tragique, il eut peint dans sa Comédie de *l'Embarras des Richesses*, l'affreuse propriété qu'elles ont d'endurcir les cœurs, & sa piece n'en eut été que plus morale. Cette Comédie, & celle qu'il a intitulée *l'Ecole des Bourgeois*, ne sont pas sans mérite : toutes deux sont restées au théâtre.

AMYOT ( Jacques ) né à Melun en 1513.

Il y a plus de deux cens ans qu'il a écrit , & cependant on préfere encore avec justice sa Traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet Ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse , Amyot substitua la douceur , la naïveté ; & son style , quoique très-simple , n'est dépourvu , ni d'élégance , ni de graces. La langue a acquis depuis plus de force , plus de noblesse , plus d'harmonie ; mais tant que l'ingénuité aura de quoi plaire , cette Traduction de Plutarque , & celle de la Pastorale , connue sous le titre de Daphnis & Chloé , rendront la mémoire d'Amyot précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet Ecrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la Littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellozane sous François I , Précepteur des Enfans de France sous Henri II , Evêque d'Auxerre & grand Aumônier sous Charles IX , enfin décoré de l'Ordre du Saint-Esprit sous Henri III , il mourut en 1593 chargé de gloire & d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange , le siècle de François I , fut à la fois , un siècle de politesse & de barbarie. La plupart des Savans , contemporains d'Amyot , furent , ou magnifique-

ment récompensés , ou les victimes des bûchers allumés par le fanatisme.

• ARNAUD (Antoine) Docteur de Sorbonne , né à Paris en 1612 , d'une famille féconde en personnages distingués, mort à Bruxelles en 1694. On lui donna le nom de grand dans le siècle du génie , & il en était d'autant plus digne qu'il fut persécuté. Santeuil , Racine , Boileau , lui firent des épitaphes. Ce dernier , surtout , n'en parlait qu'avec enthousiasme , ce qui était une marque de l'élévation de son ame , car il n'ignorait pas que ce Docteur avait encouru la disgrâce de Louis XIV. Il semblait n'être jaloux que d'apprendre à la postérité qu'il avait mérité l'estime de cet homme célèbre , à la fois , comme théologien , & comme philosophe.

Arnaud (*dit-il* ,) le grand Arnaud fit mon apologie. Son ouvrage immortel n'est pas celui de la Perpétuité de la foi , dans lequel il combattit le Ministre Claude , sans le persuader ; mais c'est l'Art de penser , par lequel il a perfectionné la raison humaine.

ARNAUD (l'Abbé) de l'Académie française & de celle des inscriptions , né à Carpentras. Il s'est distingué parmi le petit nombre de savans qui ont conservé dans ce siècle superficiel

le goût de la véritable érudition ; mais avant que l'Académie l'eut civilisé , il conservait un peu de ce style sauvage & amer qu'on a reproché tant de fois aux anciens savans. On peut en juger, du moins , par cette sortie violente qu'il s'est permise contre la nouvelle philosophie en écrivant à un Journaliste , & qui semble plutôt inspirée par le zèle d'un habitué de paroisse , que par le sentiment délicat d'un homme du monde , qui ne peut souffrir ni les réputations usurpées , ni les charlatans.

» Il est singulier , disait M. l'Abbé Arnaud  
» dans une lettre adressée à M. Fréron , que ce  
» soit du sein de la République des Lettres que  
» partent aujourd'hui les traits les plus funestes  
» à la tranquillité de l'Etat. Presque tous nos  
» Ecrivains s'érigent en législateurs , & détournent *effrontément* le respect qui est dû à la  
» sainteté des loix , pour en revêtir *leurs délires*  
» & *leurs extravagances* ; & ces hommes se  
» disent conduits par la vérité ! Philosophes *petits*  
» & superbes , qu'a-t'on à faire de vos recherches & de vos observations ? ... le public commence à s'apercevoir que ces hommes qu'il admirait sans les connaître , ou plutôt parce qu'il ne les connaissait pas , ne sont parvenus à se croire véritablement grands qu'à force de se persuader que tout ce qui

» n'est pas eux est *petit*. Les moyens dont ils  
 » se servent pour surprendre l'estime ont été  
 » pénétrés , & ils sont couverts de l'humiliation  
 » & du mépris dans lequel ils voulaient faire  
 » tomber ce qu'il y a de plus respectable & de  
 » plus saint. Ils gémissent sur les ruines du goût  
 » & de la raison , & ils écrivent des ouvrages  
 » insensés ; ils déplorent les abus , & pour les  
 » détruire ils ébranlent les principes sacrés aux-  
 » quels les abus sont nécessairement liés ; ils se  
 » vantent d'étendre la carrière des Sciences &  
 » des Arts , & ils renversent toutes les limites  
 » que la sagesse de nos ayeux leur avaient  
 » assignées ; & ils se disent philosophes ! & on  
 » l'a cru quelque tems ! Avant que le livre de  
 » l'Esprit parût , on eut grand soin de prévenir  
 » le public , & l'on n'oublia rien pour lui per-  
 » suader qu'il fallait mettre cet ouvrage en re-  
 » gard avec l'Esprit des loix. C'était compa-  
 » rer la hutte du sauvage aux monumens éter-  
 » nels de l'Egypte. M. H.... a travaillé , dit-  
 » on , vingt ans à ce traité. M. H.... s'est donc  
 » appliqué pendant vingt ans , à dégrader le  
 » principe de toutes les actions humaines , à  
 » empoisonner toutes les sources de la Morale ,  
 » à dissoudre , en un mot , tous les élémens de  
 » la société. Fallait-il tant de travail & de tems  
 » pour ne rien dire que de dangereux , sans

» jamais rien dire de neuf, pour réchauffer des  
 » systêmes qui, s'ils avaient dû faire fortune,  
 » l'auraient faite il y a deux mille ans, puis-  
 » qu'ils avaient été présentés au peuple le plus  
 » inquiet & le plus libre qui fut jamais ( les  
 » Grecs ), pour ranimer enfin des opinions tou-  
 » jours confondues par la raison, toujours prof-  
 » crites par l'autorité ? &c.

Il y a de bonnes choses dans ce sermon, quoique le style n'en soit pas académique; mais ce n'est point assez d'être zélé, il faut être judicieux : Or le Livre de l'Esprit n'est point une hutte de sauvage, & nous ne savons ce que c'est que ces monumens éternels de l'Egypte auxquels M. l'Abbé Arnaud compare l'Esprit des Loix. Il est faux que le livre de l'Esprit ne contienne rien que de dangereux, qu'on n'y trouve rien de neuf, enfin que son auteur n'ait écrit que pour empoisonner : Ces déclamations ne sont pas selon la science.

AUBERT (l'Abbé Jean-Louis) né à Paris en 1731. Il a donné un volume de Fables, dans lequel on en trouve plusieurs qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de la Fontaine, & ce n'est point un éloge médiocre. Il a ordinairement assez de goût pour qu'on soit étonné que dans une de ses Fables, il ait choisi

pour interlocuteurs un billet de Mariage & un billet d'Enterrement. Il ne faut qu'une bizarrerie de cette espece pour jeter du ridicule sur un Recueil. Mais il y a dans celui de M. l'Abbé Aubert, des sujets d'un choix plus heureux, & qui doivent faire excuser ceux dont l'invention a moins de mérite.

Il a mis en vers, d'après le Roman de la Fontaine, les Aventures de Pŷché. Cet Ouvrage lui fait honneur, quoiqu'il y ait dans le Roman des détails bien supérieurs aux meilleurs endroits du Poëme. On ne peut disconvenir que cet Ecrivain ne soit facile, naturel, pur & correct, qualités d'autant plus estimables, qu'elles sont devenues plus rares. Nous pensons que M. l'Abbé Aubert devrait enfin quitter le personnage d'imitateur, qui ne donne jamais l'avantage d'être imité soi-même. Il pourrait essayer ses propres forces, & ne plus s'appuyer sur un modele avec qui toute comparaison ne saurait être que dangereuse.

AUBIGNAC (l'Abbé François Hédelin d') né à Paris en 1604, mort en 1696. La pratique qu'il croyait avoir du Théâtre, ne lui servit qu'à faire une Tragédie détestable, & à dire beaucoup d'injures au grand Corneille, qui en faisait de sublimes : tant il y a loin des regles

au génie ! son livre mérite encore d'être lû ; mais quiconque aura le germe des talens , en apprendra plus dans une Scene de Phedre , ou d'Iphigénie , que dans toutes les Poétiques.

Le Traité des Etudes de M. Rollin , les Réflexions sur la Poésie & la Peinture de l'Abbé Dubos , le Cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé le Batteux , sont des ouvrages bien plus utiles que celui de l'Abbé d'Aubignac , parce que tout le monde n'est pas obligé de faire des Tragédies , & que personne n'est dispensé d'avoir du goût. Ces livres contiennent les meilleurs Principes qu'on puisse donner aux jeunes gens ; ils sont très-agréables encore quand on a le goût formé , parce qu'à tout âge on aime à se rappeler les Principes du beau & du vrai.

AUTREAU (Jacques) né à Paris , & mort dans la même ville en 1745. C'est ce *peintre Autreau toujours yvre* , dont il est question dans les couplets faussement attribués à Rousseau , & c'est apparemment , dans un de ses momens d'ivresse , qu'il avait composé contre ce poëte célèbre l'impertinente chanson si connue :

Or écoutez , petits & grands ,  
L'histoire d'un ingrat enfant , &c.



Autreau était de la société de Boindin , de la Motte , de Saurin , & ne pouvait par conséquent aimer Rousseau. A l'âge de soixante ans , il commença de travailler pour le théâtre avec assez de succès pour faire regretter que l'idée ne lui en fût pas venue plutôt. Il y a de la gaieté , du naturel & de la finesse dans sa Comédie de *Démocrite prétendu fou*. Celle qui est intitulée la *Magie de l'Amour*, eut du succès , & méritait d'en avoir par des traits pleins de naïveté & de graces. C'est un original qui a servi de modele à toutes ces petites pieces connues sous le nom d'Erotiques , & qui a été copié mille fois. Ce sont deux jeunes amans qui ignorent les mouvemens de l'amour , & qui le regardent comme l'effet d'un sortilege. On reconnaît , dans cette situation , celles des *Enforcelés*, de *Rose & de Colas*, de *l'Amoureux de quinze ans* , &c. Nous nous rappelions d'avoir vu jouer à Mlle. Gauffin le rôle de Sophilette , dans la *Magie de l'Amour* , avec ce charme inexprimable dont elle savait animer tous les rôles naïfs : charme dont personne n'a hérité sur notre théâtre.

Les talens d'Autreau ne le conduisirent point à la fortune. Il peignit le Cardinal de Fleury sous l'emblème de l'homme cherché longtems ,

& enfin trouvé par Diogene \* ) : cette flatterie ne l'empêcha pas de mourir aux incurables.

## B.

BACULARD ( François-Marie d'Arnaud de ) né à Paris, vers la fin du dernier siècle , & non en 1709, comme on l'avait dit par erreur. Il dit lui-même dans la Préface de sa Tragédie de Fayel, que l'édition de ses Poésies en trois volumes , *n'est qu'un vrai chef-d'œuvre de sottises & d'impertinences*. L'aveu est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité & de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa Métamorphose du Cu d'Iris en Astre, que M. d'Arnaud par l'Épître qu'il a adressée au Cu de Mannon. C'est que la Piece de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention, & que M. d'Arnaud, indépendamment

\* Ce portrait dont l'idée était ingénieuse, donna lieu dans son tems à cette espece de Pasquinade

Eh quoi ! mon pauvre Diogene,  
Après deux fois mille ans tu te mets hors d'haleine ,  
Pour chercher sur la terre un mortel accompli,  
Et tu trouves enfin le Cardinal Fleuri ?  
Te voilà, par ma foi, bien payé de ta peine !

de la passion qu'il a mise dans son Epître, est revenu trop souvent à cette bagatelle, comme s'il eût eu peur qu'on ne l'oubliât.

Cet Auteur semble regretter à présent le tems qu'il a perdu dans sa jeunesse, à traiter les sujets galans qui forment, en grande partie, le Recueil intitulé *Œuvres Diverses de M. d'Arnaud*, & aujourd'hui sous le nom de M. Baculard, il s'est dévoué à un genre sombre & lugubre, dont il est flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses Essais en ce genre, sont les Tragédies du Comte de Comminge & d'Euphémie, qui n'ont jamais été représentées. Il n'a pas pris garde que dans ces Pièces singulieres, il substituait l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses entr'ouvertes, des ossements, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont M. Baculard voudrait charger la scène, pourrait former sans doute un spectacle horrible, dégoûtant même, mais qui ne ferait que mieux sentir le défaut de génie d'un Auteur qui ne se croit tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phedre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'ame des spectateurs un saisissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une Parade, & trop ridicule pour une Tragédie.

Nous avons lu avec quelque surprise, dans

une feuille périodique qui parait depuis peu sur les spectacles, un éloge, non du style de M. Baculard, mais de l'intérêt qu'il a su mettre dans ses ouvrages dramatiques. A cet égard même les Auteurs de cette feuille ne balancent pas à lui accorder sur nous une grande supériorité. Il est certain cependant que ni en ce genre, ni en aucun autre, nous n'avons jamais songé à lutter avec cet Ecrivain, & qu'on ne devrait pas s'étonner si dans nos Comédies on ne trouve pas le même intérêt qu'on croit appercevoir dans ses drames. Nous avons mis, tout bonnement, la scène de nos pièces à Paris, & non, comme M. Baculard, dans des dortoirs ou des cimetières. Ce poète vaporeux & sombre semble n'avoir eu que la prétention d'épouvanter; ce ne pouvait pas être la nôtre en faisant des comédies, & nous n'imaginions pas que les Auteurs judicieux de cette feuille périodique dussent comparer des choses si peu comparables. Quoi qu'il en soit, nous avouons sincèrement que nous préférons encore les œuvres diverses de M. d'Arnaud, aux productions lugubres de M. Baculard.

BALZAC (Jean-Louis Guez, Seigneur de) né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Le pere de l'éloquence Française, comme Malherbe

herbe le fut de la Poésie. Avant lui Rabelais, Amyot & Montagne étaient à peu près nos seuls Ecrivains en prose. Leur mérite ne consistait principalement que dans une naïveté souvent piquante, mais aussi trop souvent grossière. Montagne se distingua par son énergie, & ne fut imité que par Charron son ami. Au reste, on ne trouvait, dans ces différens Auteurs, ni élégance continue, ni correction, ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il ferait, à cet égard, le réformateur de la langue, & l'événement justifia sa prédiction.

On doit en effet regarder Balzac comme le précurseur des bons Ecrivains de Port-Royal. Il avait puisé dans la lecture de Cicéron, la véritable idée de l'éloquence, & le goût de ces périodes harmonieuses & soutenues qui donnent encore à ses écrits un caractère de noblesse très-sensible. Mais par un fort commun à ceux qui dans tous les genres, osent tenter les premiers pas, Balzac passa le but qu'il voulait atteindre, & la crainte de déshonorer son style par des expressions trop familières, le fit tomber dans l'hyperbole & dans l'enflure. Aussi lui-même, ne savait-il pas s'il devait prendre pour un éloge, ou pour une raillerie,

ce vers mis au bas de son portrait par le Poëte Maynard :

Il n'est pas de mortel qui parle comme lui.

Ses Lettres, ses Differtations, ses Traités, trop négligés par nos jeunes Auteurs peu jaloux de s'instruire, prouvent qu'il avait un mérite plus réel & plus solide que celui de Voiture, qui ne fut gueres qu'un très-bel esprit pour son tems.

Comme il faut être exact, même dans les petites choses, il n'est peut-être pas inutile d'observer que le mot *bienfaisance*, attribué par Mr. de Voltaire à l'Abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

BARON (Michel) né à Paris en 1652, mort en 1729. Le Comédien le plus noble & le plus vrai qui ait jamais paru sur notre scene; mais ce n'est pas à ce titre que nous lui donnerions une place dans ces Mémoires. On a de lui quelques Comédies qu'on revoit encore avec plaisir, quoiqu'elles ne lui assignent aucun caractère parmi les Auteurs Comiques. Il a traduit l'*Andrienne* d'une maniere faible, & sans élégance; cette piece subsiste cependant par la vérité des caractères, & par le génie de l'original qui se fait encore sentir à travers la médiocrité de la

traduction. Il a peint avec assez de succès le manège des Coquettes , parce qu'il en avait trouvé d'assez méprisables pour lui faire des avances , & les ridicules de l'homme à bonnes fortunes , parce qu'il l'avait été lui-même.

BARTHELEMY (l'Abbé Jean-Jacques) né à Marseille. Homme d'une érudition , d'une modestie & d'un désintéressement très-rare. On lui doit de savantes conjectures sur l'Alphabet de Palmire. Nous disons des conjectures , car il en est souvent de ces matières d'érudition , comme de celles de Physique ; il faut se borner à deviner. Mr. l'Abbé Barthélemy a d'ailleurs enrichi de plusieurs Mémoires intéressans le Recueil précieux de l'Académie des Inscriptions dont il est Membre.

BASNAGE (Jacques) né à Rouën en 1653 , mort en 1725 , pasteur à la Haye. C'est celui dont M. de Voltaire a dit qu'il eut été plus propre à être Ministre d'Etat que d'une paroisse , & le même de qui M. l'Abbé Sabatier parle avec le plus profond mépris dans sa compilation des *trois siècles*. On a de cet écrivain célèbre plusieurs ouvrages historiques très-estimés , une histoire de l'Eglise , entre autres , dont le principal objet était de répondre à

l'histoire des Variations des Eglises Protestantes par M. de Bossuet. Il ne faut la lire, sans doute, qu'avec précaution, puisque l'Auteur était Protestant; mais si l'on n'y trouve pas l'éloquence de M. de Meaux, on voit du moins qu'il savait discuter les faits en critique très-profond & très-instruit. Les Chapitres où il prouve qu'on avait très-injustement imputé aux Albigeois les erreurs des Manichéens, pour exciter contre eux la persécution par la calomnie, nous ont paru de la plus grande force; & dans cette discussion vraiment intéressante, & digne de l'histoire, on ne peut gueres se dispenser de reconnaître que M. de Bossuet avait eu le malheur de se laisser tromper par des extraits infideles. Cet aveu sans conséquence aujourd'hui que toutes ces disputes sont éteintes, & qui d'ailleurs ne nuit pas au fond de la cause que défendait M. de Meaux, est une justice que nous devons à Basnage; qu'il y aurait de la pusillanimité à ne pas lui rendre, & dont son éloquent adversaire ne s'offenserait pas. L'esprit de controverse a disparu, mais les droits de la raison & de la vérité sont imprescriptibles.

BAYLE (Pierre) né au Carlat en 1647, mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus



célebres Philosophes. C'est un des pièges les plus adroits que la secte de nos Esprits forts ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire passer ce Grand Homme pour un de leurs Coryphées. Cette ruse, qu'ils ont souvent répétée depuis, n'en a pas imposé seulement à leurs prosélytes, mais à quelques âmes timorées, qui peu capables de saisir l'esprit de Bayle dans son ensemble, ont pris l'habitude de le regarder comme un Ecrivain très-dangereux.

Il est vrai que ce Philosophe discutant, avec impartialité, toutes les opinions humaines, sans dissimuler ni les difficultés ni les preuves, semblerait donner contre lui quelque prise à ceux qui, d'après les différens systèmes qu'il expose, voudraient tirer des conclusions téméraires que lui-même n'a jamais tirées. Mais les Sophistes de nos jours ont eu l'injustice, ou la prudence de ne pas dire que Bayle a toujours présenté à ses Lecteurs le fil qui doit les guider dans ce labyrinthe de raisonnemens qu'il oppose sans cesse l'un à l'autre. Il est certain qu'il établit par-tout, sur l'insuffisance & l'incertitude de nos lumières naturelles, les argumens les plus propres à démontrer la nécessité indispensable d'une révélation.

Loin d'approuver cette manie audacieuse du

raisonnement , cette Philosophie téméraire dont on n'a que trop abusé dans ce siècle pour détruire tous les fondemens de la morale , voici le jugement qu'il porte lui-même de cette prétendue force d'esprit qui a fait de nos jours de si dangereux progrès ; » il n'y a personne , » dit-il , qui en se servant de sa raison , n'ait » besoin de l'assistance de Dieu ; car sans cela , » c'est un guide qui s'égare ; & l'on peut » comparer la Philosophie à ces poudres si » corrosives , qu'après avoir consumé les chairs » mortes d'une plaie , elles rongeraient la chair » vive , carieraient les os , & perceraient jusqu'aux moëllles. La Philosophie réfute d'abord les erreurs , mais si on ne l'arrête point là , elle attaque les vérités : & quand on la laisse faire à sa fantaisie , elle va si loin qu'elle ne fait plus où elle est , ni ne trouve plus où s'asseoir. »

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux systèmes les plus erronnés , & de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques , tels que les Pauliciens , les Manichéens , &c. Mais est-il donc permis d'interpréter & d'empoisonner ainsi les intentions d'un Auteur ? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous armer contre l'orgueil

& l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remède à une certaine maladie d'opinion, à laquelle nous sommes tous plus ou moins sujets. On nous fait des exposés infidèles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentimens different des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences si révoltantes, que sur la parole de nos Maîtres, nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques imbécilles, à peine dignes du nom d'hommes, & qui ne méritent pas que l'on s'abaisse à raisonner avec eux. Cette façon de penser nous enorgueillit, & nous dispose à l'intolérance, ou du moins au mépris pour tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés, à cet égard, par une réflexion bien simple : c'est qu'il n'est gueres de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi, & qui plus est, très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a voulu nous défendre, en nous faisant voir combien on risque de se tromper en ne consultant que les Docteurs de son propre parti; combien on a calomnié & persécuté de certains hommes que l'on taxait d'opiniâtreté dans des er-

reurs évidemment absurdes , parce que l'on ne se donnait pas la peine d'examiner les raisons spécieuses qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs. Cette intention de Bayle est très-digne d'un vrai Philosophe , d'un ami du genre humain. Elle ne tend qu'à nous rendre plus réservés , plus circonspects dans ces jugemens qui nous porteraient à la haine envers nos semblables. Plaignons les errans , mais écoutons-les. Soyons attachés à la vérité , mais examinons impartialement & sans précipitation ce qui peut en éloigner nos freres. Si nous réfléchissons sérieusement aux fausses lueurs qui peuvent égayer l'homme le plus raisonnable , & aux nuages dont les plus grandes vérités sont quelquefois enveloppées , nous ne persécuterons personne. Le ridicule , & non le glaive , deviendra le moyen de faire tomber sans violence certaines erreurs qui pourraient inquiéter le Gouvernement. C'était , sans doute , à ce système de Tolérance que se rapportaient toutes les intentions de Bayle , qui paraît n'avoir pas été bien entendu. Voilà , du moins , ce qu'un Lecteur attentif apperçoit dans ses Ouvrages ; & alors il est indigné de toutes les calomnies qui se sont accréditées contre ce Grand Homme. Nous osons croire qu'à son égard les faux Philosophes sont venus à bout d'en imposer aux Théologiens.

En justifiant ici la mémoire de Bayle contre ses détracteurs , nous ne faisons que nous conformer à une pensée très-judicieuse du grand Racine , qui repoussait pareillement les outrages faits à la mémoire du célèbre Fra-Paolo. „ Je » ne fais , dit cet illustre Ecrivain , si ce n'est » pas faire tort à la Religion , que de dire » qu'un homme aussi généralement estimé n'a » point eu de Religion. ” On a souvent répété cette réflexion vraiment philosophique de Racine , sans avoir l'attention de le citer.

Quoi qu'il en soit , si nos Sophistes modernes ont cru véritablement honorer Bayle , en le faisant le chef d'une secte dont il n'était pas , c'est de leur part , du moins , un témoignage de reconnaissance qu'ils ne pouvaient lui refuser. Ses Ouvrages ont été pour eux une mine féconde dans laquelle ils ont puisé tout ce qu'ils ont écrit de raisonnable , & sa vaste érudition les a dispensés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes se réduiraient à très-peu de chose , s'ils restituaient ce qu'ils ont dérobé , non-seulement à ce Philosophe , mais à Montagne , Charron , le Vayer , &c. &c.

Bayle fut Compilateur & Journaliste ; & dans ces deux emplois si avilis de nos jours , il s'est acquis une gloire immortelle. C'est que par l'as-

semblage le plus rare , il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux , & même du génie. Son style incorrect & diffus plaît malgré ses négligences , parce qu'à l'exemple de Montagne , il converse avec ses Lecteurs , & que peu d'Ecrivains apprennent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la Dialectique , & ne fut raisonner d'une manière , à la fois , plus subtile & plus profonde. Mais ce qui le rend sur-tout admirable , c'est qu'il mérita véritablement le nom de sage. On ne l'entendit point , quoique réellement persécuté , crier à la persécution. Il ne déshonora point ses apologies par des libelles. Il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate. Il ne prodigua point les grands mots d'*humanité* & de *vertu* , répétés si fréquemment , & avec un enthousiasme si factice , par les Charlatans de notre âge. Chaste dans ses mœurs , austère dans sa conduite , il put parler de morale sans craindre qu'on le fit rougir , en lui opposant le contraste humiliant de ses actions & de ses discours.

Il est étonnant que le siècle de Louis XIV. ayant été illustré par les Descartes , les Pascal , les Arnaud , les Gassendi , les Nicole , les Malbranche , & par Bayle lui-même , notre siècle ait osé s'arroger , si fastueusement , le titre de

siècle philosophique , comme si quelques-uns de nos Philosophes modernes pouvaient se flatter de balancer la gloire de ces Grands Hommes.

BEAUMARCHAIS ( Caron de ) né à Paris. On n'a encore que deux Drames de cet Auteur. Ils sont écrits en prose guindée , & partagés en cinq Actes. Mr. de Beaumarchais persuadé que la perfection est l'ouvrage du temps , & qu'à bien des égards , notre Art Dramatique est encore dans l'enfance , paraît s'occuper uniquement de ses progrès , & des moyens de plaire que Moliere a eu , selon lui , le malheur de négliger.

Il a surpassé Mr. Diderot , par l'attention scrupuleuse avec laquelle il décrit le lieu de la scène , & jusqu'à l'ameublement dont il convient de le décorer. Il a la bonté de noter avec le même soin les différentes inflexions de voix , les gestes , les positions réciproques & les habillemens de ses personnages. Dans sa Comédie du *Pere de famille* , Mr. Diderot s'était contenté de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier. M. de Beaumarchais , dans sa Comédie des *Deux Amis* , a cru devoir ajouter à ces papillotes , une veste de matin , & un balay de plumes. On voit combien les ressources du génie se multiplient entre les mains des Grands Hommes , & la merveil-

leuse influence de l'esprit philosophique sur tous les Arts.

Pour sacrifier davantage au naturel, Mr. de Beaumarchais a encore imaginé d'introduire, dans la même Piece, un valet bien bête, ce qui est d'une commodité admirable pour les Auteurs qui voudront se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une découverte plus singulière, plus heureuse, & dont toute la gloire appartient à Mr. de Beaumarchais, c'est le projet qu'il a développé, dans la préface \* de son Drame d'*Eugénie*, pour désennuyer les spectateurs pendant les entre-actes. Il voudrait qu'alors le Théâtre, au lieu de demeurer vuide, fût rempli par des personnages pantomimes & muets, tels que des valets, par exemple, qui froteraient un appartement, balayeraient une chambre, battraient des habits, ou régleraient une pendule : ce qui n'empêcherait pas l'accompagnement ordinaire des violons de l'orchestre.

Nous pensons que Molière eût fait une scène très-piquante de ces modernes législateurs du Théâtre, qui se flattent de perfectionner l'Art dramatique par de pareils moyens, & qu'il n'eût pas manqué de joindre ces belles découvertes

---

\* Cette préface est d'ailleurs un modèle rare de ridicule, de faux goût, & de style barbare.



au fameux projet de Mr. Caritidès, dans la Comédie des Fâcheux. Il n'y a rien d'aussi plaifant, peut-être, que l'air de prétention avec lequel nos réformateurs de la scene propofent gravement des puérilités auffi niaifes; & l'on ferait tenté de s'écrier avec Mafcarille:

Rare & fublime effort d'une imaginative  
Qui ne cede en vigueur à perfonne qui vive !

BELLOY ( N. de ) né à Paris. Il a mis fes talens à l'abri, non de la critique, mais de la fatyre, par l'ufage respectable qu'il en a fait. Il a donné à tous nos Poëtes Dramatiques l'exemple de puiser leurs fujets dans l'Hiftoire de la Nation, & de confacrer leurs veilles à la gloire de leur Patrie. On ne peut qu'applaudir à des vûes fi nobles. Cet amour de l'héroïfme François fuppofe néceffairement une ame élevée, qui donnera toujours à cet Auteur un caractère très-diftingué, même aux yeux de fes contemporains. Nous devons à M. de Belloy cette marque de notre eftime. Nous n'examinons plus s'il aurait befoin de foigner davantage fa verfification, & de la rapprocher un peu de ce beau naturel, de cette noble fimplicité que lui-même a le mérite de fentir & d'admirer dans Racine. C'eft au tems & à la poftérité de lui adjuger la palme dramatique qui pourra lui appartenir ;

mais on ne peut lui refuser dès-à-présent la couronne civique.

BENSÉRADE (Isaac de) de l'Académie Française, né à Lions, en Normandie, en 1612, mort à Paris, en 1691; bel esprit redouté de son tems par le talent qu'il avait de railler avec assez de finesse, quoique la plûpart de ses Epigrammes ne fussent que des jeux de mots. Il réussirait encore de nos jours, dans la Société & dans les ruelles, par le mérite de quelques à propos; mais il n'aurait, d'ailleurs, aucune réputation parmi les Gens de Lettres. On a deux volumes de ses vers, sans y comprendre sa traduction bisarre des Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux : ce qui prouve leur médiocrité réelle, malgré l'agrément qu'ils pouvaient emprunter de quelques circonstances du moment, c'est que jamais on n'en cite aucun, & que Bensérade ne fournit rien même à la conversation. Son fameux Sonnet de *Job*, & celui d'*Uranie*, qui firent tant de bruit dans leur tems, & qui partagerent la ville & la Cour entre Voiture & lui, ne passeraient aujourd'hui que pour deux productions médiocres, dont on parlerait, tout au plus, dans le Mercure.

BERGERAC (Cyrano de) né dans le Pé-

rigord en 1620 , mort en 1655. Cet Auteur qui est échappé au souvenir de M. de Voltaire dans sa liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV, peut être regardé comme un homme vraiment singulier, & qui se fût acquis une réputation distinguée , si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige , & qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses , une éducation trop négligée , une imagination sans frein , & qu'il ne put jamais régler , furent les principaux obstacles qui l'empêcherent de perfectionner ses talens. Mais malgré les vices de son éducation , il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en Philosophie. Ses Ouvrages , quoique défigurés par des équivoques & par des pointes , en font la preuve. On voit qu'il était parfaitement instruit des principes de Descartes ; & ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'il a fourni à M. de Fontenelle , au Docteur Swift , à M. de Voltaire , & à Moliere même , plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes célèbres. Outre sa Comédie du Pédant joué , assez plaisante pour le tems , & meilleure que celle des Visionnaires de Desmarets , qui eut une si grande réputation , il a fait une Tragédie de la Mort d'Agrippine , où il a donné , dans le personnage de Séjan , le premier exemple de

ces maximes hardies, qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule, dans plusieurs de nos Tragédies modernes.

BERNARD ( N. ) Garde des livres du Cabinet du Roi à Choisy, né dans le Dauphiné. On a de lui quelques Pièces fugitives pleines de graces, de délicatesse & de légèreté. On fait qu'il a fait un *Art d'aimer*, d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés où l'Auteur l'a fait connaître, & qui vraisemblablement ne fera pas moins accueilli du Public. Il a donné à l'Opéra les *Surprises de l'Amour*, & *Castor & Pollux*. Il ferait à souhaiter que le génie de Rameau eût été toujours aussi heureusement secondé par les Ouvrages qu'il a honorés de sa Musique.

C'est au Poète aimable dont nous parlons, que fut adressée cette jolie invitation de M. de Voltaire, au nom de Madame la Duchesse de la Valiere.

Au nom du Pinde & de Cythere,  
Gentil Bernard est averti,  
Que l'Art d'aimer doit Samedi  
Venir souper chez l'Art de plaire.

Depuis les premières Éditions de ces Mémoires, le poëme de *l'Art d'aimer* a paru, & n'a pas démenti nos espérances. Quoiqu'il ait,  
avec

avec celui d'Ovide, \* le défaut de n'être remarquable par aucun trait de sentiment, l'Auteur a été inspiré par les graces comme son modele, & souvent il a des beautés qui ne sont qu'à lui. Tel est, par exemple, le charmant épisode qui termine le premier Chant; épisode où la décence, peut-être, n'est pas assez ménagée; mais que nous proposons à nos jeunes poètes comme un modele de cette retenue discrète avec laquelle un Auteur, qui se respecte lui-même, doit toujours présenter de certaines images. C'est véritablement la ceinture des graces appliquée où elle doit l'être.

Le génie de M. Bernard porte l'empreinte du siècle où il a vécu, c'est-à-dire d'un siècle d'agrément, de frivolité & de luxe. Sa philosophie est celle d'Epicure & d'Anacréon. Aucun de nos poètes ne s'est plus approché que lui de la manière d'Ovide; il en a les défauts & les beautés. Comme lui, il s'adresse toujours à l'imagination & à l'esprit, au lieu de parler au cœur, & souvent il ne fait pas s'arrêter; mais il en a la facilité, les graces brillantes, (car il ne connaît pas les naïves), & si nous l'o-

\* Tout ceci est tiré du Nécrologe de 1776, dans lequel M. Palissot ne s'était chargé que de l'article *Bernard*.

sons dire , la fraîcheur : auffi tous les contemporains de M. Bernard fe font-ils accordés à lui donner le nom d'Ovide.

Le génie facile & léger de cet écrivain a produit de nos jours une foule d'Imitateurs , dont on peut lire , chaque année , les triftes effais dans l'Almanach foi-difant des Mufes. Mais qu'il y a loin d'un génie enflammé par la lecture réfléchie des bons modeles , qu'il y a loin du talent de peindre à la malheureufe facilité d'amonceler de petits vers fans idées & fans images , & de former de gros recueils pleins de perfiflage , de Néologifme & d'ennui !

BERNIS (le Comte François Joachim de Pierre de) de l'Académie Françaife, né à Saint-Marcel de Lardèche, en 1715 , non moins recommandable par fa gloire littéraire que par fes dignités , aux yeux de ceux qui favent que le mérite réel eft le premier de tous les titres. A l'exemple de l'illuftre Rouffeau, il a enrichi fes vers par un ufage heureux & continuel de l'ancienne mythologie , de ces fictions charmantes contre lesquelles il s'éleve parmi nous , dit Mr. de Voltaire , » une fecte de gens durs » qui fe difent folides , d'efprits fombres qui » prétendent au jugement , parce qu'ils font dé- » pourvus d'imagination , d'hommes lettrés &

» ennemis des Lettres , qui voudraient proscrire  
 » la belle antiquité & la fable. «

Les Poésies de Mr. le Cardinal de Bernis respirent en général, l'élégance, l'harmonie & la facilité. Aucun Poète ne paraît avoir mieux senti que toute la magie des vers ne consiste que dans l'art de peindre. Quelle richesse, quelle magnificence dans cette description du Soleil au milieu de sa course !

Ce grand Astre, dont la lumière  
 Enflamme la voûte des Cieux,  
 Semble au milieu de sa carrière,  
 Suspendre son cours glorieux.  
 Fier d'être le flambeau du Monde,  
 Il contemple du haut des airs  
 L'Olympe, la terre & les mers  
 Remplis de sa clarté féconde ;  
 Et jusques au fond des enfers  
 Il fait rentrer la nuit profonde  
 Qui lui disputait l'Univers.

Mais ce qui assure à Mr. le Cardinal de Bernis une gloire durable, c'est qu'il a su cacher sous des fleurs les préceptes de la morale la plus pure. Son Epître à Mr. le Baron de Montmorency en est un exemple. Elle est en même-temps un témoignage bien estimable du respect de l'Auteur pour tout ce qu'on doit respecter. Elle fait aimer la vertu, l'honneur,

les loix , & sur-tout la précieuse simplicité des mœurs antiques.

BERTAUD (Jean) Evêque de Séez , né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauverent la langue Française du naufrage , dont le galimathias pédantesque de Ronfard semblait la menacer , & qui lui conserverent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur , & qui deviennent , par l'abus que nous en faisons, l'instrument de toutes nos calamités , il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse :

Ainsi du plumage qu'il eut  
Icare pervertit l'usage ;  
Il le reçut pour son salut ,  
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles Stances de Bertaud , dont les derniers vers sont encore dans la bouche de tout le monde :

Félicité passée ,  
Qui ne peut revenir ,  
Tourment de ma pensée ,  
Que n'ai-je , en te perdant, perdu le souvenir !

BLETTERIE (l'Abbé Jean-Philippe-René de la) de l'Académie des Inscriptions , né à Rennes , mort à Paris en 1772.



La vie de l'Empereur Julien est le plus estimé de ses Ouvrages. On fut gré à l'Auteur de ne s'être point livré à ce faux zele qui ne permet pas qu'on rende justice aux vertus d'un Prince , lorsqu'il a eu le malheur d'être ennemi de l'Eglise. Nous croyons cependant que Mr. l'Abbé de la Bletterie n'a pas tracé le caractère de Julien d'une main assez philosophique. Il paraît penser de bonne-foi , que cet Empereur fut véritablement attaché au Paganisme jusqu'à la superstition. C'est ce que tout Lecteur un peu éclairé ne se persuadera jamais d'un homme tel que Julien. On fait que ce Prince , né avec tant de lumieres naturelles , avait reçu d'ailleurs une éducation chrétienne par les plus habiles Maîtres qu'on eût pu choisir. L'expérience nous apprend , il est vrai , que malgré de pareils secours , on peut s'égarer dans la foi , & même en perdre entièrement l'habitude ; mais d'une éducation aussi soignée , on ne retombe point dans les chimeres de l'idolâtrie , & dans les abymes de la superstition. Julien , par une politique malheureuse , crut devoir préférer l'ancienne Religion de l'Empire à celle de Constance son persécuteur. Il savait combien l'exemple du Prince a d'influence sur l'opinion publique. Il ne s'acquitta pas moins des fonctions de Pontife que de celles d'Empe-

reur. Il parut se livrer, avec le plus grand zèle, aux pratiques d'un culte dont il voulait rétablir l'honneur dans l'esprit des peuples. En un mot, il se montra payen par déférence pour le système politique qu'il avait eu le malheur d'adopter ; mais il est absurde de penser qu'il l'ait jamais été par persuasion.

Nous avons encore de M. l'Abbé de la Bletterie une vie de Jovien, très-inférieure à celle de Julien, une traduction estimée des *Césars* & du *Misopogon* de ce dernier Empereur, enfin une Traduction complète de Tacite, qui en fait desirer une meilleure.

BOINDIN (Nicolas) de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort en 1751 : homme juste, mais inflexible & dur, qui passait sa vie, dans un café, à disserter sur les pièces nouvelles, & à débiter les opinions hardies d'une philosophie très-dangereuse. La tranquillité dans laquelle il a vécu, prouve la douceur & la tolérance de notre Gouvernement, malgré les plaintes exagérées de quelques prétendus philosophes qui ne parlent que de persécutions, & qui sont quelquefois très-persécuteurs.

Boindin disait plaisamment à un homme qui pensait comme lui, & qu'on paraissait vou-

loir inquiéter : » On vous tourmente , vous ,  
 » parce que vous êtes un Athée Janséniste ,  
 » mais on me laisse en paix , parce que je suis  
 » un Athée Moliniste , « c'est-à-dire du parti  
 qui était alors en faveur , & dans lequel il avait  
 des amis.

C'était d'ailleurs un homme d'esprit , d'éru-  
 dition & même de goût , quoique par l'habi-  
 tude de disputer , il ait fini par ne plus rien  
 voir que de problématique dans les opinions  
 humaines. Sa Comédie du *Port de mer* est sou-  
 vent d'un comique très-vif ; le personnage de  
*Brigantin* est même un de ceux dans lesquels  
 Préville paraît le mieux placé , & qu'il joue de  
 la manière la plus naturelle & la plus vraie.  
 On ne fait trop pourquoi les Comédiens n'ont  
 pas conservé , sur leur Répertoire , quelques  
 autres petites pièces du même Auteur , telles  
 que le *Bal d'Auteuil* & *les trois Gascons*. Ils  
 en représentent tous les jours qui ne sont pas ,  
 à beaucoup près , si piquantes. A l'exception du  
*Bal d'Auteuil* , La Mothe avait eu quelque part  
 à toutes les Comédies de Boindin , ce qui n'em-  
 pêcha pas ce dernier de rendre toujours justice  
 à l'illustre & malheureux Rousseau , qu'il re-  
 gardait comme fausement accusé des cou-  
 plets qui causerent sa perte. Il a même laissé ,  
 à sa mort , en forme de Testament , un

Mémoire pour la justification de ce grand Poète.

BOISSY, (Louis de) de l'Académie Française, né à Vic en Auvergne, en 1694, mort en 1758. Il a fait plus de trente Comédies, dont il n'est resté que les *Dehors Trompeurs*, le *Français à Londres*, & le *Babillard*.

Ses vers sont en général pleins d'esprit, & l'on pense qu'il eût pu se faire un nom dans la satyre, mais il n'eut que très-rarement la force comique. Il lui manquait la connaissance approfondie du cœur humain, celle du monde & celle de son art.

S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'on lui ait donné le plan de la Comédie des *Dehors Trompeurs*, on ne trouvera plus chez lui aucune trace du génie d'invention. Il ne fut ni placer, ni faire agir sur la scène un caractère heureusement dessiné. Il n'eut jamais le talent du dialogue vrai, qui n'est que l'imitation fidelle du meilleur genre de conversation; & l'on ne saurait trop répéter à ce sujet, que ce dialogue qui ne doit être ni un assaut d'Epigrammes, ni un tissu de Dissertations, est véritablement un des plus rares secrets & une des principales illusions de la bonne Comédie.

Ce qui justifie tout ce que nous venons de

dire sur M. de Boissy , c'est l'empressement puéril avec lequel il saisissait , même dans sa vieillesse , tous les Vaudevilles de Paris , pour en faire des Comédies aussi passageres que la folie du moment qui en était le sujet. De-là , dans ses Pieces , tant de personnages allégoriques , tels que le *Badinage* , la *Mode* , la *Friivolité* , la *Bagatelle* , le *Je ne fais quoi* , &c. On sent que ces personnages ne peuvent être qu'un abus de l'esprit , & qu'avec tout l'art du monde , ils demeurent toujours dans la classe des Êtres de raison , froids & inanimés.

C'est ce défaut de connaissances & d'observations réfléchies qui rend Mr. de Boissy presque toujours glacial , malgré la vivacité de son esprit & des talens très-distingués. On a de lui neuf volumes *in-8°* , qui en formeraient à peine un bon.

BONNET , ( Charles ) né à Geneve. Un des plus grands Métaphysiciens de ce siècle. Ses premiers goûts le portèrent vers l'Histoire Naturelle , soit des insectes , soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à ces égards ; il faudrait que nous eussions nous-mêmes plus de connaissances physiques , & d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression , & sur-

tout celle des gens éclairés, c'est qu'aucun savant n'a peut-être plus que notre Auteur, de cet esprit vraiment philosophique, nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas-à-pas ; il l'observe, il l'étudie avec une sagacité, une justesse, une patience inconcevables. Il nous montre, autant qu'il est possible, tous les degrés intermédiaires par lesquels elle passe pour arriver à tel ou tel résultat. Il cherche, comme elle, à ne point faire de saut, à ne point laisser de lacune, à distinguer toutes ces nuances si déliées, si imperceptibles à l'œil vulgaire, & que le génie seul peut saisir & marquer. Voyez sur-tout, pour justifier ce que nous avançons, les *Considérations sur les Corps organisés*.

On reprochê avec raison à un grand nombre de Physiciens de former des systèmes d'imagination non moins frivoles que brillans. Ils voient la nature, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'ils la veulent ; ils la tourmentent, non pas pour lui arracher ses secrets, mais pour la plier de force à leurs idées, & la rendent, si on l'ose dire, complice de leurs écarts. Nous croyons Mr. Bonnet bien à l'abri de ce reproche. Il a pu s'égarer sans doute ; mais sa marche est assurément la plus méthodique, la plus circonspecte, la plus philosophiquement modeste qu'on ait pu suivre ; & si l'on s'égare sur ses traces, c'est

qu'après tout , ce sont toujours des traces humaines.

De l'Histoire Naturelle notre Auteur passa à la Métaphysique , & cette transition , comme il le dit lui-même , n'a rien d'extraordinaire. En effet , le génie de l'observation embrasse tout. La même force d'attention qui se déploie sur des pétales , sur des germes , ou des animalcules , peut s'exercer aussi sur les opérations & les facultés de notre ame. Son *Essai analytique* sur ce dernier objet en est la preuve. C'est ici sur-tout où l'Auteur avait à se tenir en garde contre une imagination naturellement forte & brillante : aussi nous appellerions volontiers cet *Essai* un combat perpétuel de l'Auteur contre lui-même , combat que la victoire a couronné selon nous , car jamais il n'emploie d'images , de sentimens , de traits d'esprit , là où le sujet ne demande que la plus rigoureuse précision. Si l'on observe , de tems en tems , quelques morceaux pleins de chaleur , c'est de cette chaleur qui naît du fond du sujet , qui s'étend du centre à la circonférence , & non de cette chaleur empruntée & superficielle qui n'affecte que pour l'instant.

L'Auteur du Livre de l'Esprit , dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont su établir un pont de communication entre la

science & l'ignorance. Tel est Mr. Bonnet dans tous ses Ouvrages , & principalement dans son Essai analytique. On n'y pouvait mettre , à la fois , plus de profondeur & de clarté. Ce qui distingue encore ce Philosophe des autres Métaphysiciens , c'est son attention soutenue à présenter l'homme tel qu'il est , autant qu'il nous est possible de le connaître. Il ne l'envisage que comme un Être mixte , comme le résultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps.

Parmi les Métaphysiciens les plus célèbres , les uns , comme on l'a dit ingénieusement , ont voulu spiritualiser la Matière , les autres ont au contraire matérialisé les Esprits. La vérité paraît devoir se trouver , ou nulle part ailleurs , dans la ligne qui sépare ces deux extrêmes ; & c'est sur cette ligne que marche sans cesse notre Auteur. Qu'on ne l'accuse donc point de Matérialisme , puisqu'après tout on ne saurait bien parler de l'ame sans parler beaucoup du corps , vu la prodigieuse influence des deux substances l'une sur l'autre. On accusa Descartes d'Athéisme , lui qui donna de nouvelles démonstrations contre cette horrible hypothèse : voilà ce qui doit consoler tous les Grands Hommes exposés avec autant d'injustice aux mêmes imputations.

Enfin , ce qui distingue avantageusement



Mr. Bonnet des prétendus Philosophes de nos jours, c'est qu'il est véritablement un Philosophe Chrétien, quoi que puissent en dire certains beaux esprits, qui ont décrété dans leurs petits cerveaux que Chrétien & imbécille seraient dorénavant synonymes. Voyez le dernier Ouvrage de Mr. Bonnet, intitulé *Recherches sur le Christianisme*, dans lequel il déploie tout ce que la Dialectique a de plus fort & la Critique de plus impartial & de plus exact.

Sa *Palingénésie* renferme beaucoup de conjectures sur le rétablissement futur de toutes choses. Il y en a quelques-unes qu'on a jugé un peu hasardées; mais quoi qu'il en soit, ce seront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'esprit, comme on appelait les Ouvrages politiques du bon Abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien.

BOSSUET, ( Jacques-Bénigne ) Evêque de Meaux, de l'Académie Française, né à Dijon, en 1627, mort à Paris en 1704. Le plus éloquent de nos Orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ses Ouvrages de controverses, ni de ses autres Ecrits théologiques, qui l'ont mis au rang des Peres de l'Eglise. Mais quelle majesté, quelle véhémence de style dans ses Oraisons funebres ! On le croirait animé d'un

enthousiasme divin. Le sublime des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvemens, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue & variée sans laquelle il n'est point d'Orateurs, tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée comme celle de nos Rhéteurs modernes, par une emphase étudiée; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antithèses, ni à la fausse chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit de nos jours dans les harangues Académiques, & même dans la Chaire.

Le Discours sur l'*Histoire Universelle* porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des Empires, que les desseins secrets de Dieu sur la Nation Juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée, qui dans son système du Monde, subordonnant tous les astres à la terre, faisait de cette petite Planète le centre unique de tous les mouvemens du Ciel. Mais ce reproche qui n'est que spécieux, & auquel la Théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de M. Bossuet, qui

s'est frayé une route nouvelle, en appliquant au récit des faits historiques toute la noblesse & toute la rapidité de l'éloquence.

Aucun Lecteur de goût peut-il se rappeler, sans frémissement, l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la première fois, ce morceau sublime où l'Auteur fait entendre à l'imagination le fracas effroyable des Empires qui meurent aussi-bien que les Rois, & tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres ?

On doit regretter éternellement un siècle où les Condés avaient pour Panégyristes les Bosfuets & les Bourdaloues ; où la gloire de Turenne était célébrée par les Mascarons & les Fléchiers, où le brave Luxembourg recevait son immortalité de la plume de l'éloquent la Rue. Aussi c'est de ce beau siècle que M. de Voltaire a dit :

Français vous savez vaincre & chanter vos conquêtes.

BOUGEANT ( Guillaume Hyacinthe ) Jé-  
suite, né à Quimper en 1690, mort à Paris, en  
1743. Son caractère ne l'appellait point à la re-  
traite ; il éprouva même quelques disgrâces dans  
sa Société pour avoir fait un petit ouvrage intitulé,  
*Amusement Philosophique sur le Langage des*  
*Bêtes*, ouvrage qui parut déroger à la gravité de  
son état, & qui n'était, au fonds, que l'exposition

d'une Fable Indienne, dans laquelle on suppose que les Démon, pour expier leur révolte contre Dieu, font une espece de purgatoire dans le corps des bêtes.

L'Auteur, pour se réconcilier avec la Société, fit contre les Jansénistes les Comédies de la *Femme Docteur*, du *Saint Déniché*, & du *Quakers Français*, ou des *Nouveaux Trembleurs*. Ces Comédies, pleines de sel pour les Jésuites, en auraient eu peu pour les gens du monde; on y trouve cependant quelques Scènes vraiment plaisantes, & qui font sentir l'influence que pourrait avoir la bonne Comédie, si le gouvernement lui abandonnait plus souvent quelques-unes de ces opinions qui troublent la Société, & qui ne deviennent dangereuses que parce qu'on néglige trop longtems de les rendre ridicules. Le meilleur ouvrage du Pere Bougeant, & celui par lequel il conservera toujours une réputation distinguée, c'est son Histoire du *Traité de Westphalie*, qui passe pour un modele d'élégance, de précision & de goût.

BOUHOURS (Dominique) né à Paris, en 1628, mort en 1702. Autre Jésuite bel esprit; mais dont les Histoires de saint Ignace & de saint François Xavier, ne sont pas comparables à celle du *Traité de Westphalie* : tant en matière

tiere historique , le surnaturel & le merveilleux sont éclipfés par le naturel & le vraisemblable ! Le zele du Pere Bouhours pour la pureté du langage , dégénéra quelquefois en afféterie ; mais contribua beaucoup à cette correction de style si remarquable dans les bons Ecrivains du siecle de Louis XIV , & dont nous avons le malheur de nous éloigner tous les jours. Les jeunes gens , ceux surtout qui se dévouent aux Lettres , ne peuvent que profiter à la lecture des ouvrages du Pere Bouhours : ce sont des élémens de goût qui n'ont pas encore été surpassés. Il est vrai qu'il apprend plus l'art de bien écrire , que celui de penser ; mais les idées doivent venir de notre propre fonds , & la maniere de les rendre peut s'acquérir par une étude que ce Jésuite a facilitée. Ses principes sont très-sûrs ; il a même su les rendre agréables ; & si nous faisons un corps de nos ouvrages classiques , la plûpart des siens devraient y servir d'introduction.

BOULANGER ( Nicolas-Antoine ) Ingénieur des Ponts & Chaussées , né à Paris en 1722 , mort en 1759. On lui attribue , depuis sa mort , une foule d'ouvrages où la Religion est attaquée avec une sorte de fanatisme ; mais on doit se défier de toutes ces imputations , surtout , après l'injure qu'on a faite à la mémoire de M. de

Mirabeau, en lui attribuant faussement le livre connu sous le titre de *Système de la Nature*. C'est un artifice usé dans notre siècle que d'attribuer à des morts célèbres des ouvrages qu'aucun Auteur vivant n'oserait avouer ; & c'est ce qui nous fait regarder comme très-suspects la plupart de ces bruits populaires. Quoiqu'il en soit, on ne peut justifier entièrement M. Boulanger de la témérité de quelques-unes de ses opinions, comme on peut en juger par son *Antiquité dévoilée*, & par ses *Recherches sur l'origine du Despotisme Oriental* ; mais on est forcé d'admirer souvent son énergie, la hardiesse de ses conjectures, & l'étendue de ses connaissances, d'autant plus surprenantes qu'il a été enlevé aux lettres, par une mort prématurée, avant l'âge de trente-huit ans, & que son état lui avait nécessairement dérobé beaucoup de momens, absolument perdus pour l'étude.

BOURDALOUE ( Louis ) Jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Corneille avait réformé la Scène, Bourdaloue réforma la Chaire en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua, sur-tout par la force de son raisonnement, & par la solidité de ses preuves ; mais il négligea trop de parler au cœur, il prodigua trop les citations des Pères, enfin il

énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions & des subdivisions : méthode qui ne semble imaginée que pour donner , mal-à-propos, des entraves au génie. Quoiqu'il en soit , Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modele parmi les Orateurs Chrétiens : mais s'il ne restait de lui que le sermon qu'il eut la faiblesse de prononcer contre la Comédie du Tartuffe , il ne passerait que pour un fanatique.

BOURSAULT ( Edme ) né à Mussy-l'E-  
vêque en Bourgogne, en 1638, mort en 1701.  
Il n'avait aucunes Lettres, & cependant il a fait  
quelques Comédies restées au Théâtre, & dont  
le style est quelquefois du plus grand naturel,  
& du meilleur goût Dramatique. On doit distin-  
guer celles du *Mercur galant*, d'*Esopé à la*  
*Ville*, mais principalement celle d'*Esopé à la*  
*Cour*, dans laquelle il y a une Scène très-inté-  
ressante qui a pu donner l'idée, & qui devrait  
être le modele de cette espece de comique lar-  
moyant, auquel on n'a pas encore trouvé de  
nom convenable. Cette Scène ne plait à tout le  
monde, que parce que le pathétique en est vrai,  
simple, momentané, & que d'ailleurs elle n'est  
amenée par aucun moyen romanesque.

C'est de quoi ne s'occupent gueres tous nos

Ecrivains actuels dans le genre des Drames. On leur croirait le plus profond mépris pour la vraisemblance théâtrale , tant ils semblent négliger de choisir dans un ordre possible les incidens de leurs Pieces. C'est moins dans la nature que dans les Romans qu'ils vont puiser leurs caractères : aussi ce ne sont pas des hommes , mais des êtres purement fantastiques qu'ils nous représentent , & c'est ainsi que nous sommes retombés dans l'enfance de l'art.

Boursault eut le malheur d'offenser Moliere , qui le nomma dans l'*Impromptu de Versailles* , & le livra au ridicule sous les yeux du Roi & de toute la Cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'Auteur du Misanthrope ; mais sans l'approbation dont Louis XIV honora la Piece de Moliere , on serait tenté de croire que ce dernier abusa un peu de la vengeance.

Boileau , qui ne pouvait estimer un Ecrivain sans Littérature , jeta aussi quelque ridicule sur le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une Comédie intitulée la *Satyre des Satyres*. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation , & c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand Poète , qui devait plus que tout autre , ne point se défier de ses forces , & se prêter à la plaisanterie. On ne saurait trop redire aux Gens de Lettres que la liberté , qu'il



faut soigneusement distinguer de la licence, est leur plus belle prérogative, & que tout Ecrit qui n'offense ni les loix, ni les mœurs ne peut être supprimé sans injustice.

Bourfaut, quelque tems après, eut l'avantage de se montrer supérieur à Despréaux, non par ses talens, mais par un procédé fort estimable. Il ne rougit point de faire des avances à ce même Satyrique dont il croyait avoir à se plaindre, & depuis leur réconciliation fut sincère.

BRÉBEUF, ( Guillaume ) né à Rouen, en 1618, mort en 1671. Fortement épris de Virgile dans sa jeunesse, il se trouva avec Ségrais, son compatriote, qui s'était passionné pour Lucain, & qui se proposait d'en faire la traduction. Brébeuf, à force de lui vanter Virgile, lui fit abandonner la *Pharfale* pour l'*Eneïde*, & lui-même entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain, quitta l'*Eneïde* pour la *Pharfale*.

Cette aventure singulière rapprocha Brébeuf du modèle qui était le plus analogue au caractère de son esprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthousiasme dont il s'échauffa tout-à-coup pour Lucain, c'est qu'alors le goût n'était qu'à son aurore. Brébeuf était d'ailleurs dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillans. Son

imagination ardente était attifée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre qui ne l'abandonna presque jamais. Il n'est pas étonnant que dans cette espèce de délire il ait confondu l'emphase avec la grandeur, & l'enflure avec le sublime. Mais du moins il eut le génie de sentir qu'un Poète ne devait être traduit qu'en vers, & les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu un grand nombre, & jamais on n'a pu lire une page de la *Pharsale* en prose.

Si Brébeuf n'eut pas été enlevé par une mort prématurée, & si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût, nous osons croire qu'il eût été un des bons Poètes du siècle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'Ecrivains que Boileau a jugés peut-être avec trop de rigueur; mais on fait que ce célèbre Satyrique avait moins d'éloignement pour Brébeuf, que d'antipathie pour Lucain. Et en effet, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une très-grande distance entre le style de Brébeuf & celui de Chapelain. Il se trouve souvent dans la *Pharsale Française*, des vers que Corneille lui-même n'eût pas désavoués. Les poésies morales du même Auteur, rassemblées dans un petit volume intitulé *Entretiens Solitaires*, renferment aussi de grandes beautés.

BRET (Antoine) né à Dijon en 1717, homme de beaucoup d'esprit & de goût, Auteur d'une Vie intéressante de la célèbre Ninon l'Enclos, & de plusieurs Comédies, dont quelques-unes sont restées au Théâtre. Il serait à souhaiter que M. Bret ne se fût jamais écarté, par complaisance pour le goût du siècle, des vrais principes qu'il a sur son Art. La *Double Extravagance*, piece d'intrigue, & l'un de ses premiers Ouvrages, était dans le bon genre comique; mais depuis, il semble que cet Auteur ait cru devoir faire violence à ses propres talens, en faveur du genre sérieux qui prenait de jour en jour plus de crédit sur nos Théâtres. Ce n'est pas que M. Bret soit tombé dans les excès monstrueux où nous avons vu se précipiter quelques-uns de nos Dramatiques modernes. Si l'on trouve dans son *Faux Généreux* des situations pathétiques, elles ne produisent que cette émotion naturelle & douce que les Maîtres de l'art se sont quelquefois permis d'exciter dans leurs meilleures Comédies; mais en général M. Bret est devenu, dans la plupart de ses Pieces, trop réservé sur le comique, comme s'il eût craint qu'il ne fût plus possible de ramener la Nation au bon goût. On pourrait aussi lui reprocher de n'avoir pas toujours assez travaillé ses vers; cette négligence est, à la vérité, moins apperçue dans le style familier

de la Comédie , que dans tout autre genre de Poésie : cependant il ne faut pas oublier qu'un ouvrage faiblement écrit peut bien devoir quelque succès à l'illusion passagere du théâtre ; mais qu'il ne parvient gueres à la postérité.

BRUEYS ( David-Augustin ) né à Aix, en 1640, & non en Languedoc, comme l'a dit M. de Voltaire, mort à Montpellier en 1723.

Il avait été dans sa jeunesse de l'Eglise réformée, & même il avait fait une réponse à l'exposition de la Foi de M. Bossuet, qui au lieu de lui repliquer, entreprit de lui faire adopter la Religion Romaine, & y réussit. De Théologien controversiste, Bruéys, devint un Auteur comique très-estimable. La seule Comédie du *Grondeur* suffirait pour lui assurer une réputation distinguée. Son *Muet* ( imité de l'*Eunuque* de Térence ) est demeuré au Théâtre. On lui doit encore la petite Comédie de l'*Avocat Patelin*, d'après une ancienne facétie Française; mais en conservant la gaité naïve & franche de l'original, il l'a beaucoup embelli.

Il est avéré que Paláprat, avec lequel il vécut longtems dans la société la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On fait que Bruéys disait avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent : » le premier

» acte du *Grondeur* est entièrement de moi, il  
 » est excellent. Le second a été gâté par quel-  
 » ques scènes de farce de Palaprat, cet acte est  
 » médiocre. Le troisième est presque entière-  
 » ment de lui, il est détestable. «

On doit regarder cet auteur comme un de ceux qui ont conservé, parmi nous, le goût de la véritable Comédie. Il ne fut point de l'Académie Française.

BRUMOY (Pierre) Jésuite, né à Rouen, en 1688, mort à Paris, en 1742. Son Théâtre des Grecs eut été mieux fait, si son état eut pu lui permettre de se familiariser davantage avec les chefs-d'œuvre de notre scène. Il a trop souvent le défaut des Scholastes, qui est de se passionner avec excès pour les ouvrages qu'ils entreprennent de commenter ou de traduire ; mais son livre n'en est pas moins très-utile, & le meilleur que nous ayons encore sur cette belle partie de la Littérature antique. Il a rendu les Grecs dans leur noble simplicité, & ( ce qui n'est pas un faible éloge ) de manière à conserver dans sa traduction l'intérêt qu'ils ont dans leur propre langue. On ose croire du moins que ceux qui ne sont pas à portée de lire Sophocle, jugeraient, par le seul ouvrage du pere Brumoy, que l'*Œdipe* & le *Philoctète*, sont en effet d'ad-

mirables Tragédies. Il ne serait pas si aisé, d'après le même ouvrage, d'apprécier le génie d'Aristophane, parce que le Traducteur est presque toujours obligé d'expliquer les plaisanteries de l'original, & que des plaisanteries commentées perdent nécessairement beaucoup de leur sel. Il faut avouer cependant que, dans cette partie-là même, l'ouvrage du Pere Brumoy est encore très-estimable. Ses remarques supposent des recherches profondes; la plupart nous paraissent très-judicieuses; & s'il n'a pas toujours rencontré juste, on doit le lui pardonner d'autant plus que dès à présent il nous échappe quantité de choses dans Moliere, & qu'à plus forte raison il doit en échapper bien davantage dans un Poète comique de deux mille ans. Le Pere Brumoy a plus péché contre le goût par la préférence souvent aveugle qu'il ne manque jamais de donner aux anciens sur les modernes. Personne ne respecte plus que nous les grands modèles de l'antiquité; mais il faut convenir que si Racine n'est véritablement qu'Euripide, c'est du moins Euripide bien perfectionné.

BRUN ( Denis le ) né à Paris, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Prince de Con-ty, homme vraiment rare, dans ce siècle où la grande Poésie commençait à être méconnue. Ses

Odes dont le Recueil est prêt à paraître, sont plus variées que celles du grand Rousseau, & non moins poétiques que celles de Malherbe. M. le Brun a pris tour-à-tour le ton de Pindare, d'Anacréon & d'Horace.

Il partage avec M. de Voltaire la gloire d'avoir secouru par ses bienfaits la petite Niece de Corneille. Touché de son extrême infortune, rempli de cette confiance généreuse que prend une ame élevée dans une ame sensible à l'honneur, il adressa un Ode pleine de noblesse, à M. de Voltaire, par laquelle il le sommait, au nom de sa gloire, d'être le bienfaiteur de Mademoiselle Corneille. Sa confiance ne fut point trompée; & M. de Voltaire dut ainsi à M. le Brun une des plus belles actions qu'il ait faites.

Indépendamment de ses Odes, nous connaissons depuis longtems un Poëme de Mr. le Brun sur la *Nature*. Ce Poëme dont le plan est plus riche & plus vaste que celui de Lucrece, est en même-tems, ce qui nous a paru le plus digne d'être comparé dans notre langue à la belle Poésie des Géorgiques.

BRUYERE ( Jean de la ) de l'Académie Française, né près de Dourdans, en 1639, mort en 1696. C'est le Philosophe qui après Moliere, a le mieux observé & connu les hommes. Ses

*Caractères*, écrits d'un style nerveux, & dont il n'y avait pas de modele avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les Mœurs qui ait paru chez aucun Peuple. Il ne differte pas froidement & fêchement comme ses imitateurs; mais tout est animé, tout respire sous son pinceau. Il est redevable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que pour lui nuire, ses ennemis publièrent des clefs satyriques de son Ouvrage. Ces Libelles téméraires sont oubliés, & le Livre de la Bruyere est demeuré comme un des plus précieux monumens du beau siecle de Louis XIV.

Quelques personnes reprochent cependant à la Bruyere un ton trop décisif & trop dogmatique, des phrases trop coupées, un style trop sententieux, trop recherché, qui a égaré quelquefois ses imitateurs, tels que MM. de Fontenelle & Duclos. En un mot, elles le regardent comme le Sénèque Français. Nous ne le jugeons pas avec cette sévérité; mais nous pensons qu'en effet il n'est pas exempt de quelques-unes de ces affectations, qui sont devenues bien plus sensibles dans ceux qui les ont imitées, & qui n'avaient pas son génie.

BUFFON ( Louis LE CLERC de ) de l'Académie Française & de celle des Sciences, né à Mont-



bart , en Bourgogne , l'un des hommes par qui nous reconnaissons avec bien de la joie que le regne de Louis XV peut balancer la gloire de l'autre siècle. Il est autant supérieur à Pline que la saine Philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne Physique. Son Histoire Naturelle est un monument d'éloquence & de génie que toute l'Europe nous envie , & dont elle attend la continuation avec la plus grande impatience.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de Mr. de Buffon , est de reconnaître que partout il a été égal à son sujet. Non-seulement il est admirable dans les plus petits détails ; mais lorsqu'on lit *la première & la seconde Vue* de cet homme sublime , on croirait que participant à l'intelligence suprême , il a surpris les secrets du Créateur , pour lever le plan de la Nature.

Le style de Mr. de Buffon a paru trop poétique à quelques esprits chagrins qui ont prétendu qu'il avait écrit le Roman plutôt que l'histoire de la Nature. Mais à qui convenait-il de peindre si ce n'était pas à l'Historien des merveilles de l'univers ? Et le moyen de peindre en maître sans dérober quelquefois le feu sacré de la Poésie ! Nous plaignons les barbares assez dénués d'imagination pour être insensibles aux

couleurs magiques dont Mr. de Buffon a cru devoir animer son tableau.

## C.

CAHUZAC (Louis de) mort en 1759, à Charanton. Presque tous ses Opéra ont été mis en Musique par l'illustre Rameau, & ne le méritaient gueres. On ne peut nier cependant que Cahuzac n'eût du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, & qu'il ne fût quelquefois amener avec art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie dont il mourut ; & il semble qu'avec une imagination assez froide, il n'eût pas dû se croire menacé d'une pareille maladie.

Il avait donné un Traité historique de la Danse, en trois volumes, dans lequel il y a des recherches curieuses ; il est cependant très-loin des grandes vues que Mr. Noverre a développées dans ses Lettres sur le même Art.

Mr. de Cahuzac a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie ; mais c'était avant sa retraite à Charanton.

CAILHAVA (Jean-François) né à Toulouse. Il a donné sur l'art de la Comédie un ouvrage

qui nous manquait , & dans lequel ceux qui seraient en état d'en faire un meilleur seraient obligés de puiser comme dans une très-bonne source. Cet ouvrage est trop long , trop chargé de citations , écrit souvent avec trop de négligence ; mais il est plein d'excellens principes. On voit que l'Auteur a véritablement approfondi son art , que les bons modèles lui sont familiers , & que lui-même pourrait en devenir un , si la connaissance des règles supposait toujours le talent de l'exécution. M. de Cailhava a donné quelques Comédies , dans lesquelles le public a cru devoir encourager le talent d'intriguer dans le vrai genre , & le comique de situation qui en résulte. On lui a su gré de ses imitations de Plaute , & en général de son intention de ramener sur la scène l'ancienne gaîté ; mais le coloris lui manque , & , quoiqu'on en puisse dire , il faut répéter d'après M. de Voltaire , que Pradon ne s'est jamais montré si différent de Racine , que lorsqu'ils se sont rencontrés tous deux dans les mêmes situations & dans les mêmes pensées , & qu'enfin c'est le style seul qui fait vivre les ouvrages de génie. Le *Misanthrope* exécuté sur le plan de Molière , mais par une main moins habile dans l'art d'écrire , paraîtrait à peine une fable , tant il y a peu d'intrigue , de nœud & d'action dans ce

chef-d'œuvre. Envain , pour prouver que le style n'est pas la principale partie d'une piece de Théâtre , nous opposerait-on les succès d'*Inès* , de *Gustave* , ou , si l'on veut , de l'*Andrienne*. Ces pieces réussissent sans doute , à la représentation , devant un public peu versé dans les finesse de l'art , & dont l'oreille ingrate ne s'est point encore perfectionnée comme elle aurait dû l'être par la mélodie enchanteresse de quelques-uns de nos poètes ; mais trouvent-elles des lecteurs ? En a-t-on retenu quelques vers ? En un mot , ne sont-elles pas déjà réellement tombées , puisque les seuls acteurs savent les faire valoir , & qu'elles sont , pour tous ceux qui ne fréquentent point les spectacles , comme si elles n'existaient pas ?

CALPRENEDE (Gautier de Costes Seigneur de la) né dans le diocèse de Cahors , mort en 1663. Ses Romans de *Cléopâtre* & de *Cassandre* sont remplis d'imagination , & seraient de véritables poèmes dans le genre de l'Arioste , s'ils étaient écrits en beaux vers , & qu'une main judicieuse prît la peine d'en retrancher les longueurs. Ces Romans ne sont plus de notre goût ; mais ils ont fait les délices d'un siècle poli , & qui , peut-être , en cela même , prouvait sa supériorité sur le nôtre. Supposons , en effet , qu'il

ne

ne reste d'autres monumens de l'autre siècle que ces Romans de la Calprenede : quelle idée ne se formerait-on pas de la nation qui en faisait ses amusemens ? On se représenterait , sans doute , un peuple d'une galanterie beaucoup trop exaltée ; mais plein de fierté , de noblesse , de grandeur d'ame ; susceptible , en un mot , de sentimens assez élevés pour ne se plaire qu'au récit des actions les plus héroïques. Ce tableau pourrait être flatté ; mais s'il est vrai pourtant qu'on ne puisse mieux juger du caractère d'une nation , que par les ouvrages qui ont chez elle le plus de faveur , il faut admettre que , dans le siècle passé , la nôtre avait conservé du moins quelques-uns de ces grands traits , & que c'est là ce qui lui faisait trouver tant de charmes à la lecture de ces Romans , qui ne respiraient que la bravoure & l'honneur.

Qu'on se prête un moment à une supposition contraire. Quelle idée la postérité aurait-elle de nos mœurs , si , pour en juger , il ne lui restait , des productions de notre âge , que les seuls Romans de M. de Crébillon ! Nous ne le choisissons de préférence que parce que nous ne connaissons pas de meilleur peintre. Mais si , par la même analogie , on voulait chercher dans ses ouvrages le génie de la nation , quel caractère , quelle énergie pourrait-on lui

supposer? L'inconséquence, la frivolité, la licence, symboles du luxe & de l'esclavage, ne formeraient-elles pas le fond du tableau? & si l'on y reconnaissait encore un peuple ingénieux & poli, ne rougirait-on pas de n'y plus trouver rien de grand que l'excès même de sa dépravation?

CAMPISTRON (Jean Galbert) de l'Académie Française, né à Toulouse en 1656, mort dans sa Patrie en 1723. Toutes ses Tragédies, à l'exception de *Virginie* & de *Pompéia*, furent très-applaudies aux représentations. L'ordonnance en est sage & régulière, le style naturel, mais faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, & ne sont pas animées de ce pathétique terrible qui doit être l'âme des Tragédies. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, & il n'a presque emprunté que ses négligences. Cependant *Andronic* & *Tiridate*, qui sont demeurés au Théâtre, doivent incontestablement occuper le premier rang parmi toutes nos Tragédies modernes, si l'on en excepte celles de MM. de Voltaire & de Crébillon, la *Didon* de M. le Franc, le *Manlius* de la Fosse, & la Tragédie de *Warwick*.

La Comédie du *Jaloux désabusé*, qui est aussi restée au Théâtre, prouve que Campistron avait

plus d'une sorte de mérite. Il a donné encore quelques Opéra, celui d'*Acis & Galathée* entr'autres, le dernier que Lulli ait mis en musique.

Campiftron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il y accompagnait le Duc de Vendôme, à qui il eut l'honneur d'être attaché toute sa vie.

CARTAUD de la Vilate (N.) Son *Essai historique & philosophique sur le goût*, est écrit avec une imagination qu'il n'a pas toujours su régler, & qui ne lui a pas permis d'être lui-même toujours fidele aux principes du bon goût. On y trouve aussi quelques erreurs, fruits des liaisons de l'Auteur avec M. de la Motte; mais ce petit ouvrage n'en est pas moins un livre original & précieux, plein de morceaux de verve, & qui prouvent que cet Écrivain savait sentir & s'exprimer avec enthousiasme. Il est singulier que ce Livre ingénieux ne soit pas très-répandu, & qu'on ne trouve même le nom de M. de la Vilate dans aucun de ces Dictionnaires où l'on entasse, sans discrétion & sans choix, tant d'hommes obscurs à côté des noms les plus célèbres. Il faut que cet Auteur ait peu vécu, qu'il n'ait eu ni cabale, ni manège; & c'est pour nous une raison de plus de réparer, à son

égard, l'inattention de ceux qui ont donné avant nous des Mémoires sur la Littérature.

CAVEIRAC ( Jean Novi, Abbé de) né à Nîmes en 1713: C'est un des Ecrivains qui a été le plus calomnié par cette nouvelle espece de philosophes, qui ont fait un calcul barbare des effets de la calomnie, & qui persuadés que la cicatrice en reste toujours, se sont fait un jeu de la prodiguer. M. Linguet qui a tant éprouvé lui-même ce que peut la fureur de l'esprit de parti, est le premier qui ait vengé M. l'Abbé de Caveirac de l'odieuse imputation d'avoir été l'apologiste de la Saint Barthelemi. Tout homme honnête doit remplir le même devoir, & tant que les calomnies subsistent, ne pas craindre de répéter ce qui sert à les détruire. Nous nous croyons obligés par conséquent de transcrire ici les propres paroles de M. Linguet, qui a fait de ses talens le plus noble usage, en les consacrant, soit dans la littérature, soit au barreau, à la défense des opprimés.

» Un cri universel s'est élevé, dit-il, contre  
 » le malheureux Abbé de Caveirac. Toute la  
 » basse cour philosophique l'a hué avec indi-  
 » gnité. On a dit, on a écrit, on a imprimé  
 » qu'il *avait fait tout exprès une Apologie de*  
 » *la Saint Barthelemi.* Vous verrez dans le



» monde des milliers de personnes qui en font  
 » persuadés de bonne foi, & qui regarderaient  
 » comme le plus téméraire des hommes celui  
 » qui oserait en douter. Cependant, prenez la  
 » peine de chercher le livre de cet Auteur si in-  
 » dignement & si injustement avili.... Vous ferez  
 » étonné de n'y trouver qu'un homme raison-  
 » nable, humain, philosophe même, qui com-  
 » bat un préjugé ; qui pourrait avoir tort dans  
 » le fond, sans qu'il fût possible de lui faire le  
 » moindre reproche dans la forme ; enfin, qui  
 » n'a point cherché à justifier cette abominable  
 » catastrophe dont on le suppose le panégyriste ;  
 » mais qui a tenu, à ce sujet, le langage d'un  
 » cœur compatissant & d'un esprit éclairé. *Quand*  
 » *on enleverait, dit-il, à la journée de la Saint*  
 » *Barthelemi les trois quarts des horribles excès*  
 » *qui l'ont accompagnée, elle serait encore assez*  
 » *affreuse pour être détestée de tous ceux en qui*  
 » *tout sentiment d'humanité n'est pas entière-*  
 » *ment éteint.* Et c'est l'homme qui parle ainsi  
 » que l'on déclare l'Apologiste de la Saint Bar-  
 » thelemi, que l'on flétrit sous ce prétexte, dont  
 » le nom, peut-être, ne sera transmis à la pos-  
 » térité qu'avec les qualifications affreuses &  
 » plus iniques encore, dont on l'a accablé.

A cette justification, qui n'a d'autre éloquence  
 que celle de la vérité, nous ajouterons qu'il s'est

trouvé réellement un Français capable de faire sérieusement l'Apologie de la Saint Barthelemi, & que les mêmes philosophes qui en ont accusé si injustement M. l'Abbé de Caveirac, n'en ont jamais fait aucun bruit, soit qu'ils l'aient ignoré, ou plutôt qu'ils aient cru devoir quelques ménagemens à un écrivain, qui passe pour avoir été un des précurseurs de leur philosophie : Voyez l'article Naudé.

CERCEAU (Jean-Antoine du) Jésuite, né à Paris en 1670, mort en 1730. Il est principalement connu par ses poésies familières, dans lesquelles il imite quelquefois assez heureusement le badinage de Marot. Mais ce dernier est resté le modèle d'un petit genre, au lieu que du Cerceau n'a point de caractère, & qu'il ne doit sa faible réputation qu'au talent très-mince d'avoir saisi passablement une manière qui a peu de difficultés, & qui n'exige aucune élévation. Ce n'était pas seulement ses imitateurs sans génie, mais les imitateurs de petites choses, qu'Horace voulait désigner par le mot de *servum pecus*. S'il n'est pas donné à tout le monde d'être original, on a du moins la ressource de choisir ses modèles, & ce choix même, quand il est fait avec goût, peut devenir un mérite. On connaît encore du Pere du Cerceau quelques Comédies.

de College , & une hiftoire de la conjuration de *Rienzi* revue par le Pere Brumoy ; elle eft mieux rédigée pour les faits que celle qui a paru de nos jours fous le nom de Boispréaux ; mais le ftyle en eft médiocre.

CHAMFORT (N. de) Jeune écrivain qui a fait de bonne heure des preuves de talens , mais qui avoit débuté par des ouvrages trop peu analogues au caractère de fon efprit & de fon âge. Il avoit fait à feize ou dix-huit ans une Epître d'un grand-pere à fon petit fils , & peu de tems après un Eloge de Moliere , qui remporta le prix de l'Académie françaife , quoique ce fujet fût trop évidemment au-deffus de fes forces. Mais il s'eft diftingué depuis par d'heureux effais dans la carrière du Théâtre , & nous croyons devoir nous empreffer d'autant plus à lui rendre cette juftice , que dans une édition de la *Dunciade* , à laquelle nous n'avons eu aucune part , on a pris la liberté d'inférer contre cet Ecrivain quelques vers , que nous aurions défavoués plutôt fi l'occafion s'en étoit présentée. Cet exemple de hardieffe n'eft pas le feul de ce genre dont nous aurions à nous plaindre. A la vérité , ceux qui fe font permis d'abuser ainfi de notre nom , pouvaient nous avoir entendu dire ce que nous répétons ici des premiers ouvrages de M. de

Chamfort ; mais leur licence n'est pas moins inexcusable. L'émulation d'un jeune homme, dès qu'il a fait entrevoir le germe de quelques talens , nous a toujours paru digne des plus grands égards , & loin de chercher à l'éteindre , nous nous sommes toujours fait un devoir de l'encourager. C'est du moins ce que nous croyons avoir suffisamment prouvé par ces mémoires mêmes , & ce qui serait d'ailleurs confirmé par le témoignage de tous les jeunes gens avec qui nous avons eu quelque relation.

CHAPELAIN ( Jean ) de l'Académie Française , né à Paris en 1595 , mort dans cette Ville en 1674. Balzac le mit en réputation , & en effet Chapelain avait beaucoup de littérature. Son Poëme de la *Pucelle* , trop vanté avant de paraître , détruisit en un moment la considération prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces Auteurs qui se pressent de recueillir les suffrages des sociétés par des Ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs porte-feuilles , & qui devraient n'en sortir jamais.

Les douze derniers Livres de ce mauvais Poëme sont restés manuscrits à la Bibliothèque du Roi , & aucun Libraire n'a voulu se charger

de les imprimer. Cependant le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers Ecrits, & qu'il fut choisi par l'Académie pour rédiger la Critique du Cid.

Le moindre défaut de sa *Pucelle* est d'être ennuyeuse. Le style d'ailleurs, à quelques endroits près, en est si âpre, & hérissé d'inversions si dures, que Racine & Despréaux s'imposaient pour punition, dans des jeux de société, d'en lire quelques vers. Aujourd'hui le Poème de la Peinture de M. le Miere & les Tragédies de M. Marmontel servent au même usage.

CHAPELLE (Claude Emmanuel Luillier) né à la Chapelle, près de Paris, en 1626, mort en 1686. Poète facile, naturel, voluptueux & négligé. Il est Auteur du Voyage connu sous son nom, bagatelle agréable qui a été imitée souvent & malheureusement.

Chapelle était homme du monde; mais il fut conserver dans la bonne compagnie de son tems cette heureuse naïveté qui fait le principal mérite de ses Ouvrages. Il joignait à ce don de la Nature celui d'observer avec finesse les ridicules de la société. Il y puisait des scènes comiques qu'il rendait à son ami Moliere avec la

plus grande vivacité ; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire : tant il y a loin de l'esprit de conversation au talent de mettre en œuvre !

La méprise d'un Editeur qui avait confondu l'écrivain dont nous parlons avec un auteur médiocre nommé de la Chapelle, donna occasion à cette épigramme de l'Abbé de Chaulieu.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer ,  
 Dans cette Edition nouvelle ,  
 Ce qui pourrait t'alambiquer  
 Entre Chapelle & la Chapelle :  
 Lis leurs vers , & dans le moment ,  
 Tu verras que celui qui , si maussadement ,  
 Fit parler Catulle & Lesbie ,  
 N'est pas cet aimable génie  
 Qui fit ce Voyage charmant ;  
 Mais quelqu'un de l'Académie.

CHARRON (Pierre) né à Paris en 1541, mort en 1603. Disciple & ami du célèbre Montagne. Quoiqu'il ait imité le style de ce Philosophe, il n'a pas écrit, comme lui, en homme du monde, & son Livre de la Sagesse est moins lu que les Essais de Montagne. On voit cependant que Charron avait une grande force d'esprit, & rien ne la caractérise mieux, à ce qu'il nous semble, que ce passage dans

lequel cet Ecrivain a parlé de Dieu d'une maniere sublime.

» Déité, c'est ce qui ne se peut connaître,  
 » ni seulement s'appercevoir. Du fini à l'infini  
 » n'y a aucune proportion, nul passage : l'infinité est du tout inaccessible, voire imperceptible. Dieu est la même, vraie & seule infinité. Le plus haut esprit & le plus grand effort de l'imagination n'en approche plus près, que la plus basse & infime conception. Le plus grand Philosophe & le plus savant Théologien ne connaît pas plus ou mieux Dieu que le moindre Artisan. Où il n'y a point d'avenue, de chemin, d'abord, ne peut y avoir de loin ni de près... Dieu, Déité, Eternité, Toute-puissance, Infinité, ce ne sont que mots prononcés en l'air, & rien plus à nous. Ce ne sont pas choses maniables à l'entendement humain... Si tout ce que nous disons & professons de Dieu était jugé à la rigueur, ce ne serait que vanité & ignorance. Dont, disait un grand & ancien Docteur, que parler de Dieu, même disant choses vraies, il est très-dangereux. La raison de ce dire est, qu'outre que telles & si hautes vérités se corrompent passantes par nos sens, nos intelligences & nos bouches, encore ne savons, & ne pouvons être certains qu'elles soient vraies. C'est

» à l'hazard que nous rencontrons : car nous  
» n'y voyons goutte, & ne savons que c'est, ni  
» quel il y fait. Or parler de Dieu en doute &  
» incertitude, & comme à tâtons, & par divi-  
» nation, il est dangereux, & ne savons si Dieu  
» le trouve bon : si ce n'est que nous confions  
» tant en sa bonté, qu'il prend en bonne part  
» tout ce qu'on dit de lui à bonne intention, &  
» pour l'honorer tant que l'on peut. Mais en-  
» core, qui fait que cette confiance-là lui soit  
» agréable; & que la bonté divine est de cette  
» forte?..... C'est bien l'office & le fait de la bonté  
» humaine, créée, & finie ; mais qui fait que  
» la divine incréée, infinie, soit de cette cou-  
» leur?... Par quoi le plus expédient, mais qu'il  
» soit possible à l'homme se voulant mêler de  
» penser & concevoir la Dëité, est que l'ame,  
» après une abstraction universelle de toutes  
» choses, s'élevant pardeffus tout, comme en  
» un vuide, vague & infini, avec un silence  
» profond & chaste, un étonnement tout transi,  
» une admiration toute pleine de craintive hu-  
» milité, imagine un abyme lumineux, sans  
» fond, sans rive & sans bord, sans haut, sans  
» bas, sans se prendre ni se tenir à aucune chose  
» qui lui vient en imagination, sinon se perdre,  
» se noyer, & se laisser engloutir dans cet in-  
» fini. A quoi reviennent à-peu-près ces senten-



» ces anciennes. La vraie connaissance de Dieu  
 » est une parfaite ignorance de lui. S'approcher  
 » de Dieu est le connaître lumière inaccessible,  
 » & d'icelle être absorbé. C'est aucune-  
 » ment le connaître que de sentir qu'étant par-  
 » dessus tout, l'on ne peut le connaître : élo-  
 » quement le louer, c'est avec étonnement  
 » & effroi se taire, & en silence l'adorer en  
 » l'ame. Mais pour ce qu'il est très-difficile,  
 » & à-peu-près impossible à l'ame, de pouvoir  
 » subsister en un si incertain & vague infini,  
 » (car elle demeurerait toute troublée & comme  
 » au rouet) semblable à celui qui de force de  
 » tourner sa tête, tout ébloui, ne sachant plus  
 » où il est, se laisse tomber : & quand bien  
 » elle le pourrait, demeurant transie, percluse,  
 » & ravie d'effroi & d'admiration, si ne pour-  
 » rait-elle, en aucune façon, agir avec Dieu,  
 » le prier, l'invoquer, le reconnaître, l'ho-  
 » norer, qui sont les premiers & principaux  
 » chefs de toute Religion : car en telles choses  
 » il est nécessairement requis se le présenter  
 » avec quelque qualité, bon, puissant, sage,  
 » entendant, acceptant nos intentions : il est  
 » force & ne peut être autrement, en la condi-  
 » tion présente de cette vie, que chacun se fasse  
 » & se peigne à soi-même une image de la Déi-  
 » té, à laquelle il regarde, il s'adresse & se

» tienne , laquelle lui soit comme son Dieu.  
» L'esprit se la fait en élevant son imagina-  
» tion par-dessus tout , & concevant , de toute  
» sa force , une souveraine bonté , puissance ,  
» perfection ; car le dernier & le plus haut de-  
» gré où chacun peut monter & arriver par  
» l'extrême effort de sa conception , lui est son  
» Dieu , & lui sert d'image de la Dëité : image  
» toute fois fausse ; c'est-à-dire , manquée &  
» imparfaite : car étant la Dëité , comme dit  
» est , inimaginable , infinie , à laquelle l'esprit  
» ne peut , par aucune conception , ni près , ni  
» loin approcher , ne peut faire aucune vraie  
» image , non plus que d'une chose qu'il ne  
» fait du tout que c'est ; il suffit qu'il la fasse  
» la moins fausse , moins vicieuse , plus haute ,  
» plus pure qu'il peut. »

Le scepticisme très-raisonnable de Charron , mais très-hardi pour son siècle , le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques. Autant on a de respect pour une Religion sainte & épurée , qui n'excite les hommes qu'à la douceur , à la paix , à la tolérance & à la charité , autant on a d'horreur pour le fanatisme , qui a quelquefois pris son masque , mais qu'il est aisé de reconnaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la Religion ce que l'Hypocrisie est à la Vertu.

CHATEAUBRUN ( Jean-Baptiste Vivien de ) de l'Académie Française , mort à Paris en 1775. Il est parmi les Auteurs tragiques dans la classe de ces Imitateurs sans caractère , qui n'ont rien ajouté à la richesse de notre scène. Sa Tragédie de *Mahomet second* a été surpassée par celle du Comédien La Noue , qui n'est elle-même qu'un Ouvrage médiocre. Les *Troyennes* & le *Philodete* de M. de Chateaubrun ont eu le mérite de nous retracer faiblement quelques beautés d'Euripide & de Sophocle. Elles ont eu , par-là , quelque réussite : ce qui prouve que l'antiquité qui a fourni à nos grands Hommes la matière de tant de chefs-d'œuvre , offre encore des ressources même à des talens communs. On doit cependant à M. de Chateaubrun la justice de reconnaître que s'il fut véritablement inférieur à nos modèles , il n'en fut pas moins un Littérateur très-estimable , très-instruit & sur-tout très-moderne. Nous devenons chaque jour d'une indigence qui ne nous permet pas de dédaigner les petites fortunes.

CHAULIEU ( Guillaume AMFROY de ) Abbé d'Aumale , né dans le Vexin-Normand en 1639 , mort à Paris en 1720. Il fut l'élève & l'ami de Chapelain , négligé comme lui dans son style ; mais supérieur peut-être par la hardiesse , le sen-

timent & la volupté que ses Poésies respirent. Mr. de Voltaire l'appelle l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du Poète Grec, & avec les mêmes graces, il a chanté jusques dans sa vieillesse, les jeux, les amours & le vin; & parce qu'il logeait au Temple chez Mr. le Duc de Vendôme qui l'honorait de son amitié.

Les Critiques d'un goût sévère observent que la réputation de ce Poète, portée de son vivant au-dessus de sa valeur, commence à décroître un peu. Comme il n'eut aucune prétention littéraire, pas même celle de l'Académie, il n'arma contre lui ni l'orgueil, ni la jalousie des Gens de Lettres. On pardonna à l'homme aimable, à l'homme qui rassemblait chez lui la meilleure compagnie de son tems, des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun Poète. Les Editeurs plus soigneux de sa gloire, n'auraient pas dû se permettre de grossir son Recueil d'un grand nombre de Pieces fort insipides. Le meilleur de ses Ouvrages, quoiqu'on y trouve encore beaucoup trop de licences & de longueurs, est celui qu'il adresse au Marquis de la Fare, & qui commence par ce vers :

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute,

CHAUSSÉE

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de la) de l'Académie Française, né à Paris en 1691, mort en 1754. Le premier qui mit en faveur sur notre Théâtre le Comique larmoyant, ou la Tragédie domestique, genre si bien caractérisé par M. de Voltaire, dans ces vers du pauvre Diable :

Souvent je bâille au Tragique bourgeois,  
Aux vains efforts d'un Auteur amphibie,  
Qui défigure & qui brave à la fois  
Dans son jargon Melpomene & Thalie.

La *Mélanide* de Mr. de la Chaussée est incontestablement le chef-d'œuvre de ce mauvais genre, quoique depuis on ait donné *Cénie*, le *Fils Naturel*, le *Pere de Famille*, le *Philosophe sans le savoir*, *Eugénie*, *Béverley*, les deux *Amis*, &c.

Il faut être juste, & reconnaître que Mr. de la Chaussée était infiniment supérieur à tous les Auteurs des Ouvrages que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du Théâtre. Il a peu de Pièces dans lesquelles on ne trouve de belles scènes & beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la mal-adresse d'écrire des Drames communs en prose commune. Mais comme il n'était pas né plaisant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de

Novateur , & fûr de réussir auprès de la multitude , parce qu'il avait , si nous osons le dire , la perfection de la médiocrité.

Il affecta , pour paraître conséquent , les mœurs les plus graves ; cependant on a de lui des Contes orduriers & des Parades fort indécentes. Qui croirait d'après cela , que ce fût lui , qui se couvrant du manteau de la Morale , contribua toujours à faire exclure Piron de l'Académie , sous prétexte d'une Ode licencieuse échappée à la jeunesse de ce dernier ? C'est ainsi qu'avec l'hypocrisie de mœurs , plus commune aujourd'hui que celle de Religion , on vient à bout de faire réussir & de sanctifier , pour ainsi dire , ses vengeances personnelles. Ce Poète vindicatif & jaloux haïssait Piron , qui s'était permis contre lui quelques Epigrammes très-plaisantes.

La foule des esprits superficiels regardait en effet la Chaussée comme l'inventeur de ce genre métis , qui n'était pourtant qu'une sottise renouvelée dont Scarron lui-même avait eu le bon goût de purger la scène , & qu'enfin le génie de Molière en avait fait disparaître. Jusqu'alors nos Comédies n'avaient été que de tristes Romans , tels que ceux qu'on ose nous donner pour un nouveau genre. Ainsi nous voyons que l'art , bien loin de se perfectionner , retombe précisément dans la barbarie de son origine ; &

voilà les grands progrès de l'esprit philosophique !

Rien ne caractérise mieux à notre gré ces étranges innovations , dont tant de singes de la Chauffée font aujourd'hui leurs délices , que ces strophes que nous avions attribuées à Mr. Piron par méprise , & parce qu'elles nous avaient semblé dignes de lui :

Quel est ce Poëme fantasque ,  
Dont le mélange mal-adroit  
Tient du tragique le plus flasque  
Et du comique le plus froid ?  
C'est toi , bâtarde Comédie ,  
Avorton de la Tragédie ,  
Qu'on voit triompher aujourd'hui ;  
Toi , dont le larmoyant comique  
N'a pris de la Muse tragique  
Que le ton pleureur & l'ennui.



Ni la chaleur , ni l'élégance ,  
Ni les mœurs , ni les passions ,  
Ne rachètent l'extravagance  
De ces folles créations.  
Un nom caché dans la naissance ,  
Quelque froide reconnaissance ,  
Voilà leur éternel refrain.  
De cette Comédie étrange  
Les plans semblent faits par la Grange ,  
Les vers par l'Abbé Pellegrin.



Des caractères romanesques,  
 Des incidens miraculeux,  
 Des vertus toujours gigantesques,  
 Un fond d'intrigue fabuleux;  
 Un intérêt faible & pénible  
 Qui sort d'un Roman impossible:  
 Que peignent ces tristes pastels?  
 Molière connaissait les hommes;  
 Il nous a peints tels que nous sommes.  
 Ses tableaux seront immortels.



Révérénd Pere la Chauffée,  
 Prédicateur du saint Vallon,  
 Porte ta morale glacée  
 Loin des neuf Sœurs & d'Apollon.  
 Ne croi pas, Cotin dramatique,  
 A la Muse du vrai comique  
 Devoir tes passagers succès.  
 Non. La véritable Thalie;  
 S'endormit à chaque homélie  
 Que tu fis prêcher aux Français.



CLÉMENT (N.) né à Dijon, Auteur de la  
 Satyre insérée à la fin de notre troisième volume.  
 Quoiqu'il nous ait fait l'honneur de nous l'a-  
 dresser, nous bravons le petit ridicule attaché  
 communément aux louanges que l'on ose rendre  
 à ceux dont on a été loué soi-même; & nous



nous empressons d'annoncer au Public un jeune imitateur de Boileau , qui dès ses premiers Effais, s'est approché de si près de la maniere forte & correcte de son modele. Il a le courage de le suivre dans une carriere bien délicate & bien épineuse ; mais nous ne le détournerons pas d'un genre pour lequel il semble avoir des dispositions aussi marquées. Boileau lui-même, s'il eût cédé à des conseils pusillanimes, eût perdu la plus brillante partie de sa gloire. Il osa dire la vérité à son siecle, & appeller des accusations de ses ennemis à l'intégrité de ses mœurs. On lui rendit enfin justice. Ce fera le sort, & de Mr. Clément, s'il continue de faire d'utiles Satyres, & de tout homme de goût qui fera doué des mêmes talens & du même courage.

Cet Auteur avait fait des Observations critiques sur différens Poèmes qui ont paru depuis quelques années. Elles nous avaient paru remplies de modération, de politesse, & sur-tout d'excellens principes. Elles avaient été approuvées par un Censeur, & par conséquent autorisées à paraître, selon toutes les loix de la Librairie. Cependant nous apprenons qu'à force de manège, les Auteurs critiqués sont parvenus à en faire supprimer l'édition. C'est, il faut l'avouer, une plaisante maniere de répondre à la Critique. Il est singulier que des Gens de Lettres

se proposent d'établir dans la Littérature l'intolérance qu'ils proscrivent par-tout ailleurs ; mais malgré tous leurs efforts , elle ne s'y maintiendra jamais. Des Magistrats respectables peuvent être surpris. Ils sont néanmoins trop jaloux de leur gloire pour ne pas se rendre à la voix puissante de la raison , toutes les fois qu'elle leur sera présentée avec une généreuse confiance. Quel est le Magistrat qui voudrait avoir persécuté Horace en faveur de Crispinus , Pope en faveur de Blackmore , Boileau en faveur de Cotin ? Mais en supposant même qu'un Auteur eût fait une critique chagrine & injuste des Ouvrages d'un homme de mérite , comme en matière de goût les opinions sont infiniment libres , il serait encore contre le droit naturel d'inquiéter cet Auteur. Le plus beau privilège des Ouvrages de génie , est précisément de résister à l'épreuve de la Critique. Loin de décourager les vrais talens , elle devient pour eux un aiguillon nécessaire , ainsi que Boileau le disait à son ami Racine :

Le mérite en repos s'endort dans la paresse :  
 Mais par ses envieux un Génie excité  
 Au comble de son Art est mille fois monté.  
 Plus on veut l'affaiblir , plus il croît & s'élance.  
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;  
 Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus  
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Ce serait par conséquent être barbare , même

envers les hommes de génie, que de vouloir leur ôter un principe d'émulation & de gloire. Ce ferait s'exposer à détruire tous les Arts, que d'interdire aux Gens de Lettres une liberté utile qui n'a rien de commun avec la licence. Les Magistrats qui veulent se mettre à l'abri des pièges que leur tend la médiocrité, ont une règle infaillible pour la distinguer sur le champ. Les moyens humbles qu'elle emploie pour faire intervenir l'autorité dans ce qui n'est pas de son ressort, au risque de la dégrader; la haine, l'impatience, la frayeur de toute critique, sont les véritables traits auxquels la médiocrité se fait toujours reconnaître. Si l'on avait eu pour elle la complaisance qu'elle ose quelquefois exiger des hommes en place, Pradon eût fermé la bouche à Despréaux. Nous n'aurions eu ni Régnier, ni Molière, ni Rousseau, ni Mr. de Voltaire lui-même, qui, à leur exemple, a fait tant de fois en faveur du goût, un usage si courageux du ridicule.

*N. B.* Ce que nous avons prévu dans notre édition précédente est arrivé. On a rendu justice à la liberté courageuse de Mr. Clément, & on a levé la défense qu'on lui avait faite de publier ses Observations. Les Connaissieurs sans être toujours de son avis, y ont remarqué en général le caractère d'un Aristarque excellent, quelquefois d'une trop grande sévérité; mais nécessaire peut-

être dans un tems où la licence , en matiere de goût , ne reconnoît plus aucun frein. Ceux qui avaient sollicité contre lui des ordres rigoureux , ont été couverts de confusion , & les Magistrats dont ils avaient surpris la justice , en devenant eux-mêmes les protecteurs de Mr. Clément , se sont acquis une gloire nouvelle : ainsi l'indignation publique retombera toujours sur les persécuteurs.

Nous avons vu depuis avec chagrin cet Auteur estimable se livrer entièrement à une espede de critique générale des ouvrages de M. de Voltaire. Ce n'est pas que nous soyons admirateurs assez aveugles de ce grand homme pour le croire au-dessus de la critique ; mais il est du nombre des Ecrivains qui ont droit d'exiger d'elle des ménagemens respectueux , & avec qui l'on ne saurait avoir raison d'une maniere arrogante & dure. Nous aurions personnellement les plus grands reproches à lui faire , que , par égard pour nous-mêmes , nous nous renfermerions dans ces justes limites que M. Clément paraît avoir trop souvent franchies. Quelques-unes de ces remarques nous ont semblé très-judicieuses ; mais il y perçoit de l'acharnement , de l'humeur , & dans de pareilles dispositions , il n'était pas possible qu'il ne se trompât fréquemment. Il a renouvelé contre la *Henriade* une foule d'observations déjà connues , & qui n'avaient pas dé-

fabulé l'Europe sur le mérite de ce beau poème. La *Henriade* a, sans doute, un vice originel, celui d'avoir été commencée par un Auteur trop jeune encore, & peut-être incapable alors de donner à son ordonnance toute la majesté qu'elle aurait acquise, s'il eut fait son plan dans un âge plus mûr. Mais aussi quel homme que celui qui n'a pas été effrayé, à vingt ans, d'une entreprise si vaste, & qui l'a exécutée cependant de manière à se concilier les suffrages des nations familiarisées avec nos chefs-d'œuvre ! M. Clément connaît très-bien les beautés des poèmes antiques ; nous croyons en être pénétrés comme lui ; mais il n'a pas senti qu'à force d'avoir été répétées, la plupart de ces beautés étaient devenues des lieux communs ; que presque toutes auraient été déplacées dans le sujet de la *Henriade*, & qu'enfin la philosophie qui domine dans ce poème, loin d'être étrangère au cœur, & de se refuser aux charmes de la poésie, répand sur l'ouvrage un intérêt d'autant plus vif qu'elle fait aimer l'Auteur même. Par-tout, il invite les hommes à devenir meilleurs, en leur inspirant l'horreur de la superstition, du fanatisme, de l'intolérance. C'est à ce grand caractère dont M. de Voltaire s'est saisi le premier, qu'il est redevable du succès qui lui a fait, & qui lui fera toujours pardonner toutes ses fautes.

COLARDEAU (Charles Pierre) né à Janville près d'Orléans. Il débuta avec succès par une imitation en vers d'une Epître d'Héloïse à Abailard. L'original est de Pope. Ce fut apparemment ce qui soutint Mr. Colardeau, qui se montra fort inférieur à lui-même dans une Epître d'Armide à Renaud, qu'il publia quelque-tems après, & qui est de la plus grande faiblesse.

Ses Tragédies d'*Astarbé* & de *Caliste* annonçaient plutôt le mécanisme d'une versification heureuse, que le talent de la poésie dramatique.

Quoiqu'il en soit, il est à regretter que cet Écrivain n'ait pas perfectionné par plus de travail & d'étude les dons qu'il tenait de la nature. Cette négligence l'a exposé à quelques méprises. On fait que, dans son poëme du *Patriotisme*, il avait transporté la Crete à Colchos; mais ces erreurs dont un peu d'application l'auraient garanti, ne doivent pas empêcher de reconnaître qu'il avait l'oreille savante, délicate & sensible, une candeur, une modestie faite pour le rendre cher à ceux-mêmes qui n'auraient pas eu une haute idée de sa littérature. C'est après l'avoir mieux connu, que l'Auteur de ces Mémoires, toujours prompt à rendre justice, & quoiqu'on en pense, plus disposé à louer qu'à blâmer, s'est déterminé, de son pro-

pre mouvement , à retrancher de la Dunciade le nom de cet homme estimable.

· COLLÉ (Charles) né à Paris , Secrétaire ordinaire & Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans. C'est un de ceux qui dans ce siècle tristement raisonneur, ont eu le mérite de conserver cette ancienne gaîté qui était autrefois le caractère distinctif de la Nation. Ses Vaudevilles ont plus de recherche, de finesse & d'énergie que ceux de Panard, & annoncent davantage l'homme qui a vécu dans un Monde choisi. Il y a d'excellentes scènes comiques dans son Théâtre de Société. Elles font regretter que l'Auteur, rebuté apparemment par les dégoûts que ceux qui se dévouent à la bonne Comédie sont forcés de dévorer, n'ait pas enrichi, comme il le pouvait, le Théâtre de la Nation.

Sa Comédie de *Dupuis & Desfronais*, quoiqu'elle excite quelquefois l'attendrissement & même les larmes, est bien éloignée, par la vérité des caractères & la simplicité des incidens, de ces Drames Romanesques, aussi peu dignes d'estime sous le nom de Tragédies Bourgeoises que sous celui de Comédies larmoyantes. Mr. Collé a plusieurs fois manifesté son mépris pour ce mauvais genre. *Dupuis & Desfronais* est véritablement une Pièce dans le goût de Téren-

ce. Les sentimens en sont vrais , les caracteres bien soutenus , le dialogue naturel & tel qu'il doit être. L'Auteur, qui fait très-bien des vers, en eût peut-être soigné davantage la versification, s'il eut été moins préoccupé d'une opinion qui n'est pas la nôtre. Il croit que dans les Ouvrages Dramatiques , la partie du style est une des moins essentielles ; & c'est pourtant, par cette seule magie , que Racine s'est élevé insensiblement au point de balancer, & peut-être de surpasser Corneille. C'est par elle que le *Misanthrope* est un des Chefs-d'œuvre de la scene, car, au fond, la fable & l'intrigue y sont entièrement subordonnées aux beautés de détail. Au reste , que M. Collé se trompe ou non , nous n'en regrettons pas moins qu'il n'ait donné au Théâtre que des momens si courts , d'autant plus que par une alliance tout-à-fait rare , il concilie dans son caractère une disposition singulière à la gaiété, & une sensibilité exquise. Nous connaissons de lui des traits que sa modestie a dérobés à l'estime publique, & dont ceux de nos Philosophes qui répètent avec le plus d'emphase les noms de vertu, de bienfaisance, d'humanité, ne trouveraient pas le modele dans leur propre cœur.

CONDAMINE (Charles-Marie de la) de l'A-



cadémie Française & de celle des Sciences, né à Paris en 1701. Voici ce que lui dit Mr. de Buffon en réponse au Discours qu'il prononça le jour de son entrée à l'Académie Française.

» Du génie pour les Sciences , du goût pour  
 » la Littérature , du talent pour écrire , de l'ar-  
 » deur pour entreprendre , du courage pour  
 » exécuter , de la constance pour achever , de  
 » l'amitié pour vos rivaux , du zele pour vos  
 » amis , de l'enthousiasme pour l'humanité ;  
 » voilà ce que vous connaît un ancien ami ,  
 » un Confrere de trente ans , qui se félicite  
 » aujourd'hui de le devenir pour la seconde  
 » fois. Avoir parcouru l'un & l'autre hémif-  
 » phere , traversé les continens & les mers ,  
 » surmonté les sommets fourcilleux de ces mon-  
 » tagnes embrasées , où des glaces éternelles  
 » bravent également & les feux souterrains &  
 » les ardeurs du Midi ; s'être livré à la pente  
 » précipitée de ces cataractes écumantes dont  
 » les eaux suspendues semblent moins rouler  
 » sur la terre que descendre des nues ; avoir  
 » pénétré dans ces vastes déserts , dans ces so-  
 » litudes immenses , où l'on trouve à peine quel-  
 » que vestige de l'homme , où la nature ac-  
 » coutumée au plus profond silence , dut être  
 » étonnée de s'entendre interroger pour la pre-  
 » miere fois ; avoir fait en un mot , par le seul

» motif de la gloire des Lettres, ce que l'on  
» ne fit jamais par la soif de l'or; voilà ce que  
» connaît de vous l'Europe, & ce que dira la  
» Postérité. «

CONDILLAC (l'Abbé Etienne BONNOT de) né à Grenoble. La Métaphysique n'était qu'un cahos ténébreux où trop de Philosophes s'étaient égarés, en nous donnant, comme l'a dit Mr. de Voltaire, le Roman de l'ame au lieu de son Histoire, lorsque l'illustre Locke, par son Essai sur l'Entendement humain, répandit sur ces matieres abstraites une lumiere inattendue. Mr. l'Abbé de Condillac fut parmi nous un des premiers Disciples de ce Philosophe Anglais. Son essai sur l'origine de nos connaissances, & son Traité des sensations sont deux Ouvrages que son Maître n'eût pas désavoués.

CORNEILLE (Pierre) de l'Académie Française, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684. Le Créateur de la Tragédie en France.

Quoique M. de Voltaire ait dit que de trente-trois Pieces que ce grand homme a composées, on n'en représente plus que six ou sept (ce qui n'est pas exact) cette fécondité de Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son

génie. Nous n'avons connu que par ses Chefs-d'œuvre la médiocrité de quelques-uns de ses derniers Ouvrages ; mais dans ce nombre, il en est qui seraient eux-mêmes des Chefs-d'œuvre dans ce siècle de disette, tels que les *Sophonisbes*, les *Sertorius*, les *Othons* &c. Ces Pièces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, & que lisent à peine nos jeunes Écrivains, demanderaient des Acteurs capables de les représenter, & des Spectateurs assez instruits pour les entendre. Alors on serait étonné de tout l'intervalle qui sépare encore ce père du Théâtre, même dans ses Ouvrages les moins soignés, de la plupart de nos Auteurs Dramatiques. On peut appliquer à Corneille ce que Longin disait d'Homère : *ses rêves sont ceux de Jupiter*.

Ce n'est pas cependant que nous prétendions attribuer à ce grand Poète une supériorité toujours égale dans toutes les parties de son Art. Le Commentaire que M. de Voltaire nous a donné de ses pièces ne nous paraît pas avoir été dicté par la malignité, comme le supposent quelques Écrivains toujours prêts à calomnier les vivans pour honorer les morts. Il est souvent rigoureux, rarement injuste ; & il faut reconnaître que M. de Voltaire est plus en droit que personne de relever les fautes d'un grand homme, & de se

dispenser , dans ses jugemens , de cette admiration fanatique & populaire , qui ne prouve souvent que l'incapacité de sentir les véritables beautés , de l'Ecrivain pour lequel on se passionne. Mais il est des écoliers , singes de leur maître , qui croient saisir l'esprit de M. de Voltaire en l'exagérant , & qui ont osé réduire le grand Corneille au dernier acte de Cinna : ce sont ces singes qu'il faut humilier ; mais la gloire de Corneille est trop brillante pour lui prêter l'appui d'un faux enthousiasme. Les admirateurs éclairés de ce grand Poète ne feront jamais injustes envers ceux qui ont eu le mérite d'ajouter , après lui , quelques degrés de perfection à l'Art Dramatique.

Il paraît d'abord singulier que ce Poète si respecté n'ait pas eu plus d'influence sur le caractère de la nation. Il semble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie & de grandeur ; mais le génie du Cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille. Le Ministre ayant affermi l'Autorité , de manière qu'elle n'eût plus rien à redouter des secousses d'une liberté expirante , le Poète fut sublime & Romain en pure perte. Racine , par son style enchanteur , & par la route qu'il choisit , entièrement opposée à celle de son prédécesseur , acheva d'amollir la nation. Corneille plus jaloux d'étonner que d'émouvoir , avait  
fait

fait de l'admiration le principal ressort de ses Tragédies. Racine y substitua l'intérêt. L'ambition, la politique, l'amour de la liberté disparurent insensiblement du Théâtre, pour faire place à une passion plus touchante, & le cœur donna des loix au génie.

Malgré cette révolution, Corneille fera toujours le plus imposant de nos Poètes Tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble à notre égard, avoir acquis déjà la Majesté d'une antique. L'Héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de la Fontaine fut naïf. Peut-être ces deux genres ne sont-ils pas aussi opposés qu'on pourrait d'abord le penser : sur-tout s'il est vrai, comme nous le croyons, que le sublime ne soit que le naïf du grand.

CORNEILLE (Thomas) de l'Académie Française, né en 1625, mort en 1709. Le grand nom de son frere fut pour lui un honneur dangereux. Il est un des premiers qui ait altéré la simplicité de la Tragédie par des intrigues romanesques. C'est en cela que nos Tragiques modernes semblent l'avoir pris pour modele ; mais

aucun d'eux n'a fait le Comte d'Essex, ni Ariane.

COTIN (l'Abbé Charles) Prédicateur & Poëte, l'un des quarante de l'Académie Française, né à Paris, mort en 1682. Son nom immortalisé par Boileau, est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais Auteurs. C'est ainsi du moins que paraît en avoir jugé Mr. d'Arnaud, lorsqu'il a dit si judicieusement, en parlant de lui-même :

Il est bien vrai que ma Muse vulgaire  
N'atteindra point au renom de Voltaire,  
Que mis au rang des modernes Cotins, "  
Je subirai d'aussi honteux destins.

*Œuvres de Mr. d'Arnaud Tom. 1. pag. 294.*

On doit observer cependant que dans toutes les Pièces légères de Mr. d'Arnaud, il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli Madrigal de l'Abbé Cotin :

Iris s'est rendue à ma foi.  
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?  
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour & moi,  
Et l'Amour fut d'intelligence.

Personne n'ignore que l'Abbé Cotin fut joué par Molière dans la Comédie des Femmes Savantes, sous le nom de *Tricotin* d'abord, & en-

suite sous celui de *Trissotin*. On fait aussi que le Traiteur Mignot , pour se venger de Boileau qui l'avait appelé empoisonneur , eut recours à la plume du même Cotin , qui lui fournit une Satyre. Mignot en enveloppait ses biscuits , & par ce moyen il vint à bout de lui donner une forte de publicité. Nous avons connu un Curieux qui avait conservé un exemplaire de cette Satyre originale. Voici comment on y traitait l'illustre Despreaux :

Que ne peut point une étude constante !  
 Sans feu , sans verve & sans fécondité ,  
 Boileau copie. On croirait qu'il invente.  
 Comme un miroir , il a tout répété. &c.

L'Auteur de l'Art Poétique sans verve ! L'Auteur du Lutrin sans fécondité ! Rien , à notre avis , n'est plus capable que ces vers de faire sentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COYER (l'Abbé) né à Beaume-les-Nones , en Franche-Comté. Il a donné , sous le nom très-judicieux de *Bagatelles* , de petites brochures morales qui toutes n'ont qu'une même physionomie , un même style , un même caractère , l'ironie. On fait combien à la longue , l'uniformité de cette figure devient fastidieuse quand

elle n'est pas accompagnée, comme dans les Ouvrages de Swift, d'une légèreté, d'une finesse, d'une gaîté continues, d'une grande variété de connaissances, & sur-tout d'une imagination vive, brillante, originale & féconde.

Mr. l'Abbé Coyer a écrit une Histoïre du grand Sobieski du même ton que ses Bagatelles. Un de ses derniers Ouvrages est un Discours badin sur l'inutilité de la Prédication. Nous croirions à cette inutilité, si Mr. l'Abbé eût fait des Sermons, & qu'il ne nous en restât pas d'autres.

On peut prendre une idée de ce Discours par cette phrase qui confirme ce que nous disons, & qui n'est pas la seule de son espèce : „ *tant que*  
 „ *dans la grande trémie du Gouvernement, on*  
 „ *n'engrènera point le bonheur & la considéra-*  
 „ *tion avec la vertu, on n'aura rien fait.* Et c'est, dans le dix-huitième siècle, qu'un homme qui n'est pas sans quelque réputation, s'est permis de dénaturer ainsi le langage & le style !

N'oublions pas que dans un Discours fait pour une Académie de Province, le même Abbé a traité très-cavalièrement l'illustre la Fontaine ; mais ce Poète lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent si heureusement une de ses Fables :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,  
 Qui n'étant bons à rien, cherchez sur-tout à mordre :



Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux Ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain , d'acier , de diamant.

CRÉBILLON ( Prosper JOLYOT de ) de l'Académie Française , né à Dijon en 1674 , mort à Paris en 1762. Par la force de son génie , il s'est rendu l'égal de nos meilleurs Poètes tragiques , sans les imiter. Il ouvrit au Théâtre une route nouvelle. Il n'éleva point l'ame comme Corneille ; il ne parla point au cœur comme Racine ; mais la terreur devint entre ses mains le premier ressort de la Tragédie. Son style , souvent inégal & peu correct , étincelle de beautés mâles & hardies , qui rachètent bien avantageusement ses négligences.

Nous ne pouvons mieux louer ce grand homme , qu'en empruntant les propres paroles de Mr. de Voltaire. „ Je vois ici ( dit-il dans son „ Discours à l'Académie Française ) ce génie véritablement tragique , qui m'a servi de Maître „ quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière. Je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur , comme on voit sur les débris „ de sa patrie un héros qui l'a défendue. ”

En effet , dans les caractères d'Atrée , de Palamede , de Rhadamiste , de Pharaïmane , on admirera toujours le pinceau mâle de Mr. de Cré-

billon. Quel caractère plus fortement tragique que celui de Rhadamiste, personnage dont le modèle hardi n'exista jamais que dans l'imagination de l'Auteur ! Nous le répétons, il est malheureux que le style de cet homme de génie ne réponde que rarement à l'admiration qu'il inspire d'ailleurs. Mais ce défaut très-essentiel sans doute, dont nous ne dissimulons point l'importance, ne doit pas être pour de petits esprits pleins de suffisance & d'orgueil, une raison d'aboyer sans cesse contre sa mémoire. Nous ne leur envions pas la satisfaction de se complaire dans leurs jolies phrases ; mais nous attendons qu'ils nous montrent de l'invention & des idées.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de) fils du précédent, né à Paris en 1707, Ecrivain d'un mérite très-rare, & non moins original que son Père aux yeux de ceux qui savent que le sublime des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Il n'a fait que des Romans, mais on y trouve la peinture la plus fidelle des mœurs corrompues de ce qui s'appelle parmi nous la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte, les caractères mieux tracés, les situations filées & graduées avec plus d'art.

Ne l'accusons point de la licence des mœurs

qu'il a peintes : il peut dire à tout son siècle :

Est-ce ma faute à moi si ces mœurs sont les vôtres ?

Ne soyons au contraire frappés que de l'art singulier avec lequel il a su dire les choses les plus libres , & présenter les images les plus voluptueuses. Il semble qu'à l'exemple de la Fontaine il se soit créé une langue à lui seul pour exprimer en style décent des idées qui ne pouvaient se passer de gaze. Peut-être même M. de Crébillon a-t-il encore à cet égard plus de délicatesse & d'enjouement que son modèle : on serait tenté de croire que ce sont les graces elles-mêmes qui ont jetté leurs voiles sur ses nudités.

On peut le regarder comme le Pétrone Français ; mais après ce que nous venons de dire , on peut juger de combien il l'emporte sur l'Auteur Latin , dont la licence n'est guere moins effrénée & moins grossière que celle de la Cour de Néron qu'il a voulu peindre.

Le Comte Hamilton est le seul Écrivain qu'on ait comparé à Mr. de Crébillon ; mais il nous paraît que ce dernier lui est très-supérieur par le ton de légèreté , de noblesse , de gaieté & d'excellente plaisanterie qui caractérise la plupart de ses Romans , & sur-tout par cette vérité dont nous avons parlé d'abord , & qui ne meurt jamais.

Il est très-rare qu'un homme de génie ne dé-

génère pas dans sa postérité. C'est un avantage qui distinguera feu Mr. de Crébillon. Rien n'est plus singulier peut-être que le contraste de l'énergie du pere & des graces du fils.

## D

DANCOURT (Florent Carton) né à Fontainebleau en 1661, mort dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berry en 1726. Le Chevalier à la Mode, les Bourgeoises de qualité, les trois Cousines, le Galant Jardinier & quelques autres Pieces de cet Auteur fécond sont remplies de gaiété, & ne sont pas indignes d'être représentées même après les chefs-d'œuvre de Molière.

Le Dialogue de Dancourt est très-vif & très-enjoué ; mais l'Auteur s'écarte souvent de l'objet de sa Scene pour avoir de l'esprit & pour courir après un bon mot. C'est pécher contre le naturel dont la Comédie ne saurait trop se rapprocher, & dans laquelle toute plaisanterie qui n'est pas amenée par le sujet même, nuit à l'illusion, précisément parce qu'elle est déplacée.

Malheureusement toutes les Pieces de l'Auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a gueres peint que des femmes d'intrigue & des Chevaliers d'industrie ; mais c'est toujours un rare mérite que de les avoir peints naturellement. Rien n'est plus ressemblant & plus vrai que

tous ces personnages de Dancourt, qu'on pourrait regarder à quelques égards comme le Téniers de la Comédie.

Cet Auteur, si animé dans sa prose, n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être Avocat; & ce fut par une passion violente pour une Comédienne, qu'il renonça au Barreau pour se faire Comédien lui-même.

DANIEL ( Gabriel ) Jésuite, né à Rouen, en 1649, mort à Paris, en 1728. Son Histoire de France a souffert de la révolution qui s'est faite dans le genre historique, où l'on veut moins de détails & plus de philosophie. Nous avouons que la bonne philosophie nous paraît en effet l'ame de l'Histoire, qui ne serait, sans elle, qu'une Gazette inanimée. Le Pere Daniel a précisément négligé ce qui mérite principalement d'être connu, les loix, les usages, les mœurs de chaque siècle, & sur-tout les progrès de l'esprit humain. On le lit cependant encore avec plus de plaisir que Mézeray, quoique ce dernier ait souvent un caractère de franchise & de liberté hardie qui manquait à l'autre, & qui ne déplaît pas. Mais la narration du Jésuite a plus de clarté, plus de méthode, & serait peut-être dans le vrai genre de l'Histoire, si le style en était moins faible, & moins diffus.

Le plus grand défaut de cet Ouvrage, c'est que son Auteur était maîtrisé non-seulement par ses préjugés particuliers, mais par ceux de la Société dont il était Membre. On reconnaît trop le Jésuite à l'importance ridicule qu'il a donnée au Pere Coton, dans l'Histoire du regne d'Henri IV, & plus encore à l'esprit de partialité qui se fait sentir dans les regnes orageux de François II. de Charles IX, de Henri III, & même avant cette époque. Il eût été d'autant plus difficile au Pere Daniel de garder cette sage neutralité, qui est le principal mérite d'un Historien, que, dans sa vie privée, lui-même était homme de parti, & qu'il appuya de ses intrigues celles du Pere le Tellier.

Téméraire, par zele pour sa Compagnie, il entreprit de répondre aux fameuses *Lettres Provinciales*; mais ce fut un écueil contre lequel il se brisa, sans aucune utilité pour les Jésuites. Il s'était fait plus de réputation par son Voyage du Monde de Descartes, qui fut traduit en plusieurs Langues, & qui était véritablement une réfutation très-ingénieuse du Roman Cosmogonique de ce Philosophe.

DESCARTES (René) né à la Haye en Touraine, en 1596, mort en 1630. Le plus grand Philosophe de l'Europe, puisqu'elle lui est rede-

vable de Newton-même, & de la Méthode avec laquelle on a combattu ses propres erreurs. On fait assez que c'est lui qui a délivré la raison de l'espece de cahos scholastique où elle était demeurée ensevelie depuis plusieurs siècles. Mais comme un homme qui a gémi long-tems sous une tutelle sévère, & qui tout-à-coup se trouve maître de sa liberté, se précipite ordinairement dans des écarts proportionnés à la vigueur & à l'énergie de ses organes, Descartes dont le génie s'était affranchi de tous ces préjugés de l'Ecole auxquels on donnait encore le nom de Philosophie, s'égara dans l'esprit de système, & substitua de nouvelles erreurs aux chimères qu'il avait détruites. Ce ne fut, à la vérité, qu'en s'écartant de ses excellens principes, & ses fautes-mêmes ont contribué indirectement aux progrès de l'esprit humain. Nous ne dissimulerons pas qu'il avait été devancé par le célèbre & malheureux Ramus, par Keppler, par Galilée, par le génie de Bacon, & que ces hommes fameux doivent être, en quelque sorte, regardés comme ses précurseurs; mais aucun d'eux n'avait fait la révolution qu'il a occasionnée dans toutes les branches de la Philosophie. Aucun n'avait été doué de ce génie inventeur qui est, à la fois, la source de ses grandes découvertes & de ses rêveries; aucun enfin n'avait imaginé,

comme lui , d'appliquer l'Algebre à la Géométrie , & la Géométrie à la Physique.

Ce grand Homme accusé d'Athéisme , quoiqu'il eut fourni de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu , & que dans sa philosophie , Dieu soit regardé comme la cause efficiente de nos idées , & même du mouvement des corps , dont il veut que nous ne soyons que les causes occasionnelles , mourut à Stokolm , auprès de la Reine Christine qui l'avait attiré dans ses Etats pour profiter de ses lumieres.

Le Cartésianisme paraît tombé quant à l'hypothese des tourbillons , à celle des animaux , en qui Descartes ne reconnoît que de pures machines , enfin quant aux loix du mouvement , & au système inexplicable des idées innées ; mais la méthode de ce Philosophe , & la gloire de son nom ne périront jamais.

DESFONTAINES (l'Abbé Pierre-François GUYOT) né à Rouen en 1685 , mort à Paris en 1749. Ecrivain de feuilles , trop souvent prévenu , passionné , exposé comme tous les autres Journalistes à parler inconsidérément de matieres qu'il n'entendait pas , & entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études , & l'antidote est du moins quel-



quefois dans ses feuilles à côté du poison. Par une forte d'instinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel esprit, du comique larmoyant & de toutes les innovations absurdes que de son tems on essayait déjà de mettre en crédit. On pourrait presque lui appliquer ces vers :

Il a fait trop de bien pour en dire du mal;  
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÈRES (Antoinette du Liger de la Garde) née à Paris en 1630, morte en 1694. Elle a fait beaucoup de petits vers, dans lesquels il y a de la facilité, du naturel & des graces; mais elle eut le malheur de faire un Sonnet contre la Phedre de Racine en faveur de celle de Pradon, ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une Tragédie de Genferic, qui lui attira le conseil *de retourner à ses moutons*, par allusion à l'une de ses plus agréables Idylles. Au reste elle a été soupçonnée comme la plupart des femmes beaux Esprits, d'avoir eu peu de part aux Ouvrages qui portent son nom. On fait que le Poëte Hainault fut amoureux d'elle; & ce fut lui, dit-on, qui lui apprit à faire des vers. Quoiqu'il en soit, il faut convenir avec Mr. de Voltaire que de toutes les Dames Françaises qui

ont paru s'adonner à la Poésie, c'est elle qui a le plus réussi.

DESMAHYS ( Joseph-François-Edouard de COSSEMBLEU ) né à Sully en 1722, mort en 1761. Sa petite Comédie de l'Impertinent est remplie de détails agréables, mais elle n'est point comique. Elle eut dans sa nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu, parce qu'il y avait trop d'esprit & trop peu de naturel. C'est aussi l'agrément & le vice du petit nombre de ses Pièces fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, & qu'il semble que Mr. Gresset avait prévues, lorsqu'il a dit :

De la joie & du cœur on quitte le langage  
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.

On trouve dans la Compilation encyclopédique deux ou trois articles de Mr. Desmahys, qui sont très-agréables, mais très-déplacés dans ce Dictionnaire.

DESPORTES ( Philippe ) né à Chartres en 1555, mort en 1616, oncle du célèbre Regnier. Il eut comme Bertaud le mérite de dégager la langue Française du fatras Grec & latin sous lequel Ronsard avait pensé l'ensevelir. Ses Poésies

jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque estime. Mais il est vrai qu'avant Malherbe & Regnier, Marot fut le seul Poète Français qui eut véritablement un caractère original qui le distinguera toujours aux yeux de la postérité. Desportes fut comblé des bienfaits d'Henri III.

DESPRÉAUX (Nicolas BOILEAU) de l'Académie Française, né au Village de Crône près Ville-neuve-Saint-George en 1636, mort en 1711.

Les Etrangers ne l'ont appelé long-tems que le Poète Français, & cette gloire était bien due à l'immortel Auteur de l'Art Poétique & du Lutrin. On doit regarder ses Satyres comme l'époque du bon goût. Elles servirent à la fois à encourager les Grands Hommes & à humilier leurs ennemis. La France doit peut-être à Boileau les chefs-d'œuvre de Racine & de Moliere, tant un seul homme peut avoir d'influence sur tout un siècle ! Ses vers, *devenus proverbes en naissant*, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéri & la gloire des Corneille.

En vain l'ignorance & la haine osèrent murmurer de sa liberté courageuse ; on ne la confondit point avec la licence. On se ressouvint que Regnier avait porté plus loin encore cette même liberté. On sut distinguer la critique utile qui ne

s'attache qu'aux Ecrits du libelle scandaleux qui offense les mœurs. Ni Madame de Montespan, ni Louis XIV ( quoique protecteurs de Quinault ) ne furent blessés des traits que Boileau avait lancés contre ce Poète ; & Madame de Maintenon ne crut pas sa gloire intéressée à venger sur lui la mémoire de Scarron. On ne vit point alors les Grands épouser ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires. Aussi Boileau fut-il l'ami des Condé, des la Rochefoucauld, des Vivonne, des Lamoignon, des Termes, des Daguesseau, & de tous les Personnages illustres de son tems. Il eut à la vérité pour ennemis toute la populace des rimeurs, & rien n'était plus naturel ; car :

Si de tout tems & Satyre & bons mots  
Ont attaqué les Méchans & les Sots,  
C'est bien raison que nous voyions médire  
Sots & Méchans, de bons mots & Satyre.

Il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès de Louis XIV pour que Boileau fût de l'Académie. La Bruyere eut comme lui le singulier honneur de n'y entrer qu'à force ouverte : c'était encore une distinction.

DESTOUCHES ( Philippe NÉRICAUT ) de  
l'Académie Française, Poète comique, né à  
Tours

Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le sel de Moliere, ni même la gaité de Regnard; mais il était fort supérieur à Boissy son contemporain. Il connaissait mieux son Art, avait plus étudié ses Maîtres, & porté sur les caractères un coup d'œil plus observateur. Il est souvent un peu froid, mais rempli de sens, fidele aux bienséances, & le ton de ses Ouvrages décele l'éducation cultivée d'un homme du Monde.

On lui reproche cependant d'avoir mal fait, dans quelques-unes de ses Pièces, le ton des gens de qualité. Le Glorieux, par exemple, paraît souvent grossier, non seulement envers Lisimon, mais encore envers sa Maîtresse; & l'on fait que lorsque les personnes d'un certain rang veulent dire une chose dure, ou même cruelle, c'est toujours avec l'enveloppe la plus polie. Ces réflexions nous semblent très-fondées; mais l'esprit n'a plus d'objections contre cette Pièce, l'une des meilleures qui aient paru depuis Moliere, quand on entend ces vers si heureusement amenés par une situation qui n'a rien que de vrai :

J'entens. La vanité me déclare à genoux  
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous.

Sans cette Pièce & celle du Philosophe marié qui nous semble son chef-d'œuvre, on pourrait

regarder l'Auteur comme un des premiers par qui la Comédie a dégénéré parmi nous. Il l'a rendue froide sous prétexte de l'épurer, & il a été le précurseur de la Chauffée qui l'a rendu férieuse & triste.

On a de lui pourtant quelques Comédies d'intrigue, dont la représentation est très-agréable; mais il paraît chercher la plaisanterie qui venait naturellement s'offrir à Molière, & son vers comique est moins facile que celui de Regnard. Il a publié un Recueil d'Epigrammes : il n'était pas né pour ce genre.

DIDEROT (Denys) né à Langres. C'est un des Editeurs & des principaux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique; & voici comment il a caractérisé lui-même ce grand Ouvrage, où il a inféré quelques articles utiles, & tant de paradoxes :

» Ici nous sommes boursoufflés & d'un vo-  
» lume exorbitant, là maigres, petits, mes-  
» quins, secs & décharnés. Dans un endroit  
» nous ressemblons à des squelettes; dans un  
» autre nous avons un air hydropique. Nous  
» sommes alternativement nains & géans, co-  
» losses & pigmées; droits, bien faits & pro-  
» portionnés, bossus, boiteux & contrefaits.  
» Ajoutez à ces bizarreries celles d'un discours

» tantôt abstrait , obscur ou recherché , plus  
 » souvent négligé , traînant & lâche ; & vous  
 » comparerez l'Ouvrage entier au monstre de  
 » l'Art Poétique , ou même à quelque chose de  
 » plus hideux. »

( Article *Encyclopédie* , page 641. )

C'est cependant pour avoir présidé à cette compilation si difforme que Mr. Diderot est sur-tout connu ; car on ne fait gueres dans le Monde qu'il ait traduit de l'Anglais l'Histoire de Grece de Temple Stanyan , le Dictionnaire universel de Médecine avec M. M. Eidous & Touffaint , ni qu'il ait donné des Mémoires sur différens sujets de Mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir sa célébrité aux Belles-Lettres qu'aux Sciences , du moins si l'on en juge par les Eloges fastueux qu'il a faits lui-même de ses deux prétendues Comédies , *le Pere de Famille* & *le Fils Naturel*.

C'est une manie bien inconcevable de Mr. Diderot , que de vouloir à toute force se faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de Drames , qu'il appelle Tragédies domestiques. Quand bien même l'invention lui en serait due , il ne voudrait pas , sans doute , récuser le jugement de Mr. de Voltaire , qui n'a accepté le titre de Chef & de Protecteur du parti philosophique , que sous la condition tacite du plus profond res-

peût de la part de tous ses vassaux. Or dans la liste des Ecrivains du siècle de Louis XIV, Mr. de Voltaire s'éleve contre ce mauvais genre, avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article *la Chauffée*. Il y félicite le célèbre Destouches » d'avoir évité cette Comédie » languoureuse, cette espece de Tragédie bourgeoise, qui n'est ni tragique ni comique; » montre né de l'impuissance des Auteurs & de » la satiété du Public, après les beaux jours de » notre Littérature. »

Il serait à souhaiter, comme on se rappelle de l'avoir écrit à Mr. de Voltaire, que Mr. Diderot se fût moins passionné pour des idées très-communes; qu'il eût été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes; qu'il eût été bien persuadé que pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux; mais c'est un cahos où la lumière ne brille que par intervalles, ou plutôt on croit voir le combat du bon & du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet Ecrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase déordonnée, espece de convulsion que la plupart de nos modernes ont affectée, comme un prestige d'éloquence, & qui n'est dans le fond,

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les Sots.



« Nous croyons trouver un exemple bien remarquable de cet enthousiasme glacial, lorsque, dans son Eloge de Richardson, M. Diderot s'écrie d'une manière si ridiculement hyperbolique :  
 » *O Richardson, Richardson, homme unique à*  
 » *mes yeux ! Tu seras ma lecture dans tous les*  
 » *tems. Forcé par des besoins pressans, si mon*  
 » *ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité*  
 » *de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes*  
 » *enfans les soins nécessaires à leur éducation,*  
 » *je vendrai mes livres, mais tu me resteras. Tu*  
 » *me resteras sur le même rayon avec Moïse, Ho-*  
 » *mere, Euripide & Sophocle !* » Voyez quelques morceaux non moins bisarrément emphatiques, dans les Regrets adressés par l'Auteur à sa vieille Robe de chambre.

On désirerait surtout que M. Diderot eût affecté moins souvent cette espèce de jargon apocalyptique qui l'a fait appeller, non sans raison, le Lycophron de la Philosophie. On peut juger de sa manière d'écrire par cette incroyable citation tirée, mot pour mot, de ses Pensées sur l'interprétation de la Nature : „ *La véritable manière de phi-*  
 » *losopher serait d'appliquer l'entendement à l'en-*  
 » *tendement, l'entendement & l'expérience aux*  
 » *sens, les sens à la nature, la nature à l'investi-*  
 » *gation des instrumens, les instrumens à la re-*  
 » *cherche & à la perfection des arts qu'on jette-*

» *rait au Peuple pour lui apprendre à respecter*  
 » *la Philosophie.* »

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas , à essayer leur pénétration sur cette étrange définition, tirée aussi mot pour mot du même Livre : „ *L'animal* (dit M. Diderot)  
 » *est un système de molécules organiques , qui par*  
 » *l'impulsion d'une sensation semblable à un tou-*  
 » *cher obtus & sourd que celui qui a créé la ma-*  
 » *tière leur a communiquée , se sont combinées*  
 » *jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place*  
 » *la plus convenable à son repos.* » Assurément cela s'appelle bien définir une chose obscure par une chose plus obscure encore ; & c'est ce que Boileau nommait très-heureusement *du galimatias double*.

Veut-on encore quelques exemples de ce style ténébreux ? Voyez comment M. Diderot se fatigue pour obscurcir la notion assez claire de ce qui constitue l'illusion théâtrale. „ *Cette illusion,*  
 » *dit-il , dépend des circonstances. Ce sont les*  
 » *circonstances qui la rendent plus ou moins dif-*  
 » *ficile à produire. Me permettra-t-on de parler*  
 » *un moment la langue des Géomètres ? On fait*  
 » *ce qu'ils appellent une équation. L'illusion est*  
 » *seule d'un côté. C'est une quantité constante qui*  
 » *est égale à une somme de termes , les uns posi-*  
 » *tifs , les autres négatifs , dont le nombre & la*

» combinaison peuvent varier sans fin ; mais  
 » dont la valeur totale est toujours la même. Les  
 » termes positifs représentent les circonstances  
 » communes , & les négatifs , les circonstances  
 » extraordinaires. Il faut qu'elles se rachètent  
 » les unes par les autres. » On le demande de  
 bonne foi à toutes les classes de lecteurs , les pé-  
 dants du quinzième siècle auraient-ils mieux em-  
 brouillé ce qu'il était question d'éclaircir ? Tel est  
 pourtant le singulier jargon avec lequel de pré-  
 tendus Sages croyaient en imposer à l'Europe  
 savante : & tandis que nos théâtres auraient dû  
 retentir du ridicule d'une pareille philosophie ;  
 tandis qu'il eut été nécessaire d'apprendre aux  
 étrangers que toute la nation du moins n'avait  
 pas trempé dans cette conspiration philosophi-  
 que contre le sens commun , on fermait la scène  
 au seul homme qui avait eu le courage de s'é-  
 lever publiquement contre cet excès de folie.

DORAT (Claude-Joseph) esprit léger & agréa-  
 ble , qui paraît s'être assigné à lui-même la place  
 qui lui convient , en prenant dans ses petits Ou-  
 vrages le ton cavalier d'un petit Maître en Litté-  
 rature. Ce personnage de ruelle peut avoir un  
 succès de caprice dans la Société , mais il ne  
 mène pas à la gloire , pour laquelle M. Dorat ,  
 en homme conséquent dans son persifflage , ne

cesse de témoigner la plus parfaite indifférence. Ce dédain pour la renommée aurait dû lui faire abjurer tous les genres qui supposent des prétentions : la tragédie , par exemple , à laquelle il semblait qu'il dût renoncer, moins encore à cause de la faiblesse de ses premiers essais \*), que pour avoir eu le malheur de lutter sans trop d'avantage contre le *Régulus* de Pradon. Il est vrai qu'à force de corrections , & de petites manœuvres qui ne sont pas ignorées , le *Régulus* de M. Dorat a reçu quelques applaudissemens ; mais il n'en est pas moins regardé comme un ouvrage médiocre , quoique très-supérieur à la Tragédie d'*Adélaïde de Hongrie*, dont l'Auteur paraît avoir puisé le fond dans une source plus décriée encore ; dans un de nos plus mauvais Contes de Fées. Nous nous dispenserions volontiers d'en faire la moindre Analyse ; nous devons cependant en supporter le dégoût , pour prouver que ce n'est point ici une imputation hasardée.

La Princesse *Rosette* ( c'est le nom du Conte ) est promise au Roi de l'Isle des Paons. Sa nourrice chargée de la conduire , médite de faire sa fille Reine en la substituant à cette princesse , qu'elle fait jetter dans la mer. Elle ose en effet

---

\*) *Zulica*, & *Théagene*, Tragédies de M. Dorat, oubliées depuis longtems.

présenter sa Fille , sous le nom de *Rosette* , au Roi de l'Isle des Paons ; mais , par des événemens de féerie , la trahison est découverte ; la Princesse , qu'on croyait noyée , se retrouve , & l'ambitieuse nourrice est punie comme elle le mérite. Telle est aussi la fable d'*Adélaïde* , & il faut convenir que ce n'était pas dans de pareils Contes de peau d'âne , que Corneille & Racine allaient puiser les Sujets de leurs Tragédies.

Le genre Comique n'a pas été plus favorable à M. Dorat. Jusqu'ici , du moins , les connaisseurs n'ont trouvé dans ses deux Comédies de *la Feinte par Amour* & du *Célibataire* , que quelques détails , quelques vers ingénieux ; mais nulle profondeur de vues , nul caractère , nulle scène qui suppose le génie de l'art. Envain même y chercherait-on quelques-uns de ces vers pleins de sens , nés pour devenir proverbes. L'Auteur n'est riche qu'en persifflage , en faillies de mots , & , si nous l'osons dire , en bluettes d'esprit. Mais une foule de ces jolis traits échappent à la province , qui n'en a pas encore la clef , & qui les prend bonnement pour du néologisme & du jargon.

Il semblerait donc que M. Dorat aurait dû s'en tenir aux bagatelles qu'il a données sous le nom de *ses Fantaisies* , & qui , véritablement , lui ont

mieux réussi auprès des gens du monde. Mais, par son incroyable facilité, ces bagatelles mêmes font devenues d'un volume immense. On peut en juger par le prix de 114 liv., auquel le recueil de M. Dorat vient d'être annoncé dans un de nos derniers *Mercures*. Il est vrai que les seules Vignettes & les Estampes se montent à près de 120 liv.; mais cette somme paraîtra toujours exorbitante pour de simples fantaisies; & malheureusement encore on a remarqué, jusques dans ces petits ouvrages, des fautes inexcusables. L'Auteur, par exemple, avait cru peindre très-poétiquement une Autruche dans une de ses fables, & même la caractériser d'une manière imitative, par ces deux vers : \*

Elle étend lourdement ses gigantesques ailes,  
Dont la masse ressemble aux voiles des vaisseaux.

Il est triste que cette belle image ne présente qu'une double absurdité. Les gigantesques ailes de l'autruche se réduisent à rien, car elle n'en a pas. Elle n'a que de petits ailerons très-courts, & les plumes qui en sortent font tellement éfilées

---

\*) Depuis que ces *Mémoires* ont paru, M. Dorat, au moyen d'un carton, a fait disparaître ces deux vers, autant qu'il l'a pu; mais ils n'en subsistent pas moins sur un très-grand nombre d'exemplaires.

& décomposées que , loin *de ressembler aux voiles des vaisseaux* , elles n'ont même entre elles aucune adhérence ; ce qui les rend absolument inutiles pour voler. Cette méprise rappelle assez naturellement celle de Sancho , qui prêt à se battre contre des Autruches , demandait si elles étaient de la maison d'Autriche.

Il faut avouer que ces fautes , qui sont le fruit de notre manie d'écrire avant de penser , & qui nous exposent aux railleries des nations voisines , deviennent un peu trop communes dans notre Littérature. Un M. de Rosois , écrivain très-inférieur sans doute à M. Dorat , vient de faire aussi , dans un recueil de fables , une bévue toute pareille. Il y place une sole dans un étang : ce qui ne suppose pas une connaissance bien exacte de l'Histoire Naturelle des poissons.

C'est à regret que nous multiplions de tels exemples. Nous ne saurions trop inviter nos jeunes poètes , & particulièrement M. Dorat , à chercher des amis sévères. Il y a , dans son poëme sur la Déclamation , beaucoup de vers heureux , & c'est , de tous ses ouvrages , celui qui pourrait aller le plus loin , s'il voulait prendre la peine de le corriger. Croit-il donc qu'une seule production capable de figurer un jour avec succès parmi nos bons poëmes didactiques , ne suffirait pas à sa gloire ? Nous pensons , au contraire , que

cette gloire ferait plus solide & plus brillante que toutes ces petites couronnes qu'il s'efforce d'accumuler sur sa tête, en parfilant, pour ainsi dire, son esprit dans une foule d'essais dont la plupart n'ont pas été lus, ou que du moins on ne relira jamais.

DUCHÉ ( Joseph-François ) de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1704. C'est encore un de ces Auteurs dramatiques, qui sans avoir un caractère bien marqué, a donné cependant à la scène quelques ouvrages vraiment estimables ; une Tragédie d'*Absalon*, entre autres, & un Opéra d'*Iphigénie en Tauride*, dont la réputation s'est conservée jusqu'à nos jours. Notre projet n'est pas de nous étendre sur cette classe d'écrivains qui n'ont eu que le talent d'imiter, plus ou moins heureusement, nos grands modèles. Mais nous remarquerons ici que peut-être on n'est point assez frappé de la richesse de la Scène Française. Il n'appartenait qu'à une nation spirituelle & passionnée pour les Spectacles, de voir éclore dans son sein tant de productions célèbres, qui, sans pouvoir être comptées parmi ses chefs-d'œuvre, formeraient encore pour elle le fond d'un Théâtre très-intéressant, très-varié, digne enfin de la jalousie de ses rivales, si elle en avait en ce genre. Tels se-



raient , par exemple , l'*Absalon* de Duché , l'*Andronic* & le *Tiridate* de Campistron , la *Pénélope* de l'Abbé Genêt , & surtout le *Manlius* de la Fosse , la *Didon* de M. le Franc , &c. &c.

Il est singulier seulement que , malgré notre réputation de gaîté , nous n'ayons pas , à beaucoup près , dans le genre comique , un si grand nombre de ces productions du second ordre , qui pourraient nous donner le tems de laisser reposer quelquefois nos excellentes piéces. C'est qu'il est plus facile , sans doute , d'imaginer avec des talens communs quelques situations pathétiques , que d'exceller dans la bonne plaisanterie. C'est peut-être aussi parce que les Auteurs comiques sont moins encouragés : leur talent doit leur faire des ennemis , & la Tragédie n'en donne pas.

DUCLOS (Charles) de l'Académie Française , né à Dinant en Bretagne. Des prétentions trop exagérées de sa part , des éloges trop fastueux de la part de ses amis , ont peut-être contribué à faire juger M. Duclos avec trop de sévérité.

Quelques personnes se sont cru fondées à lui disputer le Roman *des Confessions du Comte de \*\*\** ; mais l'Auteur de cet Ouvrage quel qu'il soit , a très-bien vu le monde , & n'est pas certainement un Ecrivain du commun.

Le nom de Mr. Duclos n'avait pas encore assez de poids lorsqu'il publia le Conte d'Acajou, pour soutenir le ton cavalier qu'il prit avec le Public dans la Préface de cette ingénieuse bagatelle. Ce ton singulier a pourtant été imité depuis par quelques Ecrivains qui ont pensé, comme le dit le même Mr. Duclos dans son Histoire de Louis XI, que *la témérité subjugué la multitude, & l'entraîne sans lui laisser le moment de réfléchir.*

Comme le bel esprit se prête à tout, des Romans & des Contes de Fée, Mr. Duclos passa au genre de l'Histoire; mais on reprocha à celle de Louis XI trop de digressions, & sur-tout un style sec, brusque, tranchant, qui rend la lecture de l'Ouvrage très-pénible, & qui est d'ailleurs très-éloigné de la noble simplicité avec laquelle tout Historien doit écrire.

Les *Considérations* de Mr. Duclos sur les Mœurs font, comme l'a dit Mr. de Voltaire, le Livre d'un honnête homme. Nous ajoutons que c'est l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût. Mr. Duclos dit par exemple dans ce Livre que *la robe de Nessus agissait en dedans, & qu'au contraire le feu de la robe de nos Moines agit en dehors.* Voilà ce que la Bruyere n'eût jamais dit. Il n'eût pas employé

non plus une sagacité infinie pour nous donner de petits détails d'une Métaphysique imperceptible, ni annoncé d'un ton avantageux quelques vérités presque triviales. La Bruyere peignait avec feu & à grands traits. Mr. Duclos peint trop souvent en mignature, & d'une maniere froide & recherchée. Nous répétons cependant avec plaisir que le Livre des *Considérations*, & celui qu'il a intitulé, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Mœurs du dix-huitieme siecle*, sont remplis d'observations fines & qui supposent beaucoup d'esprit dans l'Observateur. C'est dommage qu'on y retrouve toujours ce style trop coupé, trop sententieux dont l'Auteur avait contracté l'habitude.

Mr. Duclos nous a donné aussi des Remarques sur la Grammaire générale & raisonnée de Port-Royal. Un des principaux objets de ces remarques, est une réforme que l'Auteur se proposait de faire adopter dans notre orthographe. Il faut avoir un très-grand mérite pour se faire pardonner la petite intention de se distinguer par des choses minutieuses. Il est à croire que Pascal, Bossuet, Despréaux & Racine ont heureusement fixé tout ce qui concerne notre langue. L'Abbé de Saint-Pierre, Mr. Duclos, & quelques autres ont fait imprimer leurs Ouvrages comme il leur a plu. Le Public sensé n'y a pas pris garde, &

c'est le sort de toutes les innovations qui ne tiennent ni à l'esprit ni au génie.

Nous ajoutons à cet article après la mort de Mr. Duclos, qu'il était très-détaché depuis longtemps de la secte de nos Philosophes, & qu'il se repentait même des liaisons qu'il avait eues avec leur parti. Il avait en effet beaucoup plus d'esprit & de talens que la plupart de ceux qui se croient les aigles de cette cabale. Il a laissé d'ailleurs la réputation d'un parfaitement honnête homme.

DUFRESNY ( Charles RIVIERE ) né à Paris en 1648, mort en 1724. C'était un homme né avec une aptitude singulière à presque tous les arts, & qui pourtant n'a rien laissé de fini dans aucun genre. Son *Siamois à Paris*, qui a pu donner à Mr. de Montesquieu l'heureuse idée de ses *Lettres Persannes*, ne prouve pas moins que son Théâtre, la finesse & la sagacité avec laquelle il observait les hommes.

Il associa dans quelques Pièces ses talens à ceux de Regnard; mais ils se diviserent ensuite, & se disputèrent même l'excellente Comédie du *Joueur*. Dufresny a fait voir par d'autres Comédies qu'il était digne en effet de partager la gloire de son rival.

Son vers est moins facile, mais son style est plus

plus pur que celui de Regnard. On trouve dans toutes ses Pièces des scènes heureuses & même des traits de génie ; mais il a moins de gaîté que de profondeur & de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation plus grande encore , si le goût des plaisirs & de la dissipation n'eût étouffé en lui l'amour de l'étude. *L'esprit de Contradiction* passe pour le plus régulier de tous ses Ouvrages ; c'est une petite Pièce charmante. Les Comédiens ont grand tort de négliger le Théâtre de Dufresny. On ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le *Faux Sincere* , Comédie qui peint une infinité de gens ; & ils auraient bien dû jouer le *Jaloux honteux de l'être* , sur-tout d'après les corrections heureuses que Mr. Collé a pris la peine d'y faire.

Dufresny ne fut point de l'Académie Française.

## E.

ESPAGNAC ( Jean-Baptiste-Joseph , Baron d' ) Lieutenant-général des Armées du Roi , Gouverneur des Invalides , &c. Auteur de la *Vie du Maréchal de Saxe* , & de quelques ouvrages sur la guerre. Il devrait n'être permis qu'à des mains exercées comme les siennes dans l'art des grands Généraux , de toucher à leurs portraits.

## F.

FAGAN ( Cristophe-Barthelemi de LUGNY ) né à Paris en 1702 , mort en 1755. On a imprimé son Théâtre en quatre volumes, & en cela, les Editeurs ne se sont pas montrés soigneux de sa réputation. Si l'on n'eût imprimé que *la Pucille*, *l'Etourderie* & *le Rendez-vous*, auxquels on aurait pu ajouter seulement *l'Inquiet* & *les Originaux*, on aurait eu de Fagan un volume précieux à tout homme de goût. Il avait beaucoup de naturel & de facilité ; mais il a trop écrit. Il eût mérité un bienfaiteur qui se fût honoré lui-même en lui procurant le loisir dont il avait besoin pour donner à ses talens tout leur effort. Les Auteurs comiques se rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragemens.

Fagan ne fut point non plus de l'Académie Française.

FAVART ( Charles-Simon ) né à Paris. Ecrivain fécond, ingénieux & délicat, qui a travaillé pour tous nos Spectacles.

Il a donné à l'Opéra *Don Quichotte*, & au Théâtre Français *l'Anglais à Bordeaux*, à l'occasion de la dernière paix. Mais son genre le plus décidé est celui de la Comédie en Vaudevilles,

dans lequel il a eu des succès plus fréquens & plus flatteurs que tous ceux qui ont voulu courir la même carrière. Sa *Chercheuse d'esprit* est regardée avec raison comme le chef-d'œuvre de l'Opéra Comique. Mr. Favart a donné près de quatre-vingt Pièces de ce caractère , auxquelles il a travaillé seul ou en société. Presque toutes ont réussi. Ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes Villes , concevront sans peine le degré d'estime qu'on ne peut lui refuser. Il ne s'agit pas de le couronner de lauriers , mais de marguerites & de roses.

FÉNELON (François de SALIGNAC de LA MOTTE de) Archevêque de Cambray , de l'Académie Française , né dans le Quercy en 1651 , mort à Cambray en 1715. Le Racine de la prose par son immortel Ouvrage de *Télémaque* qu'il composa pour l'éducation de Mr. le Duc de Bourgogne , dont il était Précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'Archevêque de Cambray de présider à l'éducation d'un Prince. Il avait trouvé dans son propre cœur le modele de cette morale douce & pure que son *Télémaque* respire. On voit dans cet Ouvrage , unique en son genre , qui se refuse au nom de Roman , & qu'on ne peut cependant

regarder comme un Poëme , combien M. de Fénelon était nourri des beautés simples & nobles d'Homere & de Virgile.

Sa Philosophie n'est point ce pédantisme sec & aride qui flétrit le cœur de l'homme , en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes ; mais c'est la sagesse même qui sous des images riantes, insinue doucement ses maximes , & persuade en se faisant aimer.

M. de Fénelon eut le malheur de tomber dans la disgrâce de Louis XIV , & Madame de Maintenon qui abandonnait tous ses amis , & qui depuis abandonna Racine lui-même , n'eut pas le courage de le défendre. La vanité de Louis fut offensée de quelques applications secrètes qu'elle se fit intérieurement, ou qu'elle apprit qu'on lui faisait de différens passages du Télémaque. Ce Monarque, accoutumé par la prospérité de son regne à voir tout fléchir sous sa volonté absolue , n'aimait pas dans M. de Fénelon ce caractère de modération , de douceur , d'humanité, de tolérance, qui semblait , en quelque sorte lui reprocher l'orgueil de son administration. Ce fut la source des persécutions cachées qu'essuya ce grand homme ; mais sa mémoire en est vengée par un sentiment plus flatteur encore que celui de l'admiration , par une espece d'hommage



du cœur qui ne se partage qu'entre la Fontaine & lui.

Son extrême sensibilité l'entraîna dans cette erreur respectable (si pourtant quelque erreur peut l'être) qu'il fallait aimer Dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un Livre mystique intitulé, les *Maximes des Saints*. Mr. de Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du Quiétisme; mais il mit dans cette dispute toute l'amertume d'un zèle excité peut-être par un secret mouvement de jalousie. Mr. de Cambray n'opposa à cet emportement que de la douceur & de la modération. Mr. de Meaux fut vainqueur à Rome; le Livre des *Maximes* fut condamné, mais Fénelon, en se rétractant lui-même publiquement, remporta par une soumission si rare; un triomphe plus honorable que celui de son impétueux adversaire. L'un & l'autre étaient dignes de s'estimer. Tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquens de leur siècle. Rien ne les caractérise mieux peut-être que ce mot de la Reine de France. Mr. de Bossuet, disait-elle, prouve la Religion : Mr. de Fénelon la fait aimer.

FÈVRE (Tannegui le) né à Caën en 1615, mort en 1672 : pere de Madame Dacier, qui

ne fut pas moins savante que lui, & peut-être la seule de nos femmes célèbres à qui personne n'a jamais disputé ses Ouvrages.

On a de le Fevre d'excellentes notes sur différens Auteurs grecs & latins, qui le rangent dans la classe de nos meilleurs Scoliaſtes; mais ce qui l'honore davantage, c'est d'avoir dédié à Mr. Péliſſon, pendant ſa diſgrace, ſon Commentaire ſur Lucrece. Péliſſon avoit donné l'exemple d'une pareille généroſité par ſa fidélité à Mr. Fouquet, & ce qui rend ces traits de grandeur d'ame & de courage plus remarquables, c'eſt qu'ils ont été communs parmi les gens de Lettres. On en trouveroit de ſemblables dans la vie de Boileau, de la Fontaine, de Moliere, de Scudéri même. Rien ne doit plus humilier les ennemis de la Littérature, & ne prouve mieux que le ſentiment qui fait aimer la gloire, eſt à la fois la ſource des grands talens & des grandes vertus. Voyez l'article *Sarraſin*.

FLÉCHIER (Eſprit) Evêque de Nîmes, né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence & de génie dans ſes Oraisons funebres que dans celles de Boſſuet; mais il a plus d'eſprit & d'élocution. Ceux qui ont la fureur de faire des paralleles, & qui l'ont appelé le Racine de la Chaire, ſe ſont trompés. Ra-

cine avait sans doute plus de goût & d'élocution que Corneille, mais il n'avait pas moins d'éloquence & de génie.

FLEURY (l'Abbé Claude) de l'Académie Française, né à Paris en 1640, mort en 1723. Sous-Précepteur du Duc de Bourgogne, & depuis, Confesseur de Louis XV, il ne connut dans ces places délicates, ni l'ambition, ni l'intrigue. La Cour vit avec surprise un homme qui pouvait parvenir à toutes les dignités de son état, se borner au Prieuré d'Argenteuil, & donner ce rare exemple du désintéressement & de la modestie. Son Histoire Ecclésiastique pourrait être surpassée par une critique plus exacte, & des recherches plus approfondies. Mais ses discours préliminaires ne le feront pas. Le livre qu'il a donné sous le titre de mœurs des Israélites, est une excellente réponse faite d'avance à toutes les imputations odieuses dont on affecte aujourd'hui de charger le peuple Juif: comme si aucun Peuple pouvait être véritablement méprisable aux yeux d'une Philosophie éclairée & impartiale.

FONTAINE (Jean de la) de l'Académie Française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeler le

Poëte de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, & fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres Poëtes.

A l'exemple du Corrége qui s'écria qu'il était Peintre, à la vue d'un tableau de Raphaël, la Fontaine à vingt-deux ans se reconnut Poëte, en lisant par hazard une Ode de Malherbe. Il l'était sans doute; & ceux qui ne verraient en lui que le Fabuliste naïf & le Conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours sans paraître y penser, & selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour-à-tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes, & souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé la Fontaine, pour ne pas se rappeler sur le champ des exemples de ces différentes beautés! Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de Lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme dogmatique & aride. On croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, & cependant aucun Poëte n'a semé dans ses Ecrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses & profondes. Elles ne fatiguent jamais, parce qu'elles viennent se placer naturellement dans ses récits. Il savait que la vérité a besoin

d'être ornée , & comme il le disait lui-même :

Une Morale nue apporte de l'ennui.  
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses Ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet Epilogue intéressant d'une de ses plus belles Fables :

Qu'un ami véritable est une douce chose !  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même.  
Un songe , un rien , tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému ? Que trouverait-on à leur opposer dans la Motte, ou dans les autres singes de la Fontaine ?

Les Contes de ce Poëte charmant n'ont pas eu de meilleurs Imitateurs que ses Fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plupart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace, qui eux-mêmes devaient les leurs aux Fabliaux de nos anciens Troubadours. Mais il semble que les Graces aient inspiré à la Fontaine leur gaité ingénue, tant ses Contes respirent l'enjoûment, la délicatesse & la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer son

nom à celui d'Homere dans ces vers qui n'en feraient pas moins heureux :

On dirait que pour plaire , instruit par la nature ,  
La Fontaine à Vénus déroba sa ceinture.

En effet, n'est-il pas singulier que Boileau , dans son art Poétique , ait négligé de parler de la fable , & qu'on ne trouve dans ses vers aucun éloge de la Fontaine ? Racine a gardé le même silence , ce qui paraît d'autant plus étrange , que l'Histoire nous témoigne l'amitié réciproque de ces trois Grands Hommes.

La simplicité des mœurs de la Fontaine , sa modestie , sa candeur naïve auraient-elles donc affaibli dans l'opinion de ses amis , la considération qu'ils devaient à ses talens supérieurs ? Cette idée n'est peut-être pas sans vraisemblance , d'autant plus que Racine & Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais un jour Moliere témoin de leurs jeux , Moliere à qui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier ce Poète de la nature , leur dit au milieu de leurs saillies : Messieurs , Messieurs , ne raillez pas le bon homme , il ira plus loin que nous. Le bon homme était en effet un très-grand homme , auquel il n'a manqué que d'écrire avec une élégance & une correction continues , pour être le premier Poète de la Nation.

Qui croirait que malgré sa douceur & sa bonté naturelle, la Fontaine se fût permis des Satyres & des Epigrammes très-vives? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos ennemis peut quelquefois nous communiquer un sentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractère. Aussi le grand Rousseau, dit-il, en parlant des Auteurs dont il avait été forcé de se venger :

Que si d'un seul légèrement frappé,  
En badinant le nom m'est échappé,  
Est-ce un forfait à décrier ma veine?  
Eh! dites-moi, quand jadis la Fontaine;  
De son pays l'homme le moins mordant  
Et le plus doux, mais homme cependant,  
De ses bons mots, sur plus d'une matière,  
Contre Lully, Quinault & Furetière,  
Fit réjaillir l'enjoûment bilieux;  
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?  
Tout vrai Poète est semblable à l'Abeille.  
C'est pour nous seuls que l'Aurore l'éveille,  
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,  
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.  
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,  
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,  
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,  
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

FONTENELLE ( Bernard le BOUVIER de )  
de l'Académie Française & de celle des Sciences,  
né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757. Le  
premier qui dans le siècle de Louis XIV fit suc-

céder le bel esprit au génie; & en effet l'un des plus beaux Esprits qui aient jamais existé.

Il s'effaya d'abord dans les Arts d'agrément, mais avec peu de succès. Tous ses Ouvrages dramatiques, à l'exception de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, sont aujourd'hui inconnus. Ses Lettres du Chevalier d'Her\*\*\*, fort au-dessous de celles de Voiture, auraient dû, pour sa gloire, être supprimées du Recueil de ses Ouvrages. Ses Eglogues pétillent de traits ingénieux & fins, & sont par conséquent bien éloignées de la naïveté du genre pastoral. Il y a dans ses Dialogues des Morts beaucoup de pensées brillantes, mais qui ne soutiennent pas toujours l'analyse; & d'ailleurs, le choix de ses Interlocuteurs offre souvent des contrastes trop recherchés. On est étonné par exemple de voir Alexandre le Grand & Phryné discourir ensemble de leurs conquêtes. Ce n'est pas-là l'esprit de Lucien.

En général, on ne doit lire Mr. de Fontenelle, & principalement ses premiers Ouvrages, qu'avec précaution, & lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il a, comme Plin & comme Sénèque, des défauts attrayans, surtout pour la jeunesse. Ses pensées sont fines, délicates; mais il les gâte souvent par une afféterie de style qui tient du néologisme & du précieux. Il les habille pour ainsi dire trop bourgeoisement,



& cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa maniere d'écrire. Aussi Mr. de Fontenelle aurait-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de n'avoir imposé une grande estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellens esprits. Il faut convenir même que ses défauts paraîtront à tous les connaisseurs assez heureusement caractérisés dans cette Epigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans un vieux Berger Normand  
Aux beaux Esprits s'est donné pour modele ;  
Il leur enseigne à traiter galamment  
Les grands sujets en style de ruelle.  
Ce n'est le tout. Chez l'espece femelle  
Il brille encor, malgré son poil grison ;  
Et n'est Caillete en honnête maison  
Qui ne se pâme à sa douce faconde.  
En vérité, Caillettes ont raison ;  
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit, c'est que Fontenelle était aussi recommandable dans les Sciences qu'il l'était peu dans les Arts d'agrément. Ce n'est pas que, même dans la partie des Sciences, on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs. Il a emprunté le fond de son Traité des Oracles du savant Médecin Vandale, & l'idée de son Livre de la pluralité des mondes de Cyrano de Bergerac, Auteur plein

d'imagination & qui eût été plus célèbre s'il avait su la régler.

On ne peut nier que Mr. de Fontenelle n'ait fort enrichi les sources dans lesquelles il a puisé. Né avec un esprit lumineux & méthodique, plus étendu que profond, mais qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il a mis le premier les Sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des Lecteurs. Il a jeté de la clarté sur les matières les plus obscures, & il en a fait disparaître l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait peut-être avec trop d'abondance.

Son Histoire de l'Académie des Sciences, & les éloges qu'il a faits de plusieurs Académiciens célèbres, immortaliseront son nom, qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli, s'il n'eût sacrifié aux Sciences la manie qu'il avait pour le Théâtre & pour les Ouvrages galans, quoique personne peut-être n'eût eu plus éminemment que lui ce qu'on appelle bel esprit.

C'est pour en avoir eu trop qu'il se joignit dès sa jeunesse aux détracteurs des Anciens. C'est aussi par la même raison sans doute qu'il fit contre *Athalie* une Epigramme, qu'il est à souhaiter que l'on oublie pour sa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu de *Corneille* ne devait pas le rendre injuste envers *Racine*.

Mr. de Fontenelle a vécu près de cent ans. Il

duit à une absence totale de passions une Philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux ; mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités & de la douleur. Sa longue carrière n'a pas peu contribué à affermir sa réputation. Il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis ; & il vit se former sous lui ce siècle de Philosophie, dont on peut le regarder en quelque sorte comme le Patriarche , & qui par reconnaissance n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FOSSE ( Antoine de la ) né à Paris en 1553 , mort en 1708 , Auteur de la Tragédie de *Manlius*. Il est surprenant qu'après avoir fait cette Piece , il en ait donné d'aussi médiocres que celles de *Corésus* & de *Thésée*. Il est plus singulier encore que le même homme ait traduit Anacréon en vers d'une manière si triviale. C'est qu'il fut soutenu , dans la Tragédie de *Manlius* , par la *Venise sauvée* d'Otway , modèle excellent à beaucoup d'égards , & dont il aurait dû ne pas s'écarter dans le dénouement de sa Piece ; c'est qu'enfin il avait sous les yeux la conjuration de Venise , de l'Abbé de Saint Réal , chef-d'œuvre de narration historique , qui n'a pas encore été surpassé.

FRANÇOIS ( N. ) né à Neufchâteau en

Lorraine en 1752. Il était déjà célèbre & de plusieurs Académies en 1765, année dans laquelle Mr. de Voltaire lui adressa ces vers, bien capables de l'encourager :

Si vous brillez à votre Aurore  
Quand je m'éteins à mon couchant ;  
Si dans votre fertile champ  
Tant de fleurs s'empressent d'éclorre,  
Lorsque mon terrain languissant  
Est dégaré des dons de Flore,  
Si votre voix jeune & sonore  
Prélude d'un ton si touchant,  
Quand je frédonne à peine encore  
Les restes d'un lugubre Chant ;  
Si des graces qu'en vain j'implore  
Vous devenez l'heureux amant,  
Et si ma vieillesse déplore  
La perte de cet art charmant  
Dont le Dieu des vers vous honore ;  
Tout cela peut m'humilier,  
Mais je n'y vois point de remède.  
Il faut bien que l'on me succède,  
Et j'aime en vous mon héritier.

Nous ne pouvons prédire la carrière de M. François. On a vu des prodiges se démentir ; mais nous avons l'avantage de le connaître particulièrement, & nous n'avons vu aucun jeune homme qui joignît à plus de talens une plus singulière étendue de connaissances, & ce qui est plus rare encore, un goût plus sûr & plus épuré.

Depuis

Depuis la premiere édition de ces Mémoires, M. François a pris le parti courageux de renoncer à tout ce que les Lettres lui offraient de féduisant, pour rendre ses talens plus utiles à la société dans la profession d'Avocat. S'il donne à la science du barreau toute l'application qu'elle mérite & dont il est capable; s'il modere l'impatience qu'il pourrait avoir de paraître avant le tems, nous osons lui promettre les succès les plus distingués, & nous féliciter ici d'avoir contribué nous-mêmes à lui faire embrasser cette profession, non moins honorable & plus avantageuse pour lui que celle des Lettres, dont les beaux jours sont un peu passés.

Nous avons peine à croire ce que nous apprenons à l'instant même où nous relisons cet article, & nous souhaitons qu'on nous ait trompés. On nous mande que l'ordre des Avocats qui semble avoir pris le parti de se détacher irrévocablement de l'ordre des Gens de Lettres, vient de susciter au jeune homme, dont nous parlons, une persécution d'autant plus odieuse, que le motif qu'on en donne, paraît de la plus grande inhumanité, que la jeunesse de M. François contribuerait à la faire trouver plus barbare encore, & qu'enfin ce serait un nouvel exemple d'un genre de proscription que des hommes de Loix semblaient ne devoir jamais introduire dans le

Sanctuaire des Loix. Voyez l'article *Linguet*.

FRÉRON (Elie-Catherine, & non Martin ni Jean, comme quelques-uns l'ont écrit) né à Quimper en 1719. Avec beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractère facile & gai, & (quoi qu'en aient dit ses ennemis) des mœurs très-douces, il est devenu très-justement peut-être la fable de la Littérature, pour avoir essayé d'élever des pygmées & d'humilier des géans.

Depuis qu'il publia ses premières feuilles en 1746, sous le titre de *Lettres de Madame la Comtesse de \*\**, il n'a cessé de juger tous les Ouvrages de Littérature, d'Arts & de Sciences qui ont paru. Un pareil métier exigerait un homme universel, d'un savoir profond, d'une critique infailible, & surtout de la plus grande impartialité. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à-peu-près une idée juste des feuilles de ce Journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il n'eût censuré que l'obscurité souvent impénétrable du style de M. Diderot & de quelques-uns de ses imitateurs; que la dureté gothique des vers de MM. Marmontel & le Miere; que l'insipidité de certains Contes Moraux; que

la froide subtilité des singes de la Bruyere; que l'étrange & ridicule manie de ceux qui ont introduit des monstres Anglais sur la scene de Moliere; enfin que l'ineptie totale de quelques rimeurs subalternes & paitris d'amour-propre, tous les honnêtes gens lui' auraient applaudi, comme au vengeur du goût, & il eût été certain des suffrages de la postérité. Mais il a avili ses louanges, en préconisant des hommes obscurs, & que lui seul connaît; mais il a avili ses critiques, en cherchant à décourager de jeunes Ecrivains qui portaient dans le Temple des Muses des prémices heureuses, & déjà respectables pour les vrais amateurs des Arts; mais il a attaqué avec un acharnement aveugle les Rousseau, les Buffon, les Montesquieu, les Voltaire, &c. &c. &c., & il n'a point senti que c'était insulter la Nation, qui n'a pas manqué de venger l'honneur des hommes célèbres dont elle tient sa gloire.

Toutes ces injustices multipliées ne contredisent point ce que l'amour de la vérité nous a fait dire au commencement de cet article. Les préventions les plus bizarres peuvent n'être qu'un travers de l'esprit, & non un défaut du cœur. D'ailleurs ces torts appartiennent encore plutôt au dangereux métier de Journaliste, qu'au Journaliste lui-même.

Mr. Fréron aurait dû se proposer pour modèle la sage réserve, l'honnêteté, le ton vraiment impartial que M. de Castilhon a toujours mis dans les Extraits qu'il a fournis au Journal Encyclopédique. Ce dernier, qui avait cultivé les Lettres avant que de se charger d'un emploi si délicat, s'est rendu digne de juger lui-même les Gens de Lettres avec les égards dûs aux talens & au génie.

FURETIERE ( l'Abbé Antoine ) de l'Académie Française, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de son tems sont peintes avec assez de naturel & de gaieté dans son Roman bourgeois, qui ne vaut cependant pas le Roman comique de Scarron.

Il fut exclus de l'Académie pour avoir fait le meilleur de ses Ouvrages, son Dictionnaire universel. L'Académie prétendit avoir le droit exclusif de ranger les termes de la langue par ordre alphabétique; & sur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle avait intenté à Furetiere. Ce dernier n'était pas à beaucoup près un homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine & de Despréaux. On fait même qu'il a eu quelque part à la Comédie des Plaideurs.



## G.

GARNIER ( Robert ) Poète Tragique , né à la Ferté-Bernard dans le Maine en 1546 , mort en 1601. Ses Tragédies encore barbares, n'étaient en grande partie que des imitations serviles de celles de Sénèque ; mais elles avaient beaucoup de mérite pour le tems. Les sujets étaient dignes du Théâtre, les bienséances commençaient à s'établir, on s'approchait insensiblement des vrais modeles. On apperçoit quelquefois dans Garnier de beaux éclairs de Poésie, & ceux qui lisent encore ses Pieces , peuvent remarquer que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien Poète. C'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GENEST ( l'Abbé Charles-Claude ) de l'Académie Française , né à Paris en 1635 , mort en 1719. Nous avons parlé à l'article *Duché*, de sa Tragédie de *Pénélope*, Piece faiblement écrite, mais conduite avec art, & très-intéressante. L'Auteur a manqué cependant le trait de génie de son sujet, cette situation si sublime dans Homere, lorsqu'Ulysse encore méconnu & caché dans son propre palais sous l'apparence

d'un malheureux étranger, en butte à tous les outrages, se fait tout à coup reconnaître des Pour-suivans, en adressant à l'un d'eux une flèche mortelle, accompagnée de ces terribles paroles :

Vous ne m'attendiez pas des rivages de Troye !

La Tragédie de *Pénélope* est le seul ouvrage de l'Abbé Genest qui mérite quelque réputation.

GIRARD (l'Abbé) de l'Académie Française, mort en 1748. Ses *Synonimes Français*, anatomie quelquefois un peu trop subtile de plusieurs mots de notre langue, sont très-estimés & méritent de l'être. Ils apprennent aux jeunes gens à distinguer dans les mots, dont la signification paraît à-peu-près la même, des différences sensibles, & qui prouvent qu'à des yeux exercés, il n'en est pas qui puissent être employés sans choix. C'est en effet de l'usage du mot propre que dépendent la justesse, l'énergie, & souvent les convenances du style. Le livre de l'Abbé Girard est donc une découverte heureuse, & le résultat d'une Métaphysique très-fine appliquée au langage. Presque tous ses exemples sont de la plus grande précision, & du meilleur choix : cependant le même Auteur a donné une Grammaire écrite du style le plus maniéré & le plus bizarre.

GRAFFIGNY (Françoise d'Happoncourt de) née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier Ouvrage qu'on lui ait attribué, & que l'on ignore assez communément, est une petite Nouvelle galante, imprimée dans le *Recueil de ces Messieurs*.

Elle publia depuis les *Lettres Péruviennes*, Roman dans lequel on trouve quelquefois du sentiment & de la passion, mais plus ordinairement

- . Une Métaphysique où le jargon domine,  
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On sent d'ailleurs que ces sortes de fictions, quand elles ne sont pas animées par le génie, comme les *Lettres Persannes*, n'empruntent leur faible mérite que de l'air étranger des personnages, qui jettent un vernis de singularité sur ce qui ne serait que trivial par soi-même. Telle est du moins, à l'occasion de quelques écrits de cette espèce, la remarque très-judicieuse de Mr. de Voltaire.

Le Roman dramatique de *Cénie* n'est qu'une imitation de la *Gouvernante de la Chaussée*, imitation très-inférieure à l'original. Cette Piece eut cependant du succès, comme l'Ouvrage d'une femme, & parce que, d'ailleurs elle fut très-bien représentée : car c'est un avantage de ce

genre médiocre , qui n'a aucun caractère décidé , d'offrir un succès également facile aux Auteurs & aux Acteurs qui n'ont pas assez de talens pour atteindre à la perfection du vrai genre.

Mais à la lecture , on s'aperçut que le style de Cénie était souvent néologique & précieux. On trouva que l'on ne devait pas dire que *les charmes d'une jeune personne s'embellissent de la décrépitude de son mari* ; & que *la caducité d'un vieillard éternise la jeunesse de sa femme*.

On fut étonné de lire dans la même Piece : *L'amour double notre sensibilité naturelle ; il multiplie des peines de détail dont la répétition nous accable*. On ne s'accoutuma point à cet amour qui double une sensibilité , en multipliant des peines. Mais il y avait de l'intérêt dans Cénie , comme dans la *Gouvernante* ; cet intérêt prévaut toujours sur les fautes dans les bons Ouvrages , & donne un certain succès même aux plus médiocres.

Depuis la réussite de Cénie , Madame de Graffigny fit représenter la *Fille d'Aristide* , Comédie du même genre ; mais le tems de l'indulgence était passé.

GRAND ( Marc-Antoine le ) Comédien & Auteur comique , dont il est resté au Théâtre quelques pieces d'un sel un peu grossier , mais cependant assez gayer. Il fit une Comédie de

*Cartouche*, représentée par ses camarades le jour même où ce misérable fut roué. Ces Messieurs ne crurent point alors avilir leur profession, en jouant dans cette abominable farce des rôles de voleurs de grand chemin, & depuis ils ont refusé, sous prétexte de décence, & pour maintenir la prétendue dignité de leur Théâtre, la Comédie des *Courtisannes*, piece utile aux mœurs, écrite avec une bienséance que le sujet semblait rendre impossible, & qui présentait peut-être, en ce genre, un modele unique de difficulté vaincue.

Le Grand mourut à Paris, en 1728. Il avait près de soixante ans.

GRANGE CHANCEL (Louis de la) né dans le Périgord en 1678, mort en 1758. Quoiqu'il ait fait plusieurs pieces, dont quelques-unes sont demeurées au Théâtre jusqu'à nos jours, la Fosse son contemporain, par la seule Tragédie de *Manlius*, lui est infiniment supérieur. La Grange a défiguré les siennes par des intrigues romanesques, & son style est encore moins soigné que celui de Campistron. Il est surprenant que cet Auteur, dont la versification est ordinairement si lâche, ait mis tant d'énergie & de vigueur dans son Libelle des Philippiques.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph Villars

de) né à Tours en 1682, mort en 1743 : Auteur du poëme de *Philotanus*, & de plusieurs contes licencieux. Il est à la Fontaine ce qu'un Satyre est à une Grace.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis) de l'Académie Française, & de celle d'Amiens sa Patrie, Auteur du plus agréable des Contes, *le Vert-Vert*. Sa Chartreuse, & quelques-unes de ses Epîtres sont du genre le plus gracieux & le plus piquant. La poésie en est élégante, harmonieuse, facile, mais quelquefois un peu traînante, négligée & verbeuse : c'est l'abondance, ou plutôt la surabondance d'Ovide.

M. Gresset a donné au Théâtre *Sidney*, Piece d'un genre sombre, & dont le sujet parut trop étranger à nos mœurs ; mais dont le style devrait servir de modele à tous ceux qui, *par malheur n'étant pas nés plaisans*, croient ennoblir le genre de la Comédie en lui faisant perdre son enjouement & ses graces.

Le *Méchant* a réussi beaucoup plus que *Sidney* ; le caractère en est moins éloigné de nos mœurs, & d'ailleurs c'est une des plus ingénieuses Comédies qui ait paru de nos jours. On ne peut trop regretter que l'Auteur de cette Piece charmante ait négligé si-tôt une carrière qui lui promettait tant de gloire.

Ce n'est pas qu'aux yeux des critiques severes cet Ouvrage soit exempt de défauts. On reproche à M. Greffet d'avoir peint le Méchant de société, ou le Tracassier, plutôt que le vrai Méchant, caractère plus odieux, mais dont les traits plus mâles auraient pû fournir le sujet d'une Comédie plus utile. On lui reproche sur-tout d'avoir prêté son esprit à tous ses personnages, au lieu de les faire parler relativement à leurs mœurs ou à leur état. On reconnaît en effet l'esprit de l'Auteur jusques dans la Soubrette. Moliere se gardait bien de cette monotonie éblouissante. Aucun de ses personnages n'a le même style. Ils sont aussi variés dans ses Comédies que dans la nature, & c'est-là peut-être le plus grand secret de cet inimitable Ecrivain.

On veut encore que les vers du *Méchant* soient plutôt d'excellens vers de satire, que des vers comiques, & que la Piece elle-même appartienne plus au genre satyrique, qu'à celui de la Comédie. Nous n'avons pas cru devoir dissimuler ces objections; mais on ne se lasse point de cette Piece; & s'il est vrai, comme on le dit encore, qu'elle soit meilleure à lire qu'à voir représenter, cette exception, si rare en sa faveur, lui conservera toujours le rang d'un des plus piquans Ouvrages de ce siècle.

GUYMOND DE LA TOUCHE (Claude) né en 1729, mort en 1760, connu par une Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le style est incorrect & dur; mais dans laquelle il y a des situations intéressantes, & quelques morceaux qui font juger qu'il aurait eu de la force tragique. Il est seulement singulier que tous les Auteurs qui ont traité ce sujet, n'aient pas adopté la belle reconnaissance d'Iphigénie & d'Oreste, telle qu'Aristote nous l'a conservée d'après un ancien poëte grec. Oreste prêt à être immolé, se retourne du côté de Pylade, & lui dit ces paroles si naturelles & si touchantes qui sont entendues d'Iphigénie :

Quelle fatalité poursuit le sang d'Attride !  
C'est ainsi que ma sœur expira dans l'Aulide.

Aucune reconnaissance n'eut été plus pathétique & plus vraie; & c'est une idée que nous nous rappelons d'avoir fournie à un journaliste, qui a rendu compte de la Tragédie de M. de la Touche.

## H.

HAINAULT (Jean) mort à Paris en 1682. Il apprit, dit-on, l'art des vers à la célèbre Madame Déshoulières. Son fameux Sonnet *sur l'Avorton* est très-ingénieux, mais trop surchargé



d'antitheses. Le commencement de sa traduction du Poème de Lucrece est d'un meilleur goût, & fait regretter ce qui nous en manque. Il avait une philosophie très-hardie ; & il fit, à ce qu'on prétend, un voyage en Hollande pour conférer de ses opinions avec le fameux Spinoza, qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hainault remarqua son indifférence, & renonça à la petite ambition de se distinguer par des Songes philosophiques. Le mépris d'un Incrédule le réconcilia avec la Religion.

HANNETAIRE (Nicolas d') né à Grenoble, neveu du célèbre Servandoni, le seul Architecte de génie qui ait paru en France depuis la mort de Mansard, quoiqu'on ne lui ait pas donné le cordon de Saint Michel.

Entraîné par l'impulsion d'un talent supérieur pour la Comédie, M. d'Hannetaire s'engagea dans cette profession, & lui sacrifia l'excellente éducation qu'il avait reçue ; mais du moins il s'y distingua par sa probité, par ses mœurs, & par une connaissance de l'Art du Théâtre que personne n'a portée plus loin que lui. Chargé de la direction des Spectacles de Bruxelles, il leur a donné, pendant vingt ans, un degré de perfection, qui eut étonné notre Capitale même. C'est qu'au lieu de faire de la Comédie un métier

de routine , il l'avait étudiée en homme de Lettres : aussi nous ne connaissons point d'Acteur qui ait excellé comme lui dans l'art de former des sujets. On a de lui , sur cette matiere , un ouvrage qui devrait être médité par tous les Comédiens , mais qui n'a été reçu de la plûpart des nôtres qu'avec l'indifférence la plus dédaigneuse. Le seul Garrick , en Angleterre , en a senti le mérite , & pour en témoigner sa reconnaissance à l'Auteur , il lui a fait passer une très-belle médaille d'or , qui fut frappée à Londres , il y a quelques années , en l'honneur du même Garrick. Cette médaille le représente très-ressemblant. On voit au revers Thalie , Melpomene & Polymnie , avec cette legende : *il les réunit toutes trois* : légende flatteuse , & qui ne pouvait convenir en Europe qu'à cet Acteur universel & inimitable. M. d'Hannetaire méritait cet encouragement , mais il ne devait l'attendre en effet que d'un homme aussi supérieur à son état.

HARPE ( N. de la ) jeune Auteur très-avantageusement connu par sa Tragédie de Warwick , essai d'un mérite rare dans un genre presque épuisé.

On trouve de très-beaux vers dans ses *Mélanges Littéraires* , & sur-tout des Réflexions sur

Lucain, qui font beaucoup d'honneur à son goût. Il y combat d'une manière victorieuse un des paradoxes favoris de M. Marmontel.

M. de la Harpe a composé, pour différentes Académies, des Ouvrages qui ont été couronnés, & qui n'en font pas moins bons. Des nombreux imitateurs de M. de Voltaire, il est celui qui paraît avoir le mieux profité des leçons de ce grand Maître. C'est pourtant de ce jeune homme rempli de talens, que M. Fréron avait prédit, il y a quelques années, qu'il ne ferait jamais rien de passable; & par une dérision fine & spirituelle, à sa manière, il l'appellait *le Poëte Lilliputien* & *le Bébé de la Littérature*.

Nous osons prédire au contraire que si M. de la Harpe vient à bout de se garantir de quelques défauts trop ordinaires aux Gens de Lettres; si, par exemple, il a le courage de ne pas sacrifier par faiblesse à une cabale dominante les personnes pour qui dans le fond du cœur il a le plus d'estime; si au lieu de révolter l'orgueil par l'orgueil, il fait mettre dans les intérêts de son amour-propre celui des autres; enfin s'il préfère l'honneur de ne penser que d'après lui au mérite facile de répéter, avec quelque succès, un esprit qui n'est pas le sien, nous osons prédire qu'il jouira d'une réputation distinguée, quoiqu'il n'ait pas encore rempli, dans la car-

rière dramatique , les espérances que sa Tragedie de Warwick avait données.

Un des ouvrages de M. de la Harpe , dans lequel , à quelques légères imperfections près , nous trouvons le plus d'esprit & de goût , c'est son Eloge de Racine. Les notes mêmes nous en ont paru précieuses ; & ce genre de travail conviendrait mieux à ses talens , que les combats polémiques dans lesquels il s'engage quelquefois , & dans le Mercure qui ne devrait pas être son champ de bataille , & malheureusement contre un homme célèbre & persécuté , dont quoiqu'étranger à la carrière du barreau , il ne saurait se dissimuler le mérite. C'est ce qu'on lui pardonnerait , tout au plus , si M. Linguet eut été l'agresseur ; mais jusqu'à présent , il n'a été celui de personne.

HELVÉTIUS. (Claude) Nous ne considérons le Livre *de l'Esprit* qu'on lui attribue , ni relativement à la Théologie , ni relativement à la Morale.

*Non nostrum tantas componere lites.*

Nous n'en parlerons que comme d'un Ouvrage de Littérature ; & sous ce point de vue , on ne peut lui refuser de justes éloges. Il a parmi les Ouvrages philosophiques de ce siècle ,  
le

le mérite très-rare d'être écrit avec pureté, avec clarté, & sur-tout avec méthode. Il serait d'ailleurs très-injuste de n'y supposer que des erreurs. On y trouve beaucoup d'observations fines, & qui prouvent que M. Helvétius était digne de traiter son sujet.

Parmi quelques paradoxes & quelques opinions dangereuses, dont les qualités morales de l'Auteur ne permettent pas de croire qu'il soupçonât tous les inconvéniens, il a développé un principe qui pourrait servir à perfectionner la législation, & contribuer un jour au bonheur des hommes : ce serait d'enchaîner, s'il était possible, par une sage distribution des récompenses & des peines, de la gloire & de l'infamie, l'intérêt personnel à l'intérêt public. La discussion de ce principe, qui paraît en effet devoir être la base de toute législation éclairée, & les conséquences que M. Helvétius en tire, forment la partie la plus intéressante de son livre, elle mérite d'être méditée attentivement par les hommes d'Etat; & peut-être en sa faveur la postérité fera-t-elle grace au reste de l'Ouvrage.

Lorsqu'il était à la mode de calomnier tous les jours l'Auteur de la Comédie des Philosophes, on ne manqua pas de dire qu'il avait eu l'intention de désigner M. Helvétius dans cette

Piece. Si telle eût été, en effet, l'intention de cet Auteur, il est assez courageux pour ne point la défavouer. Il n'avait aucune raison pour ménager ce Philosophe plus qu'un autre ; mais cette imputation était fausse ; & s'il ne s'est pas pressé de réfuter cette calomnie, & beaucoup d'autres plus graves encore, c'est qu'il les méprise.

HÉNAULT ( Charles-Jean-François ) de l'Académie Française , Président honoraire de la Chambre des Enquêtes. Son principal Ouvrage est un Abrégé chronologique de l'Histoire de France, qui sera consulté long-tems ; mais qui a produit une foule de mauvais Imitateurs. Ce Livre cependant commence à décroître insensiblement dans l'opinion publique , & pour avoir été trop loué, & parce qu'on y trouve beaucoup de fautes essentielles. Le seul regne de François II, qui n'a pas duré plus de dix-sept mois, mais qui a donné lieu à des événemens très-importans, en fournirait une foule d'exemples. On croit y remarquer d'ailleurs des principes non - seulement hazardés , mais qui prouvent que l'Auteur, s'il eut vécu dans le tems de la Ligue, & qu'il eut été conséquent à ces mêmes principes, n'aurait pas été fort éloigné des sentimens des Ligueurs. Par-

tout il établit la nécessité d'une seule Religion dans un Etat. Par-tout il insinue que tout partage, toute innovation en cette matiere, est un aliment de sédition & de discorde, capable de bouleverser les Monarchies. Il justifie l'intolérance par la conduite des payens mêmes, & par les usages de quelques-unes de ces anciennes Républiques dont l'administration nous impose encore un respect de préjugé : telles étaient aussi les raisons dont s'appuyait la Ligue.

Plus on découvrira que cet Abrégé Chronologique manque de l'exactitude qui devrait être son principal mérite, & que les vues de l'Auteur n'ont pas à beaucoup près autant de profondeur qu'on leur en avait supposé, plus la réputation de cet ouvrage perdra de son prix : mais elle peut baisser de bien des degrés, & conserver encore un certain éclat.

On a du même Président une Tragédie en prose de *François II*. Elle a le mérite de présenter une idée utile. On pourrait, d'après cet exemple, mettre en action plusieurs momens de notre Histoire, & par ce moyen, inspirer aux jeunes gens plus d'attrait pour elle. Mais cette Tragédie même paraît un essai manqué. On est étonné de n'y trouver, ni le Chancelier de l'Hôpital, personnage qui eut donné tant de majesté à la Scène, ni le Conjuré la Renaudie, qui

eut jetté tant de chaleur dans ce Drame, quand l'Auteur n'eut conservé à ce chef de factieux qu'une partie du grand caractère, & de cette éloquence mâle & rapide que M. de Thou lui a prêtés dans son Histoire. Comment toutes ces convenances font-elles échappées à M. le Président Hénault ? Comment, dans cette piece même, s'est-il permis des Anachronismes dont il n'avait aucun besoin ? Pourquoi à la place des Acteurs intéressans que nous venons de nommer, a-t'il introduit l'inutile personnage de Luc Gauric, & le personnage plus inutile encore de la Roche du Maine ? Enfin par quelle bifarrerie, dans une Tragédie intitulée François II, ce Monarque n'a-t'il pas même un rôle de représentation ? Nous avouons que nous sommes singulièrement frappés de toutes ces inadvertances. Quoiqu'il en soit, M. le Président Hénault fut allier le goût des Lettres à une fortune très-brillante. Ce dernier avantage n'a pas peu contribué à lui donner pendant sa vie une grande réputation. Il conservera toujours celle d'un amateur distingué en plus d'un genre, & d'un homme infiniment précieux à la société par la douceur de son caractère & de ses mœurs.

HUET ( Pierre Daniel ) de l'Académie Française, Evêque d'Avranches, né à Caën en 1630,



mort à Paris en 1721. Homme d'un savoir immense, mais plus vaste que profond, & qui doit être mis plutôt dans la classe des savans que dans celle des Philosophes. Sa *Démonstration Evangélique* est forte d'érudition, mais faible de preuves; celle de *Grotius* a le même défaut. Le seul ouvrage philosophique que M. Huet ait donné, serait capable, s'il était mal-entendu, de porter quelque atteinte à sa *Démonstration*: c'est un traité de la faiblesse de l'esprit humain, dans lequel il ne se montre pas moins sceptique que Bayle, & que la Motte le Vayer; mais le scepticisme, comme ces deux derniers l'ont souvent prouvé, est peut-être l'espece de philosophie qui conduit le plus naturellement la raison, lorsqu'elle n'en abuse pas, à se soumettre au joug de la foi, en démontrant à l'homme le néant & l'imbécillité de cette même raison.

## J.

JAUCOURT. (Louis Chevalier de) Nous parlerions de la noblesse & de l'ancienneté de sa maison, si le mérite personnel n'était pas très-supérieur à la vanité des titres, ou si nous pensions qu'un vrai philosophe voulût accepter de pareils éloges.

M. de Jaucourt a su réunir au goût le plus vif pour l'étude, une ardeur infatigable pour le

travail. Sa vie célibataire & retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole, & la modération de ses désirs, n'ont fait qu'affermir de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux Sciences : aussi les a-t'il presque toutes cultivées avec succès. La Médecine & toutes ses branches, la Philosophie & les Belles Lettres lui sont également familières. On est effrayé du contingent immense que lui seul a fourni à l'Encyclopédie. On assure que plus de dix volumes de cette vaste collection lui appartiennent. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est un désintéressement dont peut-être on n'a pas d'exemple. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'Encyclopédie, M. de Jaucourt en eût du moins retiré quelque avantage ? Point du tout : on s'est contenté de lui en donner un exemplaire, & à l'égard du reste, les généreux Editeurs ont cru lui devoir sauver l'embarras d'un refus. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

Les Ecrits de cet Auteur si estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, & ne manque ni de correction, ni d'élégance. L'article *Paris* dans l'Encyclopédie, nous paraît un des meilleurs de ce Dictionnaire. C'est une allusion fine & bien soutenue que tout Lecteur saisit sans peine. On y voit à quel degré le caractère des habitans de Paris est cal-

qué sur celui des Athéniens. Mais ce qui caractérise sur-tout les Ecrits de M. de Jaucourt, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'Auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fausse chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le sentiment ; mais il la fait aimer en imprimant à ses moindres Ouvrages le caractère d'une ame sensible & honnête. Aussi n'a-t'il jamais été mêlé dans aucune de ces querelles scandaleuses qui ont déshonoré parmi nous tant de prétendus sages. Il vit en paix , sans ambition , sans prétentions , avec un amour noble & désintéressé pour les Sciences ; vrai Philosophe au milieu des Charlatans qui s'en arrogent le titre. Le plaisir avec lequel nous faisons l'éloge de M. de Jaucourt , prouve que malgré les raisons particulieres que nous avons d'estimer fort peu quelques Encyclopédistes , la passion n'a aucune part à nos jugemens.

JODELLE ( Etienne ) , né en 1532, mort à Paris en 1573 , Poète Tragique , contemporain & ami de Ronsard. *Voyez l'article Garnier.* Jodelle acquit , comme cet ancien Poète , une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'Art de la Tragédie & de la Comédie fit sous lui quelque progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules mystères , & les imperti-

nentes moralités qui faisaient alors le fonds de nos Spectacles. C'est ce qui valut à Jodelle cet éloge de Ronfard , qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation.

Alors Jodelle heureusement sonna  
D'une voix humble , & d'une voix hardie ,  
La Comédie avec la Tragédie ,  
Et d'un ton double , ores bas , ores haut ,  
Remplit premier le Français échaffaut.

## L.

LA FONT ( N. de ) né à Paris en 1686 , mort en 1725. On lit , dans le Dictionnaire de Moréri , que cet Ecrivain jaloux de se faire une prompte réputation , fit *de ses talens un mauvais usage , en les consacrant au Théâtre* , pour lequel il fit voir de bonne heure qu'il avait *malheureusement trop de génie*. Il n'était gueres possible de rassembler plus d'absurdités , en moins de paroles. Dans un siècle de politesse & de goût , tel que le nôtre , il n'est plus permis de flétrir ainsi le plus beau des Arts , & celui qui a le plus contribué à la gloire de la Nation. C'est abuser aussi trop ridiculement du mot de génie , que d'en attribuer à La Font. C'était un homme d'esprit & de plaisir , uniquement connu par la petite Piece des *trois Freres rivaux* , bagatelle ingénieuse , &

le seul de ses Ouvrages qui soit demeuré au Théâtre.

Il est à remarquer que dans une autre de ses Pièces intitulée *Danaé* ou *Jupiter-Crispin*, il semble avoir fourni à M. de Saint-Foix le modèle d'une des plus piquantes Scènes de l'*Oracle*. Danaé, renfermée dans une Tour, & n'ayant jamais vu d'homme, témoigne la surprise la plus naïve & la plus comique, lorsque Jupiter se présente pour la première fois à ses yeux. C'est l'étonnement de *Luscinde*, quand elle apperçoit *Charmant*. Mais l'*Oracle* est un tableau digne de l'Albane, & la Comédie de La Font, dans laquelle Jupiter se travestit en Crispin, n'est qu'une farce qui ne s'est point conservée. M. de Saint-Foix a saisi dans cette caricature une idée heureuse dont il s'est rendu maître en l'embellissant. C'est ainsi qu'il convient d'imiter; mais on a dérobé au même La Font une Pièce entière, sans qu'on se soit assez élevé contre un plagiat si hardi. La jolie petite Comédie de Fagan, intitulée le *Rendez-vous*, n'est exactement qu'une copie de l'*Amour vengé*, que La Font avait donné au Théâtre quelques années auparavant.

L A I N E Z ( Alexandre ) né à Chimay dans le Hainault en 1650, mort à Paris en 1710 : esprit plein de vivacité & de feu, dont on a conservé

quelques vers qui font regretter qu'on n'en ait pas recueilli davantage. La plupart n'étaient que des faillies heureuses, nées dans le plaisir ; mais remarquables par un tour d'imagination singulier, qui l'eût rendu bien supérieur à Chapelle, s'il n'avait pas eu la plus grande indifférence pour sa réputation littéraire. Epicurien, comme ce dernier, mais un peu cynique, il ne faisait consister le bonheur que dans l'indépendance & la liberté. Cependant, il avait su, dans la vie la plus dissipée, ménager assez bien le tems pour acquérir un grand nombre de connaissances. Très-instruit des Langues savantes, il possédait encore celles des Langues modernes les plus riches en bonne littérature. Une curiosité inquiète lui avait inspiré dans sa jeunesse le goût des voyages, & en avait fait un excellent Géographe. Dans un âge plus mûr l'amour de la Philosophie le conduisit en Hollande, uniquement pour y voir Bayle : espece d'hommage d'autant plus flatteur pour ce Philosophe, que Lainez était sans fortune, & que né trop voluptueux & trop libre, son caractère était incompatible avec les soins qu'il eût fallu se donner pour se procurer un établissement. Il n'en était pas cependant moins recherché par la meilleure compagnie, toutes les fois qu'il voulait bien se plier aux usages de la vie commune. On connaît ses

jolis vers pour Madame de Martel ; en voici de moins répandus & qui ne leur sont pas inférieurs :

Un ruisseau m'endormait en tombant dans la Seine,  
Mille Oiseaux m'éveillaient, & ranimaient ma veine,  
Une Aurore naissante éclairait un chemin  
D'où le Zéphir & Flore avec leur douce haleine  
Faisaient neiger sur moi, la Rose & le Jasmin.  
J'aperçus tout-à-coup la beauté que j'adore :

J'oubliai les ruisseaux,  
Je n'ouïs plus d'Oiseaux,  
Je ne vis plus de Flore,  
De Roses, de Jasmins, de Zéphir, ni d'Aurore.

Lainez était de la même famille que le célèbre Jésuite de ce nom, qui fut le second Général, & pour ainsi dire le Fondateur du fameux Régime de la Société.

LA NOUE (Jean Sauvé de) né à Meaux en 1701, mort en 1761, Comédien & Auteur d'une Tragédie de Mahomet Second, qui eut quelque succès, quoiqu'elle fut écrite d'une manière ampoulée. Le personnage de l'Agâ parut très-imposant dans cette pièce, & contribua le plus aux applaudissemens du Public, déterminé encore à l'indulgence, parce que l'Auteur jouait dans son propre Ouvrage. La Noue avait un talent plus décidé pour le genre comique, si l'on en juge par sa petite Comédie du *Retour de Mars*, & même par sa *Coquette corrigée*, très-

supérieure à la *Coquette fixée* de l'Abbé de Voisenon ; mais quoiqu'il eut beaucoup d'esprit , il était froid & comme Auteur , & comme Acteur.

LAURÈS ( Antoine, Chevalier de ) né aux environs de Montpellier. Il a remporté cinq ou six palmes Académiques, mais dans un tems où l'on attachait à ces couronnes bien moins d'importance qu'aujourd'hui. Jamais le charlatanisme n'a été plus en vogue pour enfler de petits succès , qui sont oubliés cependant quelques heures après leur célébrité fugitive. M. de Laurès n'a point connu ce manège ; aussi est-il obscur quoiqu'estimable. Son imitation en vers du poème de la Pharsale n'en est pas moins un Ouvrage qui aurait surpassé les forces de presque tous nos petits illustres , & qu'ils auraient élevé bien haut s'ils avaient été capables d'en composer quelques fragmens. Cet Ouvrage a fait peu de bruit , parce que l'Auteur est modeste , parce qu'il n'a point de cotterie , ni de cabale à ses ordres ; mais peut-être la postérité l'en dédommagera-t-elle. Il en est des réputations comme des mots :

*Multa renascentur quæ jam cecidere , cadentque  
Quæ nunc sunt in honore vocabula , si volet usus.*

LILLE. ( l'Abbé Jacques de ) Sa traduction des Géorgiques a essuyé de la part de Mr. Clé-



ment les critiques les plus sévères. Il en est de très-judicieuses, & dont Mr. l'Abbé de Lille sans doute ne manquera pas de profiter.

Il paraît par exemple un peu surprenant que dans de certaines parties de sa traduction, il ait vaincu avec succès de très-grandes difficultés, & que dans d'autres qui semblaient se prêter bien davantage à la poésie, il soit demeuré si inférieur à son original.

Nous n'imiterons pas ceux qui lui ont reproché d'avoir adopté dans son Ouvrage quelques vers des anciens Traducteurs de Virgile. Ils appartenaient de droit à celui qui aurait le courage de se charger après eux d'une entreprise aussi laborieuse. Nous pensons que M. de Lille a pu, comme son modele, mettre à profit les paillettes d'or d'Ennius, sans compromettre sa gloire.

La plupart des autres observations de Mr. Clément ne prouvent rien de plus, à ce qu'il nous semble, sinon qu'à la rigueur il est impossible de rendre dans notre langue toutes les beautés de Virgile. C'est de quoi Mr. l'Abbé de Lille conviendra sans peine. Peut-être Virgile lui-même, s'il pouvait renaître parmi nous, ne parviendrait-il pas à se traduire parfaitement en Français.

On a su beaucoup de gré à Mr. Clément de

l'estime sentie qu'il a pour le Poète Latin , & de l'austérité de son goût ; mais la traduction de Mr. l'Abbé de Lille n'en est pas moins un Ouvrage qui suppose de rares talens. Ce ne serait pas la louer assez que de dire qu'elle est infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru. Nous pensons qu'il serait difficile de faire mieux ; & nous invitons seulement l'Auteur à ne pas désespérer d'atteindre à une perfection plus grande encore en revoyant son Ouvrage avec des yeux sévères , & en tâchant de lutter avec une confiance nouvelle , contre certaines beautés de son Original que Mr. Clément a pu lui faire remarquer. Nous croyons que Mr. l'Abbé de Lille recevra notre Avis d'autant plus volontiers , qu'il n'est pas du nombre de ceux qui ont employé le manège & la violence pour imposer silence à son critique. Ces emportemens ne sont permis qu'à la médiocrité.

LINGUET , ( Simon-Nicolas-Henri ) Ecrivain d'un mérite très-distingué , & qui doit atteindre à la plus haute réputation. On l'accuse d'amour pour les paradoxes ; & en effet , dans son livre de la *Théorie des Loix civiles* , & dans quelques autres de ses Ouvrages , il semble s'éloigner de plusieurs idées , généralement adoptées ; mais il a déjà mérité assez de considération , pour que

d'après son avis on suspende au moins son jugement sur quelques opinions, qui peut-être ne passent pour vraies, que parce qu'elles n'ont jamais été suffisamment examinées.

Il nous paraît que la plupart des objets pouvant être considérés sous des aspects absolument opposés, il y a de la témérité à donner légèrement le nom de paradoxe à tout ce qui contrarie les notions communes. La liberté par exemple est indubitablement le plus grand des biens, & la servitude le plus grand des maux; mais il faut savoir si ce qu'on appelle liberté *dans l'ordre actuel des sociétés*, n'est pas souvent un avantage très-funeste, & si la servitude modifiée par la bonté d'un maître, & par l'intérêt qu'il a de conserver son esclave, ne présenterait pas une situation plus heureuse qu'une liberté *illusoire*, dont l'effet est presque toujours de faire périr de misère l'infortuné qui la possède.

En fixant ainsi l'état de la question, on pourra juger si Mr. Linguet s'est trompé ou non dans sa Théorie des Loix Civiles. Ce qui semble très-vrai, c'est qu'un homme qui serait né avec l'amour de l'esclavage, n'écrirait pas comme lui. S'il avait véritablement quelque goût pour les paralogismes, & la fantaisie d'ajouter à son mérite réel le vernis brillant, mais peu solide de la singularité, il manquerait, si nous osons le dire, de

confiance en ses propres talens. Les échasses ne conviennent qu'aux Pygmées ; & lorsqu'on joint à des connoissances très-étendues , à une habitude heureuse de réfléchir , enfin à une sagacité très-rare le style vif & séduisant de Mr. Linguet , on n'a pas besoin de recourir à de petites ressources pour augmenter sa célébrité. Cet Ecrivain a trop d'esprit pour ne pas savoir que s'il est avantageux de n'être point un homme à préjugés , on ne gagnerait pas infiniment à n'être qu'un homme à paradoxes.

Tout le monde fait aujourd'hui avec quelle distinction M. Linguet avait déployé ses talens dans la carrière du Barreau. Personne ne paraissait plus capable que lui de faire revivre par son éloquence la dignité de l'ancienne Tribune ; mais , ce qu'on n'eut pas imaginé , c'est que par ses succès mêmes, il s'est attiré dans son corps les ennemis les plus implacables , & qu'ils ont réussi à lui faire perdre son état malgré la voix publique soulevée en sa faveur. Cette persécution n'a donné que plus d'éclat à sa célébrité. Elle lui a fourni l'occasion de déployer un courage égal à ses talens , & d'en imposer à ses détracteurs mêmes , si quelque chose pouvait en imposer à la haine excitée par la jalousie. Mais croirait-on que dans le tems où il était sous le glaive , des Gens de Lettres qui n'auraient

n'auraient dû voir en lui qu'un confrere persécuté par un Corps qui se déclarait ouvertement l'ennemi des Lettres, eussent choisi ce moment pour se joindre à ses persécuteurs ? Ce n'est pas sans en être, en quelque sorte humiliés, que nous conservons le souvenir de ces scandales de la Littérature & du Barreau. Cet article nous est dicté par l'esprit de justice qui nous anime, & par ce sentiment profond que le malheur d'autrui fait éprouver, lorsqu'on a été soi-même l'objet d'une longue suite de vexations dont on ne prévoit pas le terme.

LONGEPIERRE (Hilaire-Bernard, sieur de) né à Dijon en 1659, mort en 1721. Sa Tragédie de Médée a fait oublier celle de Corneille, à l'exception du fameux *Moi* que l'on n'oubliera jamais. M. de Voltaire a profité de son *Electre* dans sa Tragédie d'*Oreste*, ou plutôt ayant puisé dans la même source que lui, c'est-à-dire dans Sophocle, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque ressemblance, non dans le style, mais dans le plan des deux Pièces. Longepierre avait le mérite rare de bien connaître les anciens, mais il sentait mieux leurs beautés qu'il ne savait les rendre. On peut en juger par ses Traductions d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, de Moschus, de Bion, écrites en vers durs &

faibles, & par ces couplets de Rousseau qui n'étaient pas injustes :

Le Traducteur Longepierre,  
Tous les matins,  
Va voir dans leur cimetierre  
Grecs & Latins, &c.

M.

M A B L Y ( l'Abbé BONNOT de ) né à Grenoble , frere de M. l'Abbé de Condillac , Auteur de plusieurs Ecrits très-estimés sur la Politique , l'Histoire & la Morale. C'est dans ses *Entretiens de Phocion* que M. Marmontel a puisé tout ce qu'il a fait dire de plus raisonnable à son *Bélisaire* ; mais ce qui est très-bien placé dans le premier de ces Ouvrages , devient froid & ennuyeux dans le Roman de M. Marmontel , parce qu'il est conduit sur un mauvais plan , ou plutôt parce qu'il en est absolument dénué : ce qui n'a pas empêché quelques enthousiastes de la nouvelle Philosophie d'oser comparer cette Rapsodie éphémère à l'immortel Ouvrage de Télémaque.

La Société économique de Berne a fait aux *Entretiens de Phocion* l'honneur de leur adjuger le Prix Académique qu'elle est en usage de distribuer , sans que l'Auteur ait concouru. Elle

a fait depuis le même honneur au Traité du Marquis Beccaria sur les *Délits & les Peines*. Ces deux Ecrits étaient dignes de cette distinction, & la Société de Berne a donné un exemple que les autres Académies devraient imiter.

La gloire de l'Ecrivain dont nous parlons est encore plus solidement établie par son excellent Ouvrage intitulé *de la Législation, ou Principes des Loix* : Ouvrage plein de vérités courageuses, mais sans aucune licence, & qui nous paraît mériter d'autant plus d'éloges qu'il a été très-injustement critiqué, & même indécemment calomnié dans la nouvelle Année Littéraire. \* Il est vrai que ce Journal, qui n'est plus soutenu que par les ennemis de la raison, est enfin tombé dans le mépris.

MAILLET (N. de) Consul au grand Caire, mort à Marseille en 1738. C'est l'Auteur de l'ouvrage intitulé *Telliamed*, qui n'est que l'anagramme de son nom. Ce livre est un système sur l'origine du globe, dédié par l'Auteur même à Cyrano de Bergerac, & qui est en effet plein de visions amusantes dans le goût du *Voyage de la Lune* de ce dernier; mais il écrit d'un style sérieux que Bergerac se fut bien gardé d'employer.

---

\* Année Littéraire 1776, Tome IV, Lettre 7.

M. de Buffon n'a pas dédaigné d'adopter, en y faisant quelques changemens, la partie de ce systême qui concerne la formation de la terre. L'auteur la suppose sortië du sein des eaux, & regarde les plus hautes montagnes comme un effet des courans de la mer. Il y a des vraisemblances heureuses en faveur de cette hypothèse, mais elle est combattue par une foule de raisonnemens qui ne permettent pas de la reconnaître encore pour une vérité physique. On a comparé de tous tems les systêmes à la Poésie; ce n'est, de part & d'autre, qu'un pays de fictions.

La partie la plus chimérique de l'Ouvrage de *Telliamed*, est celle qui donne au genre humain des poissons pour ancêtres. Tout le monde s'est moqué de cette folie; mais, comme on écrit beaucoup, & qu'on se dispense volontiers de lire, personne n'avait encore observé qu'elle n'a pas même le mérite d'être originale. Le passage suivant, emprunté des Dialogues sceptiques de la Motte le Vayer, sous le nom d'*Oratius Tubero*, va prouver que cette idée bisarre de *Telliamed* ne lui a pas coûté de grands efforts d'imagination.

» Je ne puis me retenir de vous expliquer ici  
» la pensée d'un des plus sublimes & métaphy-  
» siques esprits de ce tems, qui s'était persuadé  
» que le genre humain était originaire de quel-  
» ques Tritons & femmes marines; soit qu'il



» eut égard à l'opinion de Thalès , qui tenait  
 » l'eau pour le seul élément de toutes choses ,  
 » soit qu'il regarde les cataclismes & déluges  
 » universels , après lesquels ne restant plus qu'  
 » les animaux aquatiques , il crut que par suc-  
 » cession de tems ils se faisaient amphibies , &  
 » puis après terrestres tout-à-fait : son opinion  
 » se trouvant aussi fort autorisée de celle des  
 » Egyptiens dans Diodore Sicilien , qui tenaient  
 » l'homme , *lacustre animal & paludibus cognatum* ,  
 » *ex naturæ quantitate ac lævore con-*  
 » *jectantes , & quod humido magis quàm sicco*  
 » *nutrimento indigeat.* »

Voilà bien le système , ou plutôt le songe de Telliamed. Consultez aussi l'ouvrage de M. du Tens , intitulé *Recherches sur les découvertes attribuées aux Modernes* , & vous verrez qu'en Physique les Plagiaires ne font pas moins communs qu'en Littérature.

MAIMBOURG ( Louis ) Jésuite , né à Nancy en 1610 , mort en 1686 , historien déclamateur & prédicateur bouffon. C'est de lui que Moliere disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir usurpé les droits de la Chaire dans sa Comédie du Tartuffe , qu'on pouvait bien lui permettre de faire des sermons , puisqu'on ne se scandalisait pas des farces du Pere Maimbourg.

La déclamation n'est pas le seul vice de ses histoires. Elles manquent de discernement, d'exactitude, de vérité, & l'esprit de parti s'y fait sentir jusqu'au ridicule. On lui a reproché ses portraits dans le goût des Romans; mais il a donné des atteintes plus graves à la dignité de l'Histoire. On fait que dans sa *Clélie*, Mademoiselle de Scudéri s'amusait à peindre, sous des noms Romains, les bourgeois de son quartier. Ce qu'elle faisoit par flatterie, le Pere Maimbourg le faisoit par malignité. Il traçoit de fantaisie les caractères de quelques anciens personnages, de manière qu'on put y reconnaître ceux de ses contemporains qu'il se proposoit de flétrir : c'est ainsi, par exemple que, sous les traits d'Arnaud de Bresse, on voit clairement qu'il voulait désigner le célèbre Antoine Arnaud, Docteur de Sorbonne, & son propre confrere le Jésuite Boursous, sous ceux du Grammairien George de Trébifonde. Cependant ces témérités mêmes, son imagination ardente, & quelques agrémens dans son style, quoique ses périodes fussent d'une longueur démesurée, lui firent de son tems quelque réputation. Mais ce qui le rend véritablement odieux, c'est qu'il est à la fois violent & adulateur. Il se déchaîne avec fureur contre les Ecrivains de Port Royal, forcés, par ses emportemens, à ne pas lui épargner les ridicules

tandis qu'il se brouille avec Rome, quoique jé-  
 fuite, pour faire sa cour à Louis XIV, à l'oc-  
 casion du droit de Régale. Il applaudit, par le  
 même motif, à la révocation de l'Edit de Nan-  
 tes, & aux persécutions qui en furent la suite.  
 Il cherche du moins à les pallier, & se rend, par  
 cette conduite, doublement méprisable. Voyez  
 la Critique que Bayle a faite de son Histoire du  
 Calvinisme; le caractère de cet Historien s'y  
 trouve parfaitement bien développé.

MAIRET (Jean) né à Besançon en 1609,  
 mort en 1660. Il a précédé Rotrou, Scudéri,  
 Corneille & Durier. Sa *Sylvie* fut une des pre-  
 mières Pièces qui donna de la réputation à no-  
 tre Théâtre. Sa Tragédie de *Sophonisbe* eut un  
 brillant succès, & elle le méritait pour le tems;  
 mais il devint jaloux de Corneille, dès que ce  
 grand homme eut fait le *Cid*.

MALFILATRE (N.) né à Caen en 1733,  
 mort en 1769. Jeune Poète enlevé trop tôt à la  
 Littérature, & qui donnait les plus grandes es-  
 pérances. M. le Comte de Lauraguais, à qui la  
 Nation doit le plaisir de voir représenter les  
 chefs-d'œuvre de la scène sur un Théâtre dé-  
 barrassé de spectateurs; le même qui allie l'a-  
 mour des Lettres à la passion des Sciences, &

qui par ce double mérite , relève encore l'éclat d'un nom très-illustre , encouragea M. de Malfilâtre par ses bienfaits ; mais il ne put le dérober entièrement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablèrent avant le tems ce jeune Auteur , de qui nous n'avons qu'une Ode & un Poëme intitulé Narcisse. Cette dernière production ne saurait à la rigueur être regardée comme un bon Ouvrage. La fiction en est froide , embarrassée , & l'on peut dire de ce Poëme , sans être accusé de sévérité , *infelix operis summa* ; mais on y trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse Poésie. L'Auteur s'était exercé , dit-on , à traduire en vers différens morceaux de Virgile. Si ces morceaux sont du même mérite que ceux qu'il a imités , soit du même Virgile , soit de Lucrece , dans son Poëme de Narcisse , on ne peut qu'inviter les personnes qui les possèdent , à en enrichir promptement la Littérature.

MALHERBE ( François de ) né à Caen en 1556 , mort à Paris en 1628. Il a fixé les Loix de la Poésie Française , & il est resté le modele de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime , & personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'Ode est celui

dans lequel il s'est le plus distingué. On croit voir cependant qu'il maîtrisait son enthousiasme, plutôt qu'il n'en était dominé ; & peut-être fut-il moins embrasé du feu du génie , que dirigé dans ses travaux par un goût exquis , une oreille infiniment sévère , & le talent le plus heureux. Le mérite d'exprimer des idées communes d'une manière neuve & sublime , étant sans doute celui qui caractérise le plus un grand Poète , nous nous permettrons de rapporter ces vers de Malherbe que tout le monde connaît , & qui pourtant n'ont rien perdu de leur fraîcheur & de leur beauté. L'Auteur avait à rendre cette pensée vulgaire que les hommes naissent tous également dévoués à la mort.

Le pauvre en sa Cabane où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses loix ,  
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,  
N'en défend pas nos Rois.

MALLEBRANCHE ( Nicolas ) Prêtre de l'Oratoire , de l'Académie des Sciences , & qui eut mérité d'être aussi de l'Académie Française , né à Paris en 1638 , mort en 1715. C'est un Philosophe respectable à jamais malgré ses erreurs , & que personne ne doit attaquer sans ménagement , parce qu'il est très-supérieur à ceux qui combattent aujourd'hui ses systèmes.

S'il s'est trompé sur l'origine de nos idées, ses songes du moins ont quelque chose de majestueux & de sublime. Cette matière d'ailleurs n'étant pas de nature à être jamais parfaitement éclaircie, aucune opinion ne mérite une préférence exclusive sur la sienne.

S'il n'est pas vrai, comme le pensait le Pere Mallebranche, que nous voyions tout en Dieu, il est impossible au moins, dans la profonde ignorance où nous serons toujours de l'origine de nos idées, d'imaginer un sentiment plus vraisemblable que celui qui semble exprimé dans ces paroles d'un ancien Poëte : *In Deo vivimus, movemur & sumus*. En effet, comme l'a dit M. de Voltaire, quel serait l'inconvénient de croire que c'est Dieu qui nous donne toutes nos idées ? & ce sentiment ne rentrerait-il pas dans le système du Pere Mallebranche ?

Le nom de cet Oratorien célèbre, ceux de Descartes son maître ; de Gassendi, de Bayle, & quelques autres que nous avons déjà cités, prouvent combien la vanité de notre siècle lui en impose dans ses prétentions exclusives à la Philosophie. Nous insistons sur cette vérité, parce qu'on se permet de décrier tous les jours le beau siècle de Louis XIV, sous le faux prétexte que l'esprit philosophique lui était, pour ainsi dire, étranger. Nous avons lu même avec surprise,

dans un de nos derniers Mercures, l'analyse d'un mauvais Ouvrage où l'on essaye de réduire à deux auteurs seulement, cette foule de grands Ecrivains qui ont fait à ce même siècle un honneur immortel. On n'y donne qu'à Moliere & à la Fontaine la qualité de Poètes Philosophes. Cette démente est à peine croyable, mais elle est vraie, & nous en rougissons. Eh quoi ! Corneille, Racine, Boileau lui-même, n'ont-ils donc pas mis dans leurs ouvrages toute la Philosophie dont ils étaient susceptibles ! En demander davantage, ne serait-ce pas souhaiter qu'au lieu de leurs Tragédies ou de leurs Poèmes, ils n'eussent fait que des Traités de Morale ou de Métaphysique ? Encore douterions-nous que dans ces Traités, il pût se trouver une connaissance du cœur humain aussi philosophiquement profonde que dans le seul personnage de Phédre.

Ce n'est qu'à regret que nous relevons de pareilles absurdités, mais on les entend répéter si souvent qu'il n'est pas possible de se renfermer toujours dans le silence & dans le mépris. Loin d'accorder à notre siècle une injuste préférence sur le siècle passé, nous pensons que le Pere Mallebranche, qui a donné lieu à cette digression, est lui seul infiniment supérieur à cette multitude de Philosophes qu'on entend vanter aujourd'hui, & parmi lesquels cepen-

dant il en est de très-estimables. Le Livre de la *Recherche de la Vérité* paraîtra toujours admirable, malgré ses erreurs, à ceux qui seront en état de l'approfondir. L'esprit humain n'a pris nulle part un vol plus élevé. Le style en est noble & pur, sans ornemens recherchés, sans faux enthousiasme, sans exclamations d'énergumène; &, quoique commandé par une imagination forte & brillante, le Pere Mallebranche a su la maîtriser de manière à ne se permettre jamais aucune de ces exagérations emphatiques qu'on voudrait nous donner pour du sublime. Ce grand homme d'ailleurs eut, dans sa vie privée, le vrai caractère du génie, l'extrême simplicité.

MARIVAUX ( Pierre Carlet de Chamblain de ) de l'Académie Française, né à Paris en 1688, mort en 1763, Auteur d'un grand nombre de Romans & de Comédies. On avait parlé dans les premières éditions de la Dunciade du jargon de cet Ecrivain. En voici quelques exemples pris au hasard dans ses Œuvres. » Lais-  
 » sez-moi rêver à cela, il me faut un peu de  
 » loisir pour m'ajuster avec mon cœur; il me  
 » chicane, & je vais tâcher de l'accoutumer à  
 » la fatigue. «

. » La nature fait assez souvent de ces triche-



» ries-là ; elle enterre je ne fais combien de  
 » belles ames sous des visages communs ; on  
 » n'y connaît rien , & puis quand ces gens-là  
 » viennent à se manifester , vous voyez des ver-  
 » tus qui sortent de dessous terre. «

» Le sentiment est l'utile enjolivé de l'hon-  
 » nête , &c. “ Ce jargon dans le tems s'appel-  
 lait du *Marivaudage*. Malgré cette affectation,  
 M. de Marivaux avait infiniment d'esprit ; mais  
 il s'est défiguré par un style entortillé & pré-  
 cieux , comme une jolie femme se défigure par  
 des mines.

Le talent qu'il avait cependant pour la Co-  
 médie , & pour saisir la vraie nature dans quel-  
 ques-uns de ses Romans , mérite une attention  
 particuliere. Aucun Auteur n'a peint avec plus  
 de vérité l'amour-propre des femmes. Cette  
 passion prédomine en elles sur l'amour même ;  
 & c'est ce que M. de Marivaux a parfaitement  
 saisi dans leur caractère. On n'en trouve pas  
 moins , dans la plupart de ses Pièces , des Scenes  
 où ce qu'on appelle le sentiment est rendu avec  
 la dernière délicatesse ; mais en général il y met-  
 tait trop de Métaphysique , & c'est à ce défaut  
 que nous avons fait allusion dans ces vers de  
 la Comédie des *Tuteurs* :

Une Métaphysique où le jargon domine ,  
 Souvent imperceptible à force d'être fine.

On a observé que les Fables des Comédies de M. de Marivaux étaient plutôt des Fables de Romans que de Comédies. En effet, pour que l'action de ces Pièces pût se passer naturellement, il faudrait lui supposer une durée de plusieurs mois ; & pourtant l'Auteur trouve moyen de resserrer cette action dans l'espace de vingt-quatre heures, avec une sorte de vraisemblance.

Il paraît bien singulier que dans la *Surprise de l'Amour* par exemple, des gens parviennent à s'aimer à la fureur dans le court intervalle d'une journée. Il est vrai qu'ils se connaissaient auparavant ; mais que dans les *Fausse Confidences*, une jeune Veuve très-riche voie pour la première fois de sa vie un Avocat sans biens, dont elle fait son Intendant à midi, & qu'à six heures du soir elle en soit éprise au point de l'épouser malgré sa mère, avec laquelle elle se brouille pour ce mariage ; enfin que l'Auteur ait la magie de faire trouver cet événement tout simple, ce ne peut être que l'effet d'un talent singulier que personne n'a porté plus loin que Mr. de Marivaux. Disons mieux. Cet Art n'est qu'à lui. Lui seul a eu le secret de ces gradations de sentimens, de ces Scènes heureusement filées, qui lui tenaient lieu d'incidens pour soutenir son action. Ce n'était point-là sans doute le vrai genre de la Comé-

die ; mais c'était un genre personnel à l'Auteur, un genre qui a su plaire , & qui d'ailleurs ne sera pas contagieux , parce que Mr. de Marivaux avait un tour d'esprit original qui ne sera peut-être donné à personne.

C'est à la finesse extrême de ses observations, à la profonde connaissance qu'il avait du cœur des femmes , à l'analyse exacte qu'il avait su faire de leurs mouvemens les plus cachés , qu'il a été redevable de ses succès. En un mot, la vérité qui ne meurt jamais , comme nous l'avons déjà dit , fera vivre , malgré tous leurs défauts , la plupart de ses Romans & de ses Comédies , & Mr. de Marivaux sera toujours cité parmi les Peintres de la nature ; mais il ne faut pas même songer à imiter sa manière.

MARMONTEL, ( Jean-François ) de l'Académie Française , né à Bort , dans le Limousin.

Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui assez généralement qu'il n'était pas né pour la Poésie. C'est ce que Boileau disait de Chapelain :

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?

Sa Tragédie de *Denys le Tyran* parut néanmoins annoncer quelques talens à ceux qui ne l'examinèrent point assez pour y découvrir le germe de tous les défauts qu'on a depuis repro-

chés à l'Auteur. Sa versification dure & ampoulée, ses maximes répandues sans ménagement & sans choix, ses fréquentes déclamations, toujours mises à la place du sentiment dans les scènes les plus susceptibles d'intérêt; toutes ces fautes de goût étaient déjà très-remarquables aux yeux des Connaisseurs, dans *Denys le Tyran*. Elles devinrent plus sensibles dans *Aristomene*. *Cléopâtre* parut fort inférieure à ces deux Pièces; les *Heraclides* baissèrent encore. Enfin le malheureux succès d'*Egyptus*, qui fut à peine achevé, l'obligea de renoncer pour jamais à la Tragédie.

Il avait essayé le genre de l'Opéra, & l'on se souvient encore de ces vers plaisans du Ballet d'*Acante & Céphise*:

Tout rend hommage  
A ce Dieu puissant.  
Le papillon volage,  
Le Lion rugissant,  
Le rossignol, &c.

Affurément ce n'est pas là le style de Quinault. Ce dernier avait trop de goût pour accoupler ainsi les *Lions rugissans* & les *Papillons volages*. Aussi le Public accoutumé à la douce mélodie du Chantre d'Armide, ne put-il se prêter à la versification roide & âpre de M. Marmontel.

Ce qui paraîtra inconcevable, c'est qu'après  
avoir

avoir fait rire le Public à la Tragédie , cet Auteur ait entrepris de le faire pleurer à l'Opéra-Bouffon. C'est ce qu'on a vu dans le *Sylvain*, Roman usé quant au fond , trivial quant à la forme , & qui n'a dû une apparence de réussite qu'à la Musique charmante de M. Grétry. On fait d'ailleurs que tous ces Opera-Bouffons ne sont lus que par les Acteurs , qui s'en dispenseraient encore très-volontiers , s'ils n'étaient obligés d'étudier leurs rôles.

Jusqu'ici , la réputation de M. Marmontel paraît donc n'avoir pris un peu de consistance que dans ce qu'il a écrit en prose , c'est-à-dire , dans sa Poétique , sa traduction de Lucain , ses Contes moraux , & son Roman de Bélisaire.

Sa Poétique , comme on l'a dit ailleurs , est un Recueil d'hérésies en matière de goût , qu'il avait déjà insérées par lambeaux dans le Dictionnaire Encyclopédique. C'est dans cette Poétique étrange que Boileau , Racine & Rousseau sont traités avec dénigrement ; qu'Aristophane est comparé à Catilina & à Narcisse ; & qu'on accuse Virgile d'avoir comparé Turnus à un âne , comparaison qui ne se trouve point dans Virgile.

Depuis que M. Marmontel voit dans ce grand Poète des choses qui n'y sont pas , il n'est pas étonnant qu'il le mette fort au-dessous de Lucain. Cependant il a mal justifié sa passion pour

la Pharfale, en la traduisant en prose ampoulée. Ce n'était pas le moyen de la faire paraître supérieure à l'Enéide.

Les amis de M. Marmontel abandonnent encore sans trop de résistance sa Poétique & sa Traduction de Lucain. Il ne lui reste donc que ses Contes & ce fameux Roman de Bélisaire, auquel on a essayé de donner tant d'éclat.

Quant aux Contes, nous remarquerons, 1°. que ce ne sont que des Contes; 2°. que ce ne sont que des Contes en prose; 3°. qu'il y a plus de graces dans ceux de la Fontaine, plus d'esprit dans ceux d'Hamilton, plus de philosophie dans ceux de M. de Voltaire, peut-être même plus de naturel dans ceux de Perrault; car enfin la Fontaine a dit :

Si Peau d'âne m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.

Et nous doutons que ce Poëte, ami de la délicatesse & de la naïveté, en eût dit autant du *Mari Sylphe*, de *tout ou rien*, des *Mariages Samnites*, ou des *Quatre Flacons*.

D'ailleurs, en supposant (ce qu'on est bien éloigné de vouloir disputer) que les Contes de M. Marmontel soient en effet d'assez heureuses bagatelles; que le style en soit correct, quoique pesant, sur-tout quand l'Auteur veut être

léger, est-il donc permis à des Français, enrichis de tant de merveilles littéraires, de se passionner pour de minces historiettes, dont le fond même n'appartient pas à M. Marmontel? Qui ne fait que dans *Zadig*, *Babouc*, *Memnon*, qui ne sont pourtant qu'une très-faible partie de la gloire de M. de Voltaire, il y a & cent fois plus de vues philosophiques & morales, & cent fois plus d'imagination, & des détails infiniment plus piquans, plus neufs, plus variés que dans tous ces petits Romans bourgeois & pédantesques sur lesquels on affecte de se récrier? Par quel singulier caprice nous arriverait-il donc d'attacher tant de valeur à de médiocres esquisses, tandis que nous avons sous les yeux, dans le même genre, des tableaux peints par de grands Maîtres.

Nous savons qu'il est encore des gens qui capitulent assez facilement sur le mérite des Contes moraux, mais qui se sont tellement arrangés pour admirer M. Marmontel, qu'ils mettent du moins son Bélisaire infiniment au-dessus de Télémaque. Nous en appellons à tout homme qui se vantera d'avoir pu lire d'une haleine ce triste Roman composé de dix-sept Dissertations, enchaînées l'une à l'autre comme ces conversations d'Ariste & d'Eugène sur le Goût, qui se passent au bord de la mer, & que le Ré-

vérènd Pere Bouhours a rédigées par chapitres. Que cet homme , quel qu'il soit , nous dise avec vérité s'il n'a pas été vingt fois sur le point de s'endormir aux tristes & longues Homélies philosophiques de l'aveugle Bélisaire. Exceptons-en toutefois, les trois ou quatre premiers Chapitres de ce Roman moral , qu'on peut lire sans doute avec assez de plaisir. C'est un portique agréable , qui annoncerait un grand édifice , mais qui ne conduit qu'à des ruines.

Le quinzième Chapitre que l'on a tant vanté , n'est ( & ici nous interrogeons la bonne foi de ceux qui ont fait semblant de l'admirer ) qu'une répétition de ce qu'avaient dit avec plus de force , sur ces matières hardies , des Ecrivains beaucoup plus célèbres. Nous avons de Bayle un Traité de la Tolérance , qui est un vrai chef-d'œuvre de sçavoir & de raisonnement. Nous en avons un autre plus récent , composé avec tout l'art , toute la séduction , tout l'intérêt qui caractérisent dès long-tems , les Ouvrages de son illustre Auteur. Enfin , cette doctrine de la Tolérance n'a-t-elle pas encore été exprimée en traits de feu par l'éloquent Citoyen de Geneve ? D'où nous viendrait donc l'ivresse qu'on voudrait nous inspirer pour ce quinzième Chapitre , qui n'est , tout au plus , qu'une faible contrefaçon d'Ouvrages infiniment supérieurs ?



Observons encore que quand même Mr. Marmontel eût mérité quelque célébrité par ses Ecrits en prose, par la fertilité de sa plume, par sa persévérance opiniâtre à braver la critique, & par sa littérature qui véritablement n'est point commune, il aurait compromis toute sa gloire, en disant que Boileau est un Ecrivain, *sans feu, sans verve & sans fécondité*, & en avançant une infinité d'autres paradoxes qui nous rappellent ces vers heureux de Mr. le Franc :

Oui, bientôt nous verrons de petits Conquérans,  
Du Parnasse Français audacieux Tyrans,  
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,  
Et leur orgueil briser le sceptre des Corneilles.  
Tels on vit les Romains, dans des jours ténébreux,  
Du second des Césars dégrader l'âge heureux;  
Ensevelir Horace & déterrer Lucile,  
Préférer la Pharsale aux beaux vers de Virgile,  
Vanter l'esprit guindé du Maître de Néron,  
Et bâiller sans pudeur en lisant Cicéron.

MAROT (Clément) né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544. Le modèle d'une certaine naïveté fine & piquante que l'on appelle encore de son nom, le genre Marotique. Sa charmante Epître à François I, dans laquelle il se plaint d'un valet

Sentant la hart de cent pas à la ronde,  
Au demeurant le meilleur fils du monde;

qui lui avait dérobé son argent ; quelques Epigrammes qui n'ont point été surpassées , quelques Contes joyeux , quelques jolies Chançons , lui ont fait un nom immortel.

La maniere qu'il a choisie a paru tellement convenable aux Ouvrages de ce genre , que nos meilleurs Poëtes , tels que Voiture , la Fontaine , Rousseau , &c. l'ont empruntée de lui. Nous croyons cependant , avec Mr. de Voltaire , que c'est un défaut de goût que de l'avoir employée dans des Ouvrages d'un genre plus sérieux. C'est travestir Minerve que de lui donner la marotte de Momus.

Il semblerait que le Poëte dont nous parlons , enjoué , badin , & quelquefois licencieux à l'excès , n'aurait gueres dû s'attendre à devenir un des Fondateurs de la Liturgie des Eglises Protestantes. Sa Traduction des Pseaumes , continuée par Théodore de Beze , a été chantée long-tems dans tous les Temples de la réforme de Calvin. On ne sentit point assez , dans cet âge encore grossier , l'étrange disparate du flageolet de Marot & de la harpe de David.

MASSILLON ( Jean-Baptiste ) Evêque de Clermont , de l'Académie Française , né à Hieres en 1663 , mort en 1742 , Prédicateur célèbre , & qui est véritablement à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille.

Bourdaloue armé de preuves , & quelquefois les prodiguant trop , semble n'adresser sa Morale austere qu'à la raison. Massillon s'adresse principalement au cœur ; & il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs , est bien supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer.

MAYNARD (François) de l'Académie Française , élève de Malherbe. Ses vers , toujours dénués d'inversion , ont en général trop de monotonie , & trop peu d'élévation ; mais ce fut un Écrivain naturel , facile & correct , qui avait certainement plus de droits aux bontés du Cardinal de Richelieu que les Boisrobert , les Colletet , & beaucoup d'autres Poètes ses contemporains , qui ne le valaient pas. Les Sonnets chagrins de Maynard contre ce même Cardinal sont peut-être ce qu'il a fait de mieux.

MÉNAGE (Gilles) né à Angers en 1613 , mort à Paris en 1692. Il a fait des vers Grecs , Latins , Français & Italiens ; mais c'est dans cette dernière langue qu'il a le plus réussi. Ses poésies Italiennes le firent recevoir de l'Académie *della Crusca*.

Il sentait dans les autres le ridicule du pédantisme dont il était lui-même un peu entiché.

On en a la preuve dans sa métamorphose du pédant Montmaur en perroquet.

C'est Ménage que Molière joua dans la Comédie des *Femmes Savantes*, sous le nom de *Vadius* ; mais il eut le bon esprit de ne pas s'offenser de cette liberté du Théâtre. Lui-même avait été satyrique avec succès dans sa *Requête des Dictionnaires*, & personne n'était plus pénétré que lui de la nécessité de cette satire utile, qui en respectant les mœurs, répand un juste ridicule sur de mauvais Ecrivains, dont les succès découragent quelquefois les vrais talents, & déshonorent le goût du Public. Molière, peut-être, aurait dû l'épargner, d'autant plus que Ménage eut le mérite de sentir le premier le génie naissant de ce grand Poète Comique. On fait qu'il dit à Chapelain, en sortant d'une représentation des *Précieuses Ridicules* :  
» Nous adorions, vous & moi, toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées.  
» Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré..... » Cet éloge en renfermait un bien remarquable de la liberté courageuse avec laquelle Molière avait osé jouer tout l'hôtel de Rambouillet. On voit aussi par-là quelle influence heureuse une seule bonne Comédie peut avoir sur les mœurs de toute une Nation.

Au reste , Ménage était un Savant très-estimable. Il était bien nécessaire, sur-tout dans ces commencemens de la Littérature , qu'il y eût de pareils érudits. C'est à leurs travaux qu'on doit la lumière pure dont nous jouissons , & qui ne tardera pas à s'éteindre, précisément parce qu'on a voulu réduire en Almanachs, & en Dictionnaires très-imparfaits, toutes les connaissances humaines.

La Reine Christine honora Ménage de ses bontés pendant le séjour qu'elle fit en France. Cette Princesse qui aimait les Sciences, ne put s'empêcher de distinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas été de l'Académie Française. Le savant la Monnoye n'a pas jugé au-dessous de lui de donner une édition soignée du *Ménagiana*, dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses.

MERCIER (Louis Sébastien) né à Paris en 1740. C'est un hérétique en matière de goût, mais un hérétique de si bonne foi, & ses erreurs ont un principe si honnête dans un enthousiasme réel pour la vertu, que nous ne lui ferons aucun reproche de sa passion pour les Drame. On trouve d'ailleurs dans les siens des traits, toujours précieux, de naturel & de vérité, quoique le style de ses personnages soit

rarement d'accord avec leur condition. Nous avons été fortement émus à la lecture de l'*Indigent*, & dans un autre de ses Drames, d'un genre moins sombre, intitulé la *Brouette du Vinaigrier*, nous avons été frappés de quelques Scenes qui nous ont paru très-bien faites. Mr. Mercier a mis de la vraie chaleur & beaucoup d'esprit jusques dans ses réflexions hétérodoxes sur l'Art Dramatique, parce qu'il a véritablement des lumieres, & qu'il est fortement pénétré de ce qu'il écrit. Enfin, quoique nous ne pensions pas comme lui, il est devenu si intéressant aux yeux de tous les gens de Lettres, qui savent encore se respecter, par le procédé odieux des Comédiens à son égard, que tant que l'administration ne lui aura pas rendu justice, nous croyons devoir le regarder comme un homme sacré.

MIÈRE (Antoine-Marin le) né à Paris. Il est à Mr. Marmontel, dans le genre dramatique, ce que Campistron est à Racine. Il n'a pas tout-à-fait la déclamation emphatique & la noble enflure de son modele; mais il a trouvé l'art de le surpasser en dureté, en sécheresse & en bizarrerie.

Toutes les études Théatrales de Mr. le Miere semblent n'avoir eu pour objet que l'effet de

la pantomime , & la perspective de la scène. Peut-être eût-il été un excellent décorateur ; mais la nature ne paraît pas avoir eu l'intention d'en faire un Poëte. S'il se trouve quelqu'un qui ait eu l'intrépidité de lire ses Tragédies, il peut se vanter de connaître à fond la manière gothique & barbare du fameux Chapelain. Ce n'est pas que Mr. le Miere n'ait quelquefois des idées assez heureuses.

Un vers noble , quoique dur ,  
Peut s'offrir dans la Pucelle.

Mais ordinairement il défigure ses meilleures idées par des vers précisément techniques , qui ressemblent à de la prose que l'on aurait contournée avec effort , & à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure.

On invite le Lecteur à tâcher de prononcer ces lignes , prises au hasard dans la Tragédie de Guillaume Tell.

Hâte-toi : fais marcher , sous *diverse* conduite ,  
Vers les divers Châteaux notre intrépide élite.  
Tandis qu'avec *Wæerner* , moi , j'irai sur le *Lac* ,  
Dans l'ombre de la nuit , m'emparer de *Kusnac*.

Et ces autres lignes , non moins helvétiques ,  
& fidèlement extraites de la même Piece :

Je pars, j'erre en ces rocs où partout se hérissent  
Certe chaîne de monts qui couronne la Suisse.

Les Pièces fugitives de Mr. le Miere joignent à cette singulière mélodie, une originalité fantasque qui les rend extrêmement piquantes. C'est parmi ces Pièces que l'on trouve ces inconcevables vers adressés à Mademoiselle Dangeville.

Ta folâtre féerie accordait des cerveaux  
Les chanterelles élastiques.

C'est dans ces aimables Poésies que l'on trouve encore un peuple qui tombe *dans l'ornière de la routine ; une onde guéable ouvrant ses lames , & sur laquelle les chars rencontrent les bateaux , de manière que les fouets croisent les rames , tandis que des fleuves rient dans leurs barbes limoneuses de ces petites rivières qu'on passe au gué.* C'est là que le Lecteur ne manquera pas d'être frappé de cette agréable antithèse sur la Ville de Tours.

Ville que de tout tems signale  
Son Archevêque & ses pruneaux.

Et de cette idée pittoresque sur un Château qui à la vérité n'a ni pruneaux, ni Archevêque ; mais qui en revanche a l'avantage d'être vu de loin, parce qu'il *dresse ses girouettes illustres.*



C'est-là enfin que l'on a grand plaisir à voir

Ces deux fils du siecle d'airain,  
 Ces deux fougueux Antagonistes,  
*Le Tien, le Mien, le front serain,*  
*De leurs calculs brûler les listes,*  
*Sourire, & se donner la main.*

Un peu revenu de la manie du Théâtre & de ces petits vers duriuscules, Mr. le Miere a voulu se signaler dans une autre carriere. Il a entrepris de chanter la Peinture, d'après l'excellent Poëme latin de feu Mr. l'Abbé de Marfy. Ce sujet était beau sans doute, & Mr. le Miere a même observé dans sa Préface, qu'il était bien supérieur à celui de l'Art poétique. C'était un engagement qu'il prenait avec le Public de s'égalier au moins à Boileau, d'autant plus que son Poëme avait été très-fastueusement annoncé par des admirateurs mal-adroits. Enfin l'Ouvrage a paru, & l'on a cru lire encore les Tragédies de Mr. le Miere. Son style, sans aucune exagération, est à celui de Boileau, ce qu'étaient à la mélodie enchanteresse de la flûte de Blavet, le bruit importun d'une scie, & les aîgres frottemens d'une lime qui mord l'acier. Voyez sur cet étrange Poëme, où toutes les regles de la langue & du goût sont violées à chaque page, l'extrait judicieux qu'en a donné

Mr. l'Abbé Aubert dans le Journal des beaux Arts.

Il est heureux pourtant que Mr. le Miere n'ait pas joint à sa manie pour les vers, la prétention des longues Préfaces, comme ces Auteurs qui nous accablent régulièrement, au commencement & à la fin de chacune de leurs Pieces, de fatigantes & volumineuses Dissertations, & de Poétiques faites exprès pour leurs Poésies. C'est une discrétion dont on doit lui savoir beaucoup de gré.

Au reste, Mr. le Miere a remporté plusieurs prix dans les Académies de la Capitale & des Provinces; mais cette facilité à remporter des prix Académiques est devenue, par une suite d'expériences qui ne s'est presque jamais démentie, un signe assez infallible de médiocrité.

MOINE (Pierre le) Jésuite, né à Chaumont en Bassigni, en 1602, mort à Paris, en 1672. Son Poème de *Saint Louis*, dont Boileau n'a cru devoir dire ni bien ni mal, prouve qu'il était né avec de grandes dispositions pour la Poésie, & qu'il ne lui a manqué, peut-être, pour atteindre à la perfection de son Art, que d'avoir écrit dans un siècle qui lui eut présenté des modèles de goût. Mais ce Poème est manqué, parce que l'Auteur n'a pas su régler son

imagination , & qu'il ne s'est pas conformé à ce précepte d'Horace :

*Et quæ  
Desperat tractata nitescere posse , relinquit.*

Il n'est point de petits détails que la Poésie ne puisse annoblir sans doute ; mais elle rejette ceux qui sont ingrats ; & vouloir tout peindre est aussi rebutant que vouloir tout dire.

MOLIERE, ( Jean-Baptiste Poquelin de ) né à Paris en 1620 , mort en 1673. Le premier des Poètes comiques , anciens & modernes. L'extrême liberté d'Aristophane ne convenait gueres qu'à un Etat démocratique. Les bons mots de Plaute se ressentaient un peu de la grossièreté de son siècle. Térence ne fut gueres qu'un Traducteur élégant : le seul Moliere posa d'une main courageuse les bornes que doit avoir la véritable Comédie , dans une Monarchie gouvernée par les bienséances & par les mœurs.

On sent bien que d'après les limites que nous nous sommes imposées , nous ne pouvons nous permettre ici que quelques traits rapides & peu approfondis sur le caractère de ce grand Poète.

Le premier secret de l'Art de Moliere fut

sans doute de peindre les hommes qu'il voyait, bravant à la fois l'audace des applications & les vains murmures de ceux dont il représentait naïvement les ridicules, & même les vices.

Il est courageux, mais il est nécessaire de répéter ce que nous avons dit ailleurs, qu'il ne peut exister de bonne Comédie, si l'on retranche au Poète la liberté de s'emparer de tous les ridicules qui appartiennent de droit à son art. L'homme métaphysique n'est qu'une spéculation vaine, aussi étrangère à la Poésie qu'à la Peinture. Ce sont les individus pris dans la société, qui doivent servir de sujets & de modèles à la Comédie. Seulement on exige de l'Auteur qu'il tâche de masquer son secret, en accumulant sur un seul personnage les traits du ridicule dérobés à plusieurs : de manière que l'ensemble de ces traits réunis ne désigne plus uniquement tel ou tel homme en particulier; mais frappe à-peu-près également sur toute l'espèce des caractères vicieux que le Poète s'est proposé de peindre.

C'est ainsi qu'Apelle forma sa Vénus, non d'après la plus belle des femmes, qui peut-être n'eût pas suffi pour rendre toute l'idée qu'il avait de la Déesse des Graces; mais d'après la réunion de plusieurs Beautés, dont chacune lui fournit plus ou moins les détails qui pouvaient  
atteindre

atteindre au modele que son imagination avait conçu.

On doit avouer que cette loi imposée au Poëte Comique a tourné quelquefois au profit du génie. Cependant Moliere , à l'exemple d'Aristophane , s'éleva souvent au-dessus de cette contrainte. Encouragé par Louis XIV , il osa franchir une loi dont l'observation superstitieuse eût gêné son effor : car le génie ne peut s'immoler toujours aux regles pusillanimes que lui-même n'a pas dictées , & qui ne sont en effet que des bienséances de pure convention.

On fait à combien de gens ressemblait son Tartuffe ; on connaît même l'homme en place accusé , par la voix publique , d'avoir servi de modele à ce personnage hardi. Moliere n'en eût pas moins le courage de déclarer à Louis XIV qu'il fallait ou lui permettre le Tartuffe , ou qu'il renonçât désormais à la Comédie.

On fait que presque toutes les anecdotes de la Cour & de la Ville , dès qu'elles lui semblaient convenir à son art , venaient se placer tour-à-tour dans ses Pieces immortelles , qui n'en avaient que plus de mérite pour les Spectateurs , charmés de retrouver sur le Théâtre les Scènes de ridicule que les originaux de Moliere avaient données dans la société.

On fait par exemple que le trait de Bertrand

de Sotenville , qui eut le crédit de vendre tout son bien pour faire le voyage d'outre-mer , fut appliqué à M. de la Feuillade , qui avait dérangé sa fortune pour mener au siege de Candie trois cens Gentilshommes équipés à ses dépens.

On fait que l'impertinent Chasseur de la Comédie des *Fâcheux* , n'était autre que le Marquis de Soyecourt.

On fait que ce Gros-Pierre , qui prit le nom pompeux de Mr. de l'Isle , désignait Thomas Corneille , qui s'avisa de quitter le beau nom de Corneille , en effet très-dangereux pour lui , pour prendre le nom de Mr. de l'Isle.

On fait que dans la Piece des *Femmes Savantes* , Cotin , Ménage , Madame Dacier , & tout l'hôtel de Rambouillet furent joués. On fait même que Madame de Rambouillet , qui était à la premiere représentation de cette Comédie , dit en sortant à Ménage : „ Quoi ! Monsieur , » vous souffrirez que cet impertinent de Moliere » nous joue de la sorte ? “ Et que celui-ci eut le bon esprit de répondre : „ Madame , j'ai vu » la Piece. Elle est parfaitement belle , & l'on » n'y peut trouver rien à redire , ni à critiquer.“

On fait qu'on croyait Mr. de Montauzier lui-même caractérisé dans quelques-unes des brusqueries du *Misanthrope*.

On fait que dans l'*Amour Médecin*, les quatre premiers Médecins de la Cour, MM. Desfougerais, Esprit, Guenaud & d'Aquin, furent représentés naïvement sous les noms de MM. Desfonandrés, Bahis, Macroton & Tomès, noms comiques, qui avaient été fournis à Moliere par son ami Despréaux, & qui servaient à désigner plus particulièrement encore ces mêmes Médecins. Tous ces noms étaient dérivés du Grec. Celui de Desfonandrés, qui veut dire *tueur d'hommes*, s'appliquait à Mr. Desfougerais; celui de Bahis à Mr. Esprit, affligé d'un bredouillement glapissant & risible; celui de Macroton à Mr Guenaud, à cause de son parler lent & désagréable; enfin celui de Tomès à Mr. d'Aquin, partisan fanatique de la saignée. Il ne faut pas oublier que pour rendre la plaisanterie plus agréable à toute la Cour, les Auteurs chargés de ces Rôles, les représenterent avec des masques que Moliere avait fait faire exprès, & qui imitaient parfaitement la figure de ces Messieurs. C'était véritablement la Comédie d'Aristophane.

On fait que toute la Piece du *Mariage forcé* n'avait pour base que le mariage en effet un peu forcé du Comte de Grammont avec Mademoiselle Hamilton.

On fait que le nom de *Tartuffe* même, qui s'était appelé d'abord *Panulphe*, avait été fourni

à Moliere par une anecdote plaisante arrivée à la table d'un Ecclésiastique \*) du premier rang ; & que les interrogations que fait en latin Mr. Bobinet à son Eleve , dans la Comtesse d'*Escarbagnas* , faisaient allusion aussi à une autre anecdote du tems.

Cette liberté de ne laisser échapper aucun des traits comiques que lui fournissait la société , fut pour Moliere une source inépuisable d'excellentes plaisanteries. En vain on criait à la satire comme si la Comédie pouvait être autre chose que l'imitation & par conséquent la satire des mœurs ; Moliere avait l'avantage de vivre dans un siècle plein de nerf & de courage , fertile en âmes fortes & vigoureuses , à qui les vaines clameurs de l'Envie étaient peu capables d'en imposer. Ceux qui présidaient alors au Gouvernement , avaient eu le mérite de sentir qu'un excellent Poëte Comique , avec les seules armes du ridicule , pouvait avoir sur les mœurs de toute la Nation l'influence la plus utile ; maintenir une balance à-peu-près égale entre les différentes Conditions de l'Etat , balance qui importe infiniment plus qu'on ne le croit à la tranquillité d'une Monarchie ; réprimer à propos l'or-

---

\*) Voyez la Vie de Ninon l'Enclos par Mr. Bret.



gueil ou l'ambition de certains ordres de Citoyens qui peuvent devenir dangereux , en s'arrogant insensiblement des prérogatives qui ne leur appartiennent pas , & qui n'étaient point à craindre lorsqu'ils se trouvaient confondus dans la classe des Citoyens dont il était permis de rire. On ferait un volume sur l'utilité dont pourrait être un homme tel que Moliere à une administration éclairée.

L'esprit juste & naturel de Louis XIV semblait lui avoir révélé une partie de ces grandes vues. Souvent ce Prince , près de qui la fortune avait placé Moliere ( circonstance nécessaire peut-être au repos de ce grand Poète ) daignait lui indiquer lui-même les ridicules qui pouvaient être échappés à son pinceau. Aussi trouverait-on dans ses Comédies , plutôt que dans notre Histoire , le vrai caractère de la Nation ; & c'est là ce que des Commentateurs , qui auraient quelque talent , devraient sur-tout y chercher. Mais que pour la gloire de Moliere & de la France , ce Commentaire digne de nos plumes les plus savantes , ne soit jamais livré à des mains profanes !

La seule Comédie du *Tartuffe* , qui n'avait eu de modele chez aucune Nation , soit par la hardiesse de son sujet , soit par les difficultés qu'il offrait à vaincre , soit par les finesse de

l'art que l'on y découvre à chaque scène, soit enfin par l'histoire de la persécution momentanée que cette Pièce attira sur l'Auteur, peut donner lieu à plus de remarques utiles que tout le reste de nos Théâtres pris ensemble.

Au reste, en démontrant, comme nous le faisons à l'instant, la nécessité des personnalités dans la Comédie, nous n'avons pas prétendu alarmer les Citoyens; mais seulement indiquer au Gouvernement une de ses ressources, pour faire tomber sans violence des abus que les loix n'ont pu prévoir, ou qu'elles ne peuvent réprimer. C'est à lui de saisir ce juste milieu, qui en accordant aux Arts toute la liberté qui leur est due, empêche cette même liberté de dégénérer en licence. C'est à lui enfin de savoir employer le ridicule comme un supplément à l'insuffisance des loix.

Que les Citoyens d'ailleurs soient sans inquiétude. Nous l'avons déjà dit quelque part : des ridicules communs & vulgaires, tels que la plupart de ceux qu'on apperçoit, ne méritent pas même un coup d'œil d'un Poëte Comique, bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs, & à l'amusement d'une Nation vive & brillante. Les vrais originaux sont très-rare; & il y a bien des gens qui ont la folle vanité de se croire des personnages dignes de la scène, dont l'Auteur

le plus satyrique tranquilliserait bien l'esprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense de leurs ames nulles & sans physionomie. Tous les portraits ne sont pas faits pour être exposés au Sallon, & tous les caracteres ne sont pas dignes du Théâtre. Observons encore qu'il n'est pas possible de bien peindre un personnage vicieux ou seulement ridicule, sans qu'on lui trouve dans le monde une infinité de copies. Souvent le véritable original qui a servi de modele au Poëte, échappe à l'application, tandis qu'elle va se partager sur des gens auxquels l'Auteur n'avait jamais pensé, & dont même il ne soupçonnait pas l'existence avant que la malignité des Spectateurs vint la lui révéler. Or toute application ainsi divisée cesse par-là même d'être une personnalité offensante. Nous garantissons la justesse de cette observation d'après l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes plus d'une fois, & sur-tout à l'occasion de la Comédie des *Philosophes*, s'il est permis de rappeler aucune Comédie quand on parle de Moliere.

Une des loix que se prescrivit encore ce Grand Homme, & qui ne contribua pas moins que sa liberté courageuse à la perfection de son art, ce fut de choisir constamment ses personnages dans la vie commune, qui est la plus propre à fournir à la scene des ridicules fail-

lans, & qui ont précisément la charge du Théâtre. On fait qu'il ne dérogea à cette règle que dans la Comédie du Misanthrope, le seul des caractères qu'il ait traités que le peuple ne devait pas lui fournir. Mais nous avons développé ailleurs cette idée \*); & depuis, quelques Ecrivains célèbres nous ont fait l'honneur de l'adopter.

Nous avons fait sentir aussi l'avantage qu'avait eu Molière d'employer dans ses Comédies beaucoup de traits d'une plaisanterie naïve, tels que ces ingénuités si piquantes d'*Agnès*, dans l'*Ecole des Femmes*, qui blesseraient aujourd'hui la délicatesse hypocrite de nos oreilles, tandis que nous allons tous les jours nous dédommager à des Spectacles forains, libres jusqu'à l'indécence, de ces entraves qu'une vaine affectation de pudeur a données au Théâtre de la Nation, sous prétexte de l'épurer. Cette conduite n'a que l'apparence d'une contradiction, & ne paraîtra pas étonnante à quiconque aura observé que plus on a de morale en paroles, moins on a de mœurs en réalité.

Nous ne pouvons nous refuser à l'idée de considérer un moment Molière comme un Lé-

---

\*) Voyez le Discours préliminaire de la Comédie des Tuteurs.

gislateur qui exerça sur les Français une sorte de Magistrature , d'autant plus puissante qu'il ne l'exerça que par son génie , & que rien à l'extérieur ne décélait au vulgaire le secret de son administration.

Il nâquit dans les circonstances les plus heureuses où il pouvait naître , sous un Prince qui le protégea contre les ennemis que devaient nécessairement lui donner & le genre & la supériorité de ses talens. On trouve dans un Mémoire que lui adressa Moliere en faveur d'un Médecin , des traces précieuses de la familiarité à laquelle ce Monarque , quoique fastueux , daignait admettre ceux de ses sujets qui illustraient son regne.

Le goût des amusemens nobles , & ces Fêtes ingénieuses & brillantes qui faisaient de la cour de Louis XIV le rendez-vous des Etrangers & l'admiration de l'Europe ; l'esprit de gaité alors généralement répandu par une suite de la considération & de la prospérité dont jouissait la nation ; cet esprit de gaité que la manie philosophique a depuis desséché dans sa fleur , lorsque las , pour ainsi dire d'être Français , quelques raisonneurs mélancoliques ont voulu nous livrer au délire sombre des idées Anglaïses ; enfin l'émulation entretenue sans cesse par le concours d'une foule d'excellens esprits que la nature

sembla prodiguer dans ce beau siècle : toutes ces circonstances réunies contribuèrent à donner à la France un homme tel que Molière.

Quel assemblage heureux d'événemens nécessaires peut-être au développement d'un pareil génie ! Tandis que pour l'arrêter dans son essor, il ne faudrait de nos jours qu'un Trissotin en faveur dans quelques Bureaux d'esprit, qu'un Zoïle en place, enfin qu'un seul homme puissant trop peu sensible à la gloire, ou trop faible pour accorder au mérite persécuté par l'Envie, une protection courageuse.

Il résulte de ce petit nombre d'observations jettées à la hâte dans un sujet si riche, que personne ne porta dans le cœur humain un coup d'œil plus sûr & plus profond que ce Poète, qui est en même-tems le plus grand Philosophe dont la Nation ait à s'enorgueillir. Non-seulement il semble avoir épuisé toutes les sources du rire, & les différens caractères dont il s'est emparé ; mais encore ceux-mêmes qu'il n'a fait pour ainsi dire, qu'effleurer dans quelques scènes de ses Pièces inimitables. Il y a tel sujet de Comédie que peut-être on n'osera jamais tenter, uniquement parce que Molière en a crayonné les premiers traits ; & c'est en ce sens l'homme qui a fait le plus de larcins à la postérité. Qui oserait, par exemple, traiter le sujet

du *Railleur*, après la scène de Clitandre & de Trissotin dans les *Femmes Savantes*?

Toutes les innovations que l'on s'est permises depuis ce Grand-Homme, sous prétexte de réformer ou d'ennoblir le genre, n'ont tourné qu'à la ruine de la vraie Comédie. Les uns ont cru imiter la nature en saisissant quelques détails minutieux des usages de la vie commune. Ils ont cru mettre de la vérité dans leurs Pièces, en rendant avec fidélité les décorations d'un appartement ou de petites attitudes domestiques, dont ils ont eu soin de noter ennuyeusement la pantomime dans leurs *Diames*. Toutes ces puérités à prétention indignent les vrais connaisseurs, & font même une secrète pitié à ceux qui feignent le plus de les admirer.

D'autres, au lieu de peindre les hommes tels qu'ils sont, nous ont donné des Romans qu'on pourrait tout au plus regarder comme des exceptions aux événemens ordinaires de la vie; & comme les aventures bizarres de quelques individus de notre espèce. En établissant sur des événemens peu vraisemblables un intérêt chimérique, ils ont prétendu remplacer le Peintre des ridicules, & l'Historien des mœurs; mais malgré leurs efforts, tous ces Ecrivains à la mode ne nous ont appris qu'à regretter Molière davantage.

On a souvent agité l'inutile question de la prééminence entre les deux genres dramatiques. On a voulu savoir qui de Melpomene ou de Thalie méritait le plus d'honneurs. Il nous semble que Moliere a résolu ce problème, & qu'il a décidé sans retour la victoire en faveur de la Muse comique. En effet Corneille a eu parmi nous plus d'un successeur digne de balancer sa gloire, & Moliere est encore sans émule. Il en fut à-peu-près de même chez les Grecs. Ils eurent un Eschile, un Sophocle, un Euripide, mais leur Théâtre ne nous a conservé qu'un Aristophane. Ménandre, dont on a beaucoup vanté l'élégance, a toujours été regardé comme très-inférieur à ce Poète du côté de la force comique. Il paraît donc plus aisé d'avoir plusieurs Corneille qu'un seul Moliere; & véritablement nous voyons encore une foule de jeunes gens se signaler plus ou moins dans le genre tragique, tandis que dans l'autre genre on distingue à peine encore quelques heureux essais qui ne sont pas même encouragés.

On a reproché à Moliere de n'avoir pas été toujours correct; mais on n'a point assez remarqué l'énergie singulière de son style, énergie alliée par-tout à la plus étonnante facilité. Malheur aux Ecrivains froids, qui plus frappés de quelques fautes de détail qu'on peut trouver



sans doute dans le style de Moliere, que des beautés dont il étincelle, croiraient que même en cette partie il existe un meilleur modele ! Qu'ils indiquent, s'ils le peuvent, un Poëte comique dont on ait retenu plus de traits, dont plus de vers soient demeurés proverbes ; qu'ils tâchent enfin d'opposer au Misanthrope quelques Pieces de nos jours dont le coloris soit plus vrai, plus naturel, plus brillant.

Mais c'est l'Art du Dialogue sur-tout qui a donné le plus de vie aux Comédies de Moliere & qui paraît aujourd'hui le plus négligé. Ce mérite si rare & l'extrême simplicité des plans dans les Pieces de caractère ( simplicité dont ce grand Poëte lui-même n'avait senti toute la nécessité que vers le milieu de sa carrière ) sont les seuls indices auxquels le Public éclairé pourrait reconnaître ceux qui seraient véritablement appelés à tenir quelque rang parmi les successeurs de Moliere.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par un trait qui fait à la fois l'éloge de trois Grands Hommes. Louis XIV eut la curiosité louable d'apprendre par qui son regne avait été le plus illustré. Quel est le plus grand génie de mon siècle, demanda un jour ce Prince à l'ami de Racine, au célèbre Despréaux ? C'est Moliere, répondit ce judicieux

Critique ; & la postérité a confirmé sa décision.

Moliere ne fut point de l'Académie Française. On nous répondra qu'il était Comédien. Nous le savons, & ce ferait un reproche à faire à la mémoire de Louis XIV , que de ne l'avoir point obligé de quitter le Théâtre. Ce Grand Homme , qui ne fut jamais qu'un acteur assez médiocre , débarrassé des soins de sa troupe , nous eût donné peut-être vingt chefs-d'œuvre de plus. Quelle irréparable perte que celle du tems de Moliere !

MONNOYE (Bernard de la) de l'Académie Française , né à Dijon en 1641 , mort en 1728 , Critique très-savant. Il eut comme Ménage la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues , mais quelques-uns de ses Poèmes Français , & entr'autres celui du *Duel aboli* , qui remporta le premier prix que l'Académie ait distribué , sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

Les Noël's Bourguignons de Mr. de la Monnoye sont aussi estimés à Dijon , que les Poésies Languedociennes du Chanoine Goudouly le sont à Toulouse ; mais les jargons irréguliers de nos Provinces , quoiqu'ils puissent fournir quelques expressions énergiques ou

naïves, ne font pas faits pour se naturaliser avec notre langue ; & nos Poètes n'auront jamais à cet égard la liberté des Grecs , qui employaient à leur gré les différens dialectes de leur pays.

MONTAGNE (Michel Eyquem de) né dans le Périgord au Château de Montagne en 1538, mort en 1592. Philosophe très-hardi pour son tems, très-sceptique, mais dont le pyrrhonisme s'arrêta cependant au doute raisonnable. Ses Essais sont encore entre les mains de tout le monde. C'est sur-tout dans les Ouvrages du célèbre Citoyen de Geneve qu'on peut apprendre à les estimer. On sera surpris de l'usage heureux qu'il a fait de cette source, quoiqu'il semblât qu'elle dût être tarie depuis longtems par les richesses qu'elle a fournies à nos Philosophes les plus distingués. Mr. Rousseau après eux, a trouvé moyen d'y en puiser de nouvelles; mais à leur exemple il se les est souvent appropriées sans en faire hommage à Montagne.

La philosophie de ce dernier n'a rien d'aride & n'est altérée par aucun mélange de pédantisme. Montagne est un homme du monde qui en s'observant lui-même & en osant ne rien dissimuler de ses observations, a fait sans

paraître y penser, le portrait le plus naïf & le plus fidele de l'espece humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses Lecteurs, de maniere que malgré les tours vicieux & irréguliers du langage de son tems & les défauts particuliers de son style, c'est un de ces Auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine, & à qui l'on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve dans ses Essais une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singuliere vigueur qu'elles empruntent de l'art avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'épurer sans l'affaiblir, & enfin on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni au plus haut degré le talent de plaire & le mérite d'instruire.

Son scepticisme qui ferait pour la plupart des hommes un état de trouble & d'anxiété, était pour Montagne, d'après ses expressions mêmes, un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Ce scepticisme prenait sa source dans son imagination trop féconde. Elle était pour sa raison, dit ingénieusement Mr. Marmontel, ce qu'est pour les yeux un crystal à plusieurs facettes qui rend douteux l'objet véritable à force de le multiplier.

MONTESQUIEU

MONTESQUIEU (Charles de Sécondat de) de l'Académie Française, né en 1689, mort en 1755. Ses Lettres Persanes ne sont pas un ouvrage de pure plaisanterie, comme l'a dit un Ecrivain célèbre. Mr. de Montesquieu y traite souvent les objets les plus graves avec cette hardiesse & cette profondeur qui ont caractérisé depuis l'immortel Ouvrage de l'*Esprit des Loix*.

Cette dernière production est un monument de génie & non pas un Recueil d'Epigrammes, ainsi que l'a avancé trop légèrement l'Auteur d'une Lettre adressée au favant Abbé d'Olivet. L'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de Mr. de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde. Il n'a eu pour ennemis que des fanatiques obscurs qui le critiquaient sans l'entendre & qu'il a rendu ridicules à jamais, quand il a daigné leur répondre. Mais s'il eut des Censeurs téméraires, il faut convenir aussi qu'il a eu une foule d'imitateurs médiocres qui semblent n'avoir usurpé le nom de Philosophes que pour nous dégoûter de la philosophie.

La postérité trouvera sans doute singulier que le Temple de Gnide, cette production légère d'une imagination voluptueuse & riante,

ait été construit par la même main qui avait tracé, avec l'énergie de Tacite, le tableau intéressant & rapide des Causes de la grandeur & de la décadence des Romains, & qui depuis éleva l'immense édifice de l'Esprit des Loix.

La grande réputation de cet Ouvrage, qui a été très-bien analysé par Mr. d'Alembert, l'exposa, comme nous l'avons dit, aux jugemens précipités de l'ignorance & de l'envie. La saine critique n'est venue qu'après, & sans rien diminuer du respect qu'on doit à la mémoire de Mr. de Montesquieu, elle a trouvé dans son Livre quelques citations, quelques faits & quelques principes hasardés. L'Auteur semble souvent avoir tiré de certains usages particuliers des conséquences trop générales. Il a été trompé par des Voyageurs, & ne s'est point assez défié de toutes les sources qui lui ont fourni des autorités pour appuyer son système. Il a puisé dans Bodin sa distinction des Gouvernemens & de leur esprit. Enfin il est difficile de croire que Mr. de Montesquieu ait employé autant d'années qu'il le dit, à méditer ce grand Ouvrage, qui paraît en beaucoup d'endroits un élan du génie, plutôt que le fruit d'une méditation lente & réfléchie. Quoi qu'il en soit, il n'est pas donné à

tout le monde de se tromper comme lui, & ses fautes mêmes décelent toujours un grand maître. Le plus court de ses Chapitres vaut souvent mieux que bien des Livres composés par des esprits plus méthodiques.

Mr. de Montesquieu, Bossuet, Fénelon, & quelques autres hommes de cette classe supérieure, ne paraissent pas avoir rendu à notre Poésie toute la justice qu'elle mérite. Peut-être n'ont-ils pu lui pardonner les essais malheureux qu'ils avaient faits en ce genre; & en effet on aurait dû, pour leur gloire, avoir l'attention de les supprimer. Les petites faiblesses des Grands Hommes ne tirent point à conséquence pour eux; mais il arrive que des Singes s'étudient à les contrefaire, & c'est de là que nous vient cette foule d'Esprits secs & froids qui se liguent aujourd'hui contre le plus beau des Arts. Ce sont des Eunuques qui se vengent de leur impuissance en décrivant le plaisir qu'ils ne peuvent connaître.

MONTFLEURY (Antoine-Jacob) né à Paris en 1640, mort en 1683, Comédien & Auteur Comique, assez gai quelquefois, mais presque toujours licencieux. On voulut l'opposer à Molière, à-peu-près comme on avait opposé Pradon à Racine, & l'on affecta de représenter, au

Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, la *Femme Juge & Partie*, pendant qu'on donnait le *Tartuffe* au Théâtre de Molière. La Pièce de Mont-Fleury se foutint avec un succès égal. Tout ce qui était alors Cour & Peuple n'était pas à portée de mesurer l'intervalle immense qui séparait ces deux hommes. Il y a des chefs-d'œuvre avec lesquels il faut, pour ainsi dire, que l'esprit humain ait le tems de se familiariser, & le *Tartuffe* était de cette Classe.

MORLAIX ou MORELLET (l'Abbé) né à Lyon. Pour se donner une existence dans la Littérature, il se jeta d'abord dans le parti philosophique, auquel il se dévoua comme les Codrus & les Decius se dévouerent pour leur Patrie. Cet Abbé n'est dépourvu ni de connaissances ni d'esprit, ni même d'une sorte de Dialectique, hibernoise, à la vérité, & mêlée de sophismes. Il écrit avec assez de correction & de chaleur, mais il manque des graces de l'homme de goût, & son naturel paraît le rapprocher davantage de la dureté du pédantisme.

On lui attribue le Libelle intitulé *la Vision*, & des Notes sur la *Prière universelle*, imitée de l'Anglais de Pope, par M. de Pompignan, qui tiennent aussi de fort près au genre des Libelles.



M. l'Abbé Morellet a fait de son esprit un usage plus convenable , en traduisant de l'Italien le *Traité des Délits & des Peines* , Ouvrage fait pour adoucir les hommes , & qui peut contribuer , en leur inspirant plus d'indulgence les uns envers les autres , à les rendre meilleurs & plus heureux.

Cet Ecrivain fera certainement beaucoup mieux de traduire ou de composer , s'il le peut , des Livres utiles que de déshonorer ses talens par des Satyres calomnieuses.

Nous souhaitons beaucoup de prospérités à son Dictionnaire du Commerce. Nous aurions voulu seulement ne pas lire dans le *Prospectus* qu'il en a publié , qu'on peut considérer l'argent *comme un mouton abstrait*. Ce jargon pédantesque & métaphysique n'est pas le style propre à des Dictionnaires ; & lorsqu'on écrit pour des Commerçans , il faudrait du moins que la Philosophie daignât se rendre intelligible.

MOTTE ( Antoine HOUDART de la ) de l'Académie Française, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'esprit il a contrefait Homere, Anacréon, Virgile, la Fontaine & Quinault, comme le singe contrefait l'homme. II

a substitué au naturel, au sentiment, aux graces, l'art, le bel esprit & le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose au contraire est correcte, harmonieuse, séduisante; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car dans tous ses Discours, il ne cesse de tendre des pièges au goût de ses Lecteurs, en mettant avec une adresse infinie leur amour-propre dans les intérêts de sa pensée. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans ses Réflexions sur la Critique. Les paradoxes les plus singuliers y sont exposés de manière à s'en laisser surprendre, si l'on perd un instant de vue que l'Auteur ne cherche à les établir qu'en faveur de ses Ouvrages.

Personne n'eut peut-être plus d'esprit que lui. Aussi Mr. de Fontenelle disait-il que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de Mr. de la Motte. Mais personne n'est en même-tems plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel esprit, du génie.

Mr. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être Poète & qu'il le fut. En effet Mr. de la Motte s'essaya dans tous les genres de Poésie; mais le coloris,

cette partie essentielle de l'art , lui manqua presque toujours ; & c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même , qu'il prit enfin tant d'humeur contre la Poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des Tragédies & des Odes en prose. Ses Fables , quoique ingénieuses , sont aussi inférieures à celles de la Fontaine , que son informe abrégé de l'Illiade est au-dessous du Poëme d'Homere.

Une des plus grandes erreurs de Mr. de la Motte fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault & des autres détracteurs des Anciens , dont il ne pouvait juger les Ouvrages que sur le rapport infidèle des Traductions.

On a répété souvent que les vers de la Motte étaient extrêmement pensés , & que même , en qualité de penseur , il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe , ont affecté de confondre le masque & le visage. La Motte emploie , il est vrai avec recherche , le jargon & l'appareil de la Philosophie , il en devient pour ainsi dire technique , en un mot , il ne quitte jamais la fourrure doctorale & le ton dogmatique ; mais aux yeux des connaisseurs délicats , il paraîtra toujours vuide & sec à côté de Rousseau. Ce

dernier a réellement dans ses Ouvrages toute la saine Philosophie, dont la Motte n'a que l'extérieur.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique ( article Critique ) a cru prouver la supériorité de la Motte, en opposant quelques-uns de ses vers les mieux faits aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait tout au plus qu'à des enfans. Avec une pareille méthode, il serait aisé à Mr. Fréron de mettre le dernier de nos Poètes au-dessus de Mr. de Voltaire.

On doit placer la Motte au nombre de ces Auteurs qui ont eu, de leur vivant, une réputation trop au-dessus de leurs talens, & dont la postérité se venge ensuite en les rabaisant au-dessous de leur valeur.

La Tragédie d'Inès de Castro, Piece dénuée de poésie, mais d'un effet prodigieux au Théâtre, conservera cependant à cet Écrivain une longue célébrité. Quelques-unes de ses Comédies, & principalement celle du *Magnifique*, prouvent encore avec quelle souplesse, sans avoir le génie d'aucun genre, son bel esprit savait se plier à tout. Elles plaisent aux représentations & à la lecture.

## N.

NAUDÉ ( Gabriel ) né à Paris en 1600 , mort en 1653. Nous avons dit , à l'article *Caveirac* , que véritablement il s'était trouvé un français capable d'être ouvertement l'apologiste de la Saint Barthelemi. C'est ce même Naudé qui ose s'exprimer ainsi dans son Livre intitulé *Considérations politiques sur les coups d'Etat*.

» Certes pour moi , encore que la Saint  
 » Barthelemi soit à cette heure également con-  
 » damnée par les Protestans & par les Catho-  
 » liques , & que M. de Thou ait rapporté l'o-  
 » pinion que son pere & lui en avaient , par  
 » ces vers de Stace ,

*Occidat illa dies ævo , neu postera credant  
 Sæcula. Nos certe taceamus , & obruta multa  
 Noſte , regi propriæ patiamur crimina gentis.*

» je ne craindrai point toutefois de dire que  
 » ce fut une action très-juſte . . . . C'est une  
 » grande lâcheté , ce me ſemble , à tant d'hiſ-  
 » toriens français d'avoir abandonné la cauſe  
 » du Roi Charles IX , & de n'avoir montré  
 » le juſte ſujet qu'il avait eu de ſe défaire de  
 » l'Amiral & de ſes complices . . . . Il conve-  
 » nait d'imiter les chirurgiens experts , qui

» pendant que la veine est ouverte , tirent du  
» sang jusques aux défaillances , pour nettoyer  
» les corps cacochymes de leurs mauvaises  
» humeurs. »

Il répond à ceux pour qui cette journée sanglante est un objet d'horreur » que les ha-  
» bitans de Césarée tuèrent 80000 Juifs en un  
» jour ; qu'il en mourut 1,240000 en sept ans  
» dans la Judée , que César se vante dans Pline  
» d'avoir fait mourir 1,192000 hommes en ses  
» guerres étrangères ; & Pompée encore da-  
» vantage ; que Quintus Fabius envoya en  
» l'autre monde des colonies de 100000 Gau-  
» lois , Caius Marius de 200000 Cimbres , Char-  
» les Martel de 300000 Teutons ; que 2000  
» Chevaliers Romains , & 300 Sénateurs , fu-  
» rent immolés à la passion du triumvirat ,  
» quatre légions entières à celle de Sylla ,  
» 40000 Romains à celle de Mithridate ; que  
» Sempronius Gracchus ruina 300 villes en  
» Espagne , & les Espagnols toutes celles du  
» nouveau monde avec plus de sept ou huit  
» millions d'habitans » & de cette longue  
énumération d'attentats , cet orateur du meur-  
tre conclut » que la Saint Barthelemi ayant  
» été la plus nécessaire & la plus juste de ces  
» proscriptions , il y a de quoi s'étonner qu'elle  
» n'ait pas été plus grande.

Il ajoute avec une barbarie absurde, que si cette action, *si légitime & si raisonnable*, a été généralement décriée » c'est qu'elle ne fut » faite qu'à demi, au lieu que si l'on eut fait » main basse sur tous les hérétiques, il n'en » resterait maintenant aucun, au moins en » France, pour la blâmer. »

Voilà l'homme que les philosophes auraient dû livrer à l'exécration publique, & non pas l'Abbé de Caveirac, dont nous avons prouvé l'innocence. Mais dans ce même Livre sur les Coups d'Etat, Naudé se montre assez ouvertement le précurseur de la nouvelle philosophie, comme on peut en juger par ces phrases très-hardies pour son tems. » Nous voyons que » tous les anciens Législateurs voulant autori- » ser, affermir & bien fonder leurs loix, n'ont » point eu de meilleur moyen de le faire » qu'en publiant & faisant croire avec toute » l'industrie possible, qu'ils les avaient reçues » de quelques divinités, Zoroastre d'Oromasis, » Trismégiste de Mercure, Zamolxis de Vesta, » Charondas de Saturne, Minos de Jupiter, » Lycurgue d'Apollon ; Draco & Solon de » Minerve, Numa de la Nymphé Egérie, Ma- » homet de l'Ange Gabriel ; & Moïse, le plus » sage de tous, nous décrit en l'Exode comme » il reçut la sienne immédiatement de Dieu. »

Quelques lignes après il loue Cardan d'avoir conseillé aux princes de s'appuyer de la Religion » comme firent autrefois, dit-il, & très-heureusement, David, Numa & Vespasien. »

Moïse & David placés aussi légèrement parmi les politiques qui se sont fait de la Religion un appui purement humain, indiquent assez clairement quelle était la façon de penser de Naudé, & c'est vraisemblablement ce qui lui a fait trouver grace aux yeux de nos philosophes pour son apologie de la Saint Barthelemi. Leur silence à son égard, & les injures qu'ils ont dites à l'Abbé de Caveirac, font du moins une preuve qu'ils ne se font pas un scrupule de varier leur poids & leur mesure au gré de leurs passions.

NICOLE (Pierre) né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695. L'un des meilleurs esprits du siècle de Louis XIV, & l'un des plus estimables écrivains de Port Royal. Il est principalement connu par ses *Essais de morale*, Ouvrage utile & plein de solidité & de raison. C'est le caractère dominant des écrits de cet Auteur; mais comme il s'adresse rarement à l'imagination, comme il s'attache plus aux preuves qu'à l'agrément, son style, quoique très-clair, très-pur, très-exact, fatigue un peu



par sa monotonie : il paraît trop froid & trop didactique. On dévore les *Essais* de Montaigne malgré la vétusté de leur style ; on quitte ceux de Nicole sans peine , & l'on y revient sans empressement. Rien ne prouve mieux que la raison , pour plaire , a besoin d'être assaisonnée de sel & de graces , & d'une certaine dose d'imagination.

NIVERNOIS ( Monsieur le Duc de ) de l'Académie Française. Il serait inutile de rapporter ses autres titres dans des mémoires purement littéraires. Nous avons déjà observé que le premier de tous était sans contredit le mérite personnel.

Quand M. le Duc de Nivernois , ne serait connu que par ses *Réflexions critiques* sur le génie d'Horace , de Despréaux & de Rousseau , son nom n'en ferait pas moins illustre. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume un sens plus fin , plus délicat , plus exquis. On croirait que le Goût lui-même & les Graces ont dicté ses observations pour l'honneur des trois Poètes qui en ont été le plus familièrement inspirés. Il est remarquable que malgré la contagion du goût moderne , celui de M. le Duc de Nivernois se soit conservé aussi pur , & qu'il ait rendu à Despréaux sur-tout & à

Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des Poétiques. C'est associer son nom à celui de ces hommes sublimes, que de sentir si vivement leurs beautés.

M. le Duc de Nivernois nous paraît à cet égard d'autant plus digne d'éloges, qu'il avait à combattre non-seulement les préjugés de nos beaux Esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satyrique qu'il ne dissimule pas, & qui tient sans doute à l'aménité de son caractère. C'est apparemment par une suite de cette antipathie qu'il appelle les Epigrammes de Rousseau, *des traits où l'esprit se pare des défauts du cœur*. Nous croyons ce jugement trop rigoureux. Il nous semble que M. le Duc de Nivernois ne se rappelle point assez que ce grand Poète, victime de la haine & de la persécution, n'a employé le ridicule qu'à se venger de l'injustice. Il oublie que des Epigrammes, qui ne tombent que sur des productions littéraires, n'annoncent souvent que la gaieté de l'esprit, & non la dépravation du cœur comme les Libelles calomnieux; qu'il y a toujours quelque mérite à venger le goût par une raillerie fine & ingénieuse, & que même si quelque chose est capable de faire pardonner un méchant

livre , c'est le bon mot dont il a fourni l'occasion.

Le mérite des Réflexions de M. le Duc de Nivernois ne se borne pas à l'analyse fine & raisonnée qu'il y fait de ces trois Poètes. Il traduit Horace comme il le juge. On ne peut se refuser au plaisir de transcrire ici ce morceau charmant tiré de la seizieme Ode du Livre 3.

Un clair Ruisséau , de petits bois ,  
Une fraîche & tendre prairie ,  
Me font un trésor que les Rois  
Ne pourraient voir qu'avec envie.  
Je préfere l'obscurité  
Qui suit la médiocrité ,  
A l'éclat qui suit la puissance :  
Le Riche est au sein des plaisirs ,  
Moins heureux par la jouissance ,  
Que malheureux par ses desirs.



Je n'ai point ces riches habits  
Qu'avec orgueil Plutus étale.  
Ni vins rares , ni mets exquis ,  
Ne couvrent ma table frugale.  
Mais dans ma douce pauvreté ,  
De la dure nécessité  
J'ignore l'affligeante peine.  
Je jouis d'un destin heureux.  
Et n'ai-je pas toujours Mécene  
Si je voulais former des vœux ?

Le talent de la Poésie pourrait être regardé comme héréditaire dans la maison de M. le Duc de Nivernois. On a retenu les vers fatyriques & pleins d'énergie que fit son Aïeul contre le fameux Abbé de Rancé, Réformateur de la Trappe. Il est à regretter seulement que des séductions de société aient égaré M. le Duc de Nevers dans le parti opposé à Despréaux & à Racine, & que son amitié pour Madame Deshoulières l'ait mis dans le cas de protéger Pradon. Ce n'était point à Mécène de se montrer injuste envers Virgile & Horace, ni d'embrasser la querelle de Mévius.

## O.

OLIVET ( l'Abbé Joseph THOULIER d' ) de l'Académie Française, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768. L'un des meilleurs & des plus fameux Grammairiens de ce siècle, & l'un des Ecrivains qui se sont opposés le plus constamment aux ravages du néologisme & du mauvais goût.

Ses Remarques sur les Tragédies de Racine prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue, & ignorer quelquefois les privilèges de la Poésie. Il est le premier qui ait remarqué & déterminé notre Prosodie Française. Il a traduit plusieurs

plusieurs Ouvrages de Cicéron, & il était digne de les traduire.

Il est rare que les Poètes soient mieux disposés en faveur des Grammairiens que des Géomètres. C'est ce que prouve l'Epigramme suivante de M. Piron contre l'Abbé d'Olivet ; mais on sent bien que ce n'est pas sur une plaisanterie qu'on doit juger d'un homme de mérite.

Ci git Maître Jobelin,  
 Suppôt du pays latin,  
 Juré peseur de diphtongue.  
 Rigoureux au dernier point,  
 Sur la virgule & le point,  
 La syllabe brève & longue,  
 Sur l'accent grave & l'aigu,  
 Sur le tiret-contigu,  
 L'u voyelle, & l'u consonne.  
 Ce charme qui l'enflamma  
 Fut sa passion mignonne ;  
 Son huile il y consumma :  
 Du reste, il n'aima personne,  
 Personne aussi ne l'aima.

ORLÉANS ( Pierre-Joseph d' ) Jésuite, né à Bourges en 1641, mort en 1698. Son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, très-intéressante par le choix du sujet, serait un modele en son genre si l'Auteur s'était arrêté au regne de Henri VIII. Depuis cette époque, son état ne lui a plus permis d'être impartial, &

c'est une nouvelle preuve que l'Histoire ne doit pas être écrite par un homme qui ait des préjugés de corps à ménager. Le Pere d'Orléans a travaillé avec moins de succès aux *Révolutions d'Espagne*. Ce n'est pas que la narration n'en soit très-agréable ; mais l'Espagne a été moins féconde que l'Angleterre en grandes révolutions, & par conséquent le sujet étoit moins heureux & moins riche. Le Pere d'Orléans a publié aussi les Vies de plusieurs Jésuites , celle du Pere Cotton , entre autres : on imagine bien que ce n'est point par de pareils ouvrages qu'il faudroit juger de son talent pour l'Histoire. L'inconvénient de ces Vies d'hommes obscurs , & faits pour l'être , qui n'ont dû qu'à de petites intrigues une célébrité passagere , capable d'intéresser , tout au plus , la société dont ils étaient membres , c'est de surcharger les bibliothèques d'une foule de livres inutiles. Cette vicieuse abondance deviendra tôt ou tard plus funeste qu'on ne le croit à la Littérature. Elle fait regretter le tems où l'on n'imprimait point , & où rien n'étoit conservé que ce qui méritoit de l'être.

P.

PALISSOT\* ) ( Charles de Montenoy )

---

\*) Cet article est des Editeurs.

né à Nancy en 1730, Auteur de la Comédie des *Philosophes*, de quelques autres Pièces de Théâtre, & du Poëme de la *Dunciade*. Ses amis prétendent qu'en lisant ses Ouvrages on s'apperoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Moliere, de Boileau, & en général des bons modeles. Mais ses ennemis assurent que c'est un homme sans foi, sans probité, sans religion, sans mœurs, une ame sombre & dévorée de fiel, un banqueroutier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traître, un méchant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat, &c. &c. &c. \*) ; & ils en donnent pour preuves sa Comédie des *Philosophes*, représentée de l'aveu du Gouvernement, en 1760, & son Poëme de la *Dunciade*, dans lequel témérairement & malicieusement il a osé se moquer des vers ou de la prose de plusieurs beaux Esprits infiniment utiles à l'Etat & au bon ordre de l'Univers.

Nous ne savons trop dans quelle classe de démonstrations il faut placer ce genre de preuves. Le plus sûr, à notre avis, serait d'en faire des articles de foi, si l'on ne craignait d'en dégouter les Philosophes.

---

\*) Voyez les Pièces justificatives imprimées à la fin de la Comédie de l'*Homme dangereux*.

Au reste la nature ayant épuisé son pouvoir à forger un monstre moral tel que M. P..., il est de la plus grande probabilité qu'elle en a fait en même tems un monstre physique. C'est pourquoi nous assurons avec un degré de certitude qui approche de l'évidence, que cet Auteur, selon toutes les loix de l'analogie, est infailliblement louche, borgne, bossu, boîteux, qu'il a d'ailleurs des griffes de tigre, des défenses de sanglier, des ailes de chauvesouris, la physionomie d'un oiseau de proie, & qu'on doit lui trouver à l'extrémité du coccis, une queue de singe qui dénote visiblement son origine infernale : *ce qu'il fallait démontrer*. On imagine bien qu'un tel homme ( si pourtant c'en est un ) ne fera jamais de l'Académie Française.

P ANNARD ( Charles-François ) né dans le pays Chartrain en 1699, mort en 1760. Auteur d'un grand nombre de Parodies, & d'Opéra Comiques du bon genre. Nous nous permettons de caractériser ainsi l'ancien Opéra Comique, non qu'il méritât cependant, sans beaucoup de restrictions, les suffrages d'un homme de goût, mais du moins ce spectacle avait de quoi plaire avant que l'uniforme ennui des Ariettes eût pris la place de la gaité piquante de nos Vaudevilles. C'est dans ce dernier genre



que M. Pannard s'était particulièrement distingué. Quelques personnes l'appelaient le la Fontaine du Vaudeville, parce qu'il lui ressemblait en effet par quelques endroits, & dans ses Ouvrages & dans sa conduite. Il eut, comme le fabuliste, la plus grande incurie pour sa fortune. Il vécut pauvre, & mourut de même. C'est dommage qu'il n'ait pas été porté dans le grand monde. Ses idées, dans ses Vaudevilles, eussent été moins circonscrites. Ses traits ne tombent gueres que sur quelques états, marchands, commis, procureurs, banquiers; sur les gens de lettres, &c.

PASCAL ( Blaise ) né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. L'un des plus illustres Ecrivains du siècle de Louis XIV. On fait qu'à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, il parvint à découvrir, sans maître, & à démontrer les trente-deux premières Propositions d'Euclide. Ce prodige s'est à peu près renouvelé depuis dans MM. de l'Hôpital & Clairaut. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Pascal, quoique né avec une vocation si décidée pour la Géométrie, fut en même-tems un très-bel esprit & un homme de génie. Il ne se trompa en matière de goût que sur la seule Poésie, dont, malgré ses rares ta-

lens , il ne se formait aucune idée. A la vérité il mourut avant que les Satyres de Boileau , les Tragédies de Racine , & les chefs-d'œuvre de Moliere & de la Fontaine eussent paru : ce qui le rend infiniment plus excusable que ceux de nos Philosophes modernes qui ont osé de nos jours dépriser la Poésie sans l'entendre.

Un prodige de Pascal , plus grand que celui de quelques propositions de Mathématiques devinées à douze ans , c'est l'excellent Ouvrage des Lettres Provinciales , modele à la fois de la plaisanterie la plus délicate & de l'éloquence la plus véhémence ; écrit avec tant de pureté qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue , sur-tout si l'on considère que ses Lettres sont de l'année 1656 , & antérieures de huit ans , à la premiere Tragédie de Racine.

Ces fameuses Lettres subsisteront toujours , quoique , dans le moment où nous écrivons , l'Ordre des Jésuites paraisse éteint. Les esprits superficiels qui n'y verraient qu'un Vaudeville du tems , se tromperaient d'autant plus qu'un chef-d'œuvre d'éloquence est de tous les âges. Pascal ne s'arrêta pas dans son sujet aux faibles nuances dont se ferait contenté un Ecrivain qui n'eût été qu'ingénieux. Mais ayant saisi en homme de génie tous les grands traits qui de-

vaient imprimer un caractère de vie à son tableau, il a immortalisé ce qui n'eût été que passager sans lui ; & dans les révolutions du tems, les Jésuites peut-être seront moins connus par eux-mêmes que par les Provinciales. C'est ainsi qu'Eschine nous est encore présent dans la belle harangue que prononça Démosthène contre lui, & que les Sophistes d'Athènes font, pour ainsi dire, encore sous nos yeux dans l'excellente Comédie *des Nuées* d'Aristophane.

Les Pensées de Pascal sur la Religion renferment de grandes beautés. Mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un Ouvrage fini, que le projet d'un Ouvrage.

Pascal ne fut point de l'Académie Française.

PATU (Claude-Pierre) né à Paris en 1726, mort en 1757. La mort prématurée de ce jeune homme estimable doit être regardée comme un vrai malheur pour la Littérature. Il avait cultivé, par l'étude approfondie de plusieurs langues, les heureuses dispositions que la nature lui avait données, & personne n'était plus capable que lui de se faire une réputation brillante, soit par sa prose, soit par ses vers.

Sa Comédie des *Adieux du Goût* fut très-accueillie du Public, & le méritait par les heu-

reux détails dont elle est remplie. Il publia, deux ans après, une Traduction élégante & fidelle de plusieurs petites Pieces du Théâtre Anglois, & entr'autres du célèbre Opéra du *Gueux*. Ce Recueil a fourni à Mr. Sedaine le meilleur de ses Ouvrages, (*le Diable à quatre*) & à Mr. Collé l'idée de la Piece intéressante qu'il a donnée sous le titre de *la Partie de Chasse d'Henri IV.*

Plein de ce noble enthousiasme, qu'inspire, sur-tout aux jeunes gens, un homme de génie, Mr. Patu fit en 1755, avec l'Auteur de la *Dunciade*, son ami, le voyage de Geneve, pour y rendre à Mr. de Voltaire l'hommage que lui doivent tous les Gens de Lettres. Nous avons sous les yeux plusieurs témoignages des sentimens dont l'honorait Mr. de Voltaire, & des espérances distinguées que ce Grand Homme en avait conçues. M. Patu joignait en effet à un esprit supérieur les principes & l'amour du bon goût; & sans doute il en eût retardé la décadence. Il avait vu avec douleur les commencemens de cette Secte impérieuse & haughtaine, qui sous le masque de la Philosophie, prétendait exclusivement à la considération, se croyait la dispensatrice de la gloire, & se proposait enfin d'affervir la République des Lettres aux caprices de ses Profélytes. Il semblait

prévoir leur audace, leur jalousie, leur manège, leur intolérance : aussi nous écrivait-il alors dans la juste indignation qu'il en ressentait : *initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

PAVILLON ( Etienne ) de l'Académie Française, né à Paris en 1632, mort en 1705. Il y a de la délicatesse & du naturel dans ses petites poésies, qui lui donnerent une réputation assez juste encore pour son tems ; mais un poète qui n'aurait aujourd'hui que de pareils titres de célébrité, ne serait gueres connu que par le Mercure, s'il n'était pas très-riche, & s'il n'avait pas une bonne table. Le regne des Bouquets, des Madrigaux, des Epithalamies, est à-peu-près passé comme celui des Triolets & des Ballades. Les *Fantaisies* passeront à leur tour,

PELLÉGRIN ( l'Abbé Simon-Joseph ) né à Marseille en 1663, mort à Paris en 1745. La pauvreté le rendit ridicule. Un Comédien osa le jouer en plein Théâtre, & railler uniquement sa misère, sans que le public se fût soulevé contre cette indécence inhumaine. L'Abbé Pellégrin, homme doux, simple, modeste & honnête, avait le malheur de travailler pour vivre, & pour faire subsister une fa-

mille nombreuse , à laquelle il sacrifiait souvent son propre nécessaire. Ses vertus ne le sauvèrent pas du mépris : cependant on ne doit pas oublier qu'il a fait la Tragédie de *Pélopée* , ouvrage qui ferait beaucoup d'honneur à ceux de nos modernes qui affichent le plus de prétentions, l'Opéra de *Jephthé* , supérieur à cette Tragédie , & la Comédie du *Nouveau Monde*.

PELLISSON ( Paul ) né à Beziers en 1624 , mort à Versailles en 1693. Ce ne sont ni ses vers galans , ni ses ouvrages de controverse , ni son histoire de l'Académie Française , trop défigurée par des noms obscurs , ni enfin son histoire de la conquête de la Franche-Comté , quoique très-bien écrite , qui lui assureront une réputation immortelle : Mais c'est le courage & l'éloquence qu'il déploya , du fond de la Bastille , en faveur de Fouquet , malheureux , & prisonnier comme lui. Les Mémoires qu'il fit pour la défense de cet illustre infortuné , sont du genre des beaux plaidoyers de Cicéron , comme l'a judicieusement observé M. de Voltaire , & ne méritent pas moins de célébrité.

Pellisson était né Protestant , & si l'on en croit les Écrivains de cette Communion , il crut devoir faire aux bienfaits de Louis XIV

le sacrifice d'une Religion que ce Prince n'aimait pas , & qu'il était résolu de proscrire. Mais , est-ce donc l'intrépide défenseur de Fouquet , à qui l'on pourrait supposer une pareille politique ? Peut-être donna-t-il lieu à ces conjectures malignes par l'espece de passion qu'il témoigna pour le rôle de convertisseur , dans le tems de la révocation de l'Édit de Nantes , & sur-tout par le malheur qu'il eut de mourir sans Sacremens , malheur attesté par l'Épigramme suivante :

Ne jugeons jamais d'une vie  
Que son flambeau ne soit éteint ;  
Pellisson est mort en impie ,  
Et la Fontaine comme un Saint.

Mais les Épigrammes ne prouvent rien , & nous répétons encore qu'il n'est pas vraisemblable que le même homme qui avait annoncé un si grand caractère dans la défense de Fouquet , eut été capable des ménagemens politiques que lui prête la malignité. Il est vrai que dans le cœur humain les contradictions se concilient , & que souvent les extrêmes se touchent.

P E R R A U L T (Charles) de l'Académie Française, né en 1626 , mort en 1703. Il a contribué à l'établissement de l'Académie des

Inscriptions & Belles-Lettres , fous la protection de Mr. de Colbert. Il a fait pour les Enfans de petits Contes naturels , qui plaifent d'autant plus à cet âge , qu'ils ne font ni philofophiques , ni moraux. Mais il ne devait pas mettre en vers ennuyeux celui de *Peau d'Ane*, & partir de là fur-tout, pour écrire contre Homere & Virgile. Il n'entendait certainement pas le premier de ces Poëtes : auffi Boileau, dans la difpute qu'il eut avec Perrault fur Homere, n'eut befoin, pour triompher, que de relever les bévues continuelles de fon Adverfaire. C'est dans un Poëme fur le fiecle de Louis le Grand, publié en 1687, que l'Auteur de *Peau d'Ane* entreprit, pour la premiere fois, de rabaiffer l'Auteur de l'Illiade. Ce Poëme commençait ainfi :

La Docte Antiquité fut toujours vénérable;  
Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce ftyle n'était pas né pour fentir les beautés d'Homere.

Perrault a eu pour partifans les Philofophes Fontenelle, Terraffon, la Motte & Boindin; mais fon Paradoxe eut pour ennemis le Grand Condé, Boileau, Racine & tous les gens de goût. C'est un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes,



qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens. Cependant cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique.

On a lu avec surprise à l'article *Encyclopédie* du Dictionnaire Encyclopédique, qu'aucun Homme de Lettres du siècle de Louis XIV ( que M. Diderot, Auteur de cet article, appelle le siècle pusillanime du goût ) n'eût été digne de fournir à cette fameuse compilation *une page qu'on daignât lire aujourd'hui*. Il n'en excepte que Perrault & les Philosophes ses partisans que nous avons nommés ci-dessus.

L'Auteur de cette singulière assertion a-t-il donc pu la hasarder sérieusement, sur-tout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidelle de la monstrueuse difformité de cette même compilation? Quoi! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la Tragédie, Moliere sur la Comédie, Boileau sur la Poétique, la Fontaine sur la Fable, Rousseau sur l'Ode, la Bruyere sur les Mœurs, Buffon sur l'Eloquence, *une page que l'on daignât lire aujourd'hui*? Et cette gloire refusée à de si grands Hommes, aurait été précisément réservée aux Auteurs des *Bijoux Indiscrets*, d'*Annette & Lubin*, de *Grigri*, de la *Vision*, & à

la foule de nos Compilateurs Philosophes?

*Risum teneatis , amici !*

Nous avouons que dans cet immense Alphabet des connaissances humaines, en vingt volumes *in-folio* , il se trouve un fragment de M. de Montesquieu, des articles de MM. de Voltaire, d'Alembert, Rousseau, & de quelques autres Hommes célèbres, ainsi que plusieurs morceaux fournis par des Artistes éclairés. Mais pourquoi cent Auteurs du premier mérite ont-ils mieux aimé tenir au siècle pusillanime du goût, que de coopérer à ce grand Dictionnaire?

Pourquoi a-t-on annoncé comme le plus beau monument du siècle, comme un monument de génie, une masse indigeste à laquelle tant d'Ecrivains distingués n'ont pas même daigné fournir un article?

Pourquoi assujettir au ridicule désordre d'une nomenclature alphabétique toutes les Sciences & tous les Arts, de manière que par la multitude de renvois qu'entraîne nécessairement cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, il faut parcourir les vingt énormes volumes pour savoir précisément comment se fait une aiguille?

Pourquoi s'être flatté d'avoir donné la description fidelle de tous les Arts, pour en avoir

semé çà & là quelques notices imparfaites & superficielles, tandis que l'Académie des Sciences, si respectable à toute l'Europe, s'occupe depuis environ un siècle à donner cette même description dans un ordre bien plus convenable, & qu'elle n'a pu remplir encore à cet égard qu'une faible partie de ses engagements?

Pourquoi avoir fait tant de larcins déguisés sous le nom d'articles? Pourquoi tant de paradoxes dangereux sous le nom de vérités utiles? Pourquoi tant d'erreurs de Géographie, d'Histoire, de Morale, de Goût, qui dupent à chaque moment la confiance ou la curiosité du Lecteur? Pourquoi tant d'impertinences érigées en préceptes, sur-tout en matière de Littérature? Pourquoi, comme M. de Voltaire en convient lui-même, tant de déclamations puériles & de lieux communs insipides... (\*) mais les pourquoi ne finiraient jamais. On desire & on a tout lieu d'espérer que les Savans illustres qui ont promis de coopérer à la nouvelle Edition de ce Dictionnaire donnée par M. le Professeur de Félice à Yverdon, auront l'attention de la purger soigneusement de toutes les fautes qu'on a si justement reprochées à la première; &

---

\*) Voltaire, Siècle de Louis XIV.

qu'ils sentiront mieux que M. Diderot, que le principal mérite d'un pareil Ouvrage, ne doit être ni la hardiesse, ni l'emphase, mais la clarté, l'exactitude, la précision & la vérité.

PIRON ( Alexis ) né à Dijon en 1689; esprit original & plaisant, & véritablement homme de génie, quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir souvent manqué de goût : ce qui peut-être n'est qu'une suite d'une éducation trop peu soignée dans sa première jeunesse. Mais la nature, prodigue à son égard, l'en a bien dédommagé. On n'a vu qu'en lui seul la réunion de plusieurs qualités qu'on eût regardé comme incompatibles, telles qu'un génie mâle, & l'esprit du moment, de l'apropos, le plus fécond en faillies, dont on puisse se former une idée. Personne n'a eu plus que lui de ces bonnes fortunes soudaines qu'on appelle épigrammes, bons mots, contes joyeux, imaginés sur le champ, & rendus plus piquans encore par le tour original de l'expression que par le fond-même. Tous ceux qui l'ont connu attestent unanimement cette profusion d'esprit & de gaieté qui semblait inépuisable. Tous ont peine à croire ce qu'ils en ont vu. La comparaison d'un feu d'artifice bien servi n'en donnerait qu'une image imparfaite.

Mais c'est par ses Ouvrages de génie que la postérité

postérité le jugera principalement. Les faillies s'évanouissent, les feuls écrits restent, & M. Piron s'est distingué dans plusieurs genres.

Ses Tragédies de *Callisthene*, de *Cortez*, de *Gustave*, ont de grandes beautés qui n'appartiennent qu'à lui, mais souvent les vers en font durs, jusqu'au point de paraître bisarres, & ce défaut d'harmonie n'a pas peu contribué à les bannir de la scène. La seule Tragédie de *Gustave* est demeurée, parce que le sujet en est bien ajusté au Théâtre, & qu'elle est remplie, d'un bout à l'autre, de situations qui surprennent & qui intéressent.

On a de Mr. Piron des Contes très-plaisans dans un genre différent de celui de la Fontaine. Tout le monde connaît son excellente Epigramme contre un fameux journaliste. Il en a fait beaucoup d'autres qui pourraient, avec la plûpart de ses Pièces fugitives, former un des recueils les plus piquans de notre langue. Mais ce qui assure à jamais sa gloire, ce qui établit, sans aucun doute, la supériorité de ses talens, & ce qui nous donne le plus grand regret qu'il ait abandonné si-tôt la carrière du Théâtre, c'est le chef-d'œuvre de *la Métromanie*. Nous disons que cette Pièce suffit pour assurer à jamais la gloire de M. Piron, & tel est l'avantage réel d'un seul Ouvrage de génie sur

une multitude de productions qui ne feraient qu'estimables. Dès qu'une fois une nation est enrichie d'un grand nombre d'excellens écrits en tout genre, l'immortalité cesse d'être le prix des efforts communs. Plus l'art est cultivé, plus les chefs-d'œuvre deviennent rares ; & alors tout Ecrivain qui ne se fera point élevé sensiblement au-dessus de son siècle, ne sera plus distingué de la foule. Il faut ou se frayer des routes nouvelles, ou du moins ajouter quelque degré de perfection à des genres déjà connus, pour laisser de soi un long souvenir. Mais comment se flatter d'y réussir lorsque tous les genres semblent épuisés ? C'est-là précisément le triomphe du génie.

Il est vrai qu'un seul Ouvrage prééminent peut suffire alors pour immortaliser son Auteur. Nous voyons que cet honneur n'est pas toujours acheté par de gros volumes. Anacréon avec quelques Odes charmantes, mais d'un genre original qui conserve encore le nom du Poëte ; Tibulle & Catulle avec un petit nombre de vers heureux ; Chapellet peut-être avec son seul Voyage ; M. Piron avec sa Métromanie, perceront infiniment plus loin dans l'avenir que beaucoup d'Auteurs plus féconds, à qui cependant on ne pourrait refuser, sans injustice, un rang distingué parmi les plus beaux esprits de leur tems.

Si l'on est jaloux de prévenir en quelque

forte les jugemens futurs , & de se former par avance quelque idée de ce petit nombre d'Ouvrages privilégiés qu'on voit encore paraître à la suite d'un siècle de gloire , & qui porteront infailliblement à la postérité les noms de leurs Auteurs , il ne faut qu'interroger les passions mêmes des Artistes ou des Gens de Lettres. Toute production contre laquelle ils se seront soulevés avec le plus de fureur , qui aura le plus effuyé de contradictions , & qui peut-être aura exposé son Auteur aux persécutions les plus vives de l'autorité surprise , ou de la calomnie , sera vraisemblablement celle dont le mérite aura été le plus senti , & à laquelle on rendra le plus de justice lorsque l'esprit de parti aura fait place à la raison. Il faut au contraire se méfier beaucoup de tous ces Ouvrages qui ne produisant qu'une sensation commune , & n'humiliant personne , sont également accueillis de tout le monde & n'inspirent à ceux qui les lisent , qu'une dédaigneuse bienveillance ; affront que n'a jamais effuyé aucun chef-d'œuvre. Ces réflexions que nous avons placées ailleurs \* ) , ne sont point déplacées ici. On sait que M. Piron a été persécuté , & qu'il ne fera point de l'Académie Française.

---

\* ) A la tête de l'éloge de Rameau , dans le Nécrologe de 1764.

PLACE ( Pierre-Antoine de la ( né à Calais en 1709 On lui doit l'utile Traduction du Théâtre Anglais, & il est un des premiers qui nous aient fait connaître les bons Romans écrits dans cette langue. On a du même Auteur les Tragédies de *Venise sauvée*, de *Jeanne d'Angleterre*, & d'*Adele de Ponthieu*. *Venise sauvée* eut beaucoup de succès.

POISSON ( Raymond ) né à Paris , mort en 1690, Comédien & Auteur de plusieurs petites pieces dans lesquelles on trouve quelques lueurs de Comique. Il en est resté deux ou trois au Théâtre , mais qui n'y seraient pas admises aujourd'hui. Son petit fils, Comédien & Auteur comme lui, a conservé plus de réputation par son *In-promptu de Campagne* qu'on représente encore, & sur-tout par sa Comédie du *Procureur Arbitre*.

POMPIGNAN ( Jean-Jacques le FRANC de ) de l'Académie Française, né à Montauban en 1709. Littérateur digne d'une très-grande considération. Ses Odes sacrées ne sont pas à la vérité égales à celles de Rousseau, ni son Voyage de Provence à celui de Chapelle; mais il y a de très-belles strophes dans la plupart de ses Odes , & particulièrement dans celle qu'il a faite sur la mort de l'illustre Rousseau. Sa Tra-



gédie de *Didon* est très-supérieure aux meilleures Pièces de *Campistron*. Ce n'est pas tout-à-fait égaler *Racine* ; mais c'est s'en approcher de manière à avoir peu de rivaux. On assure qu'il ne s'est pas approché moins près de *Virgile* dans sa Traduction en vers des *Géorgiques* qui n'a point encore paru.

M. de *Pompignan* a eu malheureusement des *Panegyristes* indiscrets, dont les éloges maladroits auraient été plus dangereux pour sa réputation que les traits satyriques qui lui ont été lancés, sans ménagement, depuis quelques années. Par des raisons que nous n'approfondirons pas, M. de *Voltaire*, qui abuse souvent de la vengeance, a épuisé sur lui ce que l'ironie & le sarcasme ont de plus piquant & de plus amer. Nous-mêmes, dans la première Édition de la *Dunciade*, nous nous étions permis contre cet Écrivain, vraiment estimable, quelques traits du même genre, en nous livrant à des impressions étrangères à notre façon de penser. Nous osons en faire l'aveu, & quoique nous n'ayons pas l'honneur de connaître M. de *Pompignan*, nous aimons à donner cet exemple d'une rétractation qui ne coûte rien à notre Amour-propre. Nous devons ce sacrifice, & à la vérité, & à notre caractère, également éloigné des basses adulations & des critiques injustes.

PORTE ( l'Abbé Joseph de la ) né à BÉFORT en Alsace. Dans un tems où de prétendus hommes de génie ont publié avec emphase des compilations inutiles ou dangereuses , M. l'Abbé de la Porte ( qui pouvait ne pas se borner à des compilations ) en a donné avec modestie , qui sont vraiment dignes d'éloges. Son Voyageur Français dispensera d'acheter une immense quantité de volumes où les observations , qui méritent d'être lues , sont noyées dans une foule de détails minutieux ou de répétitions fatiguanes.

Cet Ouvrage , comme on l'a dit avec justice dans quelques papiers publics , réunit le double intérêt du Roman & de l'Histoire ; il amuse comme l'un , & présente comme l'autre une instruction solide & variée. Les Arts , les Sciences , les Mœurs , les Usages , les Loix civiles & religieuses de tous les peuples , en un mot , tout ce qui peut exciter la curiosité sur ce globe que nous habitons , se trouvera réuni dans ce Recueil , qui ne sera point immense , parce que l'Auteur a eu le mérite de la précision.

On desirerait seulement que ce livre essentiel à toutes les Bibliothèques , eut été imprimé dans un format plus analogue à sa destination. La nécessité des Cartes se fait sentir à chaque volume , & l'on regrette que dans ce siècle

où les ornemens Typographiques ont été si prodigués , on n'en ait pas enrichi cet Ouvrage : ce qui n'est ailleurs que de luxe, était ici de convenance & d'utilité .

Un jugement sain , un esprit d'analyse très-méthodique , & d'ailleurs toutes les qualités d'un ami solide , qualités qui supposent beaucoup de vertus , tels sont les principaux traits qui caractérisent l'Ecrivain dont nous parlons , & qu'une intimité de plus de vingt ans , nous a mis à portée d'observer dans cet homme estimable. Il serait à souhaiter pour l'honneur des Gens de Lettres , qu'à l'exemple de Mr. l'Abbé de la Porte ils fussent bien persuadés que le véritable esprit est celui qui peut servir à nous rendre meilleurs & plus heureux.

PRADON (Nicolas) né à Rouen , mort à Paris en 1698. Les ennemis de Racine se servirent de ce mauvais Poète pour chagriner ce grand homme , & Pradon ne rougit pas de se prêter à leurs cabales. Sa Tragédie de Phedre n'est connue que par l'honneur qu'elle eut d'être opposée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais peut-être l'esprit de parti n'avait produit de scene plus absurde.

Pradon ressemblait assez à quelques-uns de nos Poètes tragiques modernes ; dénué de con-

naissances & d'études, versificateur trivial & d'une fécondité malheureuse, mais plein d'orgueil, & sur-tout d'animosité contre la fatyre. Il eut la bêtise de croire que Boileau avait voulu faire un jeu de mots en disant du Poëme de Saint-Amand :

Le Moïse commence à moisir par les bords,

Pradon le lui reprocha très-amèrement : *Moïse & moisir*, s'écrie ce judicieux Critique, *quelle petite antithèse pour un si grand poëte !* Mr. Fréron n'avait pas plus de joie quand il croyait trouver dans Mr. de Voltaire un hémistiche défectueux.

Il ne faut pas cependant que nos jeunes Auteurs se persuadent trop aisément qu'ils sont en droit de parler de Pradon avec irrévérence, ni de se donner mutuellement son nom comme ils l'ont fait dans quelques Epigrammes : car enfin ce Poëte est Auteur d'une Tragédie de *Tamerlan*, qui s'est soutenue au Théâtre pendant plusieurs années, & de celle de *Régulus* que l'on jouait encore avec quelque succès au commencement de ce siècle. Il a fait d'ailleurs ces jolis vers :

Vous n'écrivez que pour écrire,  
C'est pour vous un amusement ;  
Moi qui vous aime tendrement,  
Je n'écris que pour vous le dire,

Nous ne croyons pas qu'on pût leur comparer ces vers, où Mr. le Miere a prétendu sans doute être agréable & gracieux :

Ah ! depuis que mon cerveau fume ,  
Frappé de tragiques vapeurs ,  
La plus pleureuse des neuf Sœurs  
De son poignard taille ma plume.

Voyez la fuite de cet ingénieux badinage de Mr. le Miere dans le feu Journal des Dames, ou dans l'Almanach des Muses.

PREVOT D'EXILES ( l'Abbé Antoine-François ) né à Hesdin en Artois en 1697, mort en 1763. Ecrivain très-fecond, qui a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans. On connaîtra mieux leur mérite, lorsqu'on aura donné une idée de ceux qui avaient eu le plus de faveur avant qu'il fit paraître les siens (\*).

Le goût des aventures extraordinaires avait prévalu long-tems dans ces sortes d'Ouvrages. Nous n'avions pas un Poëme épique & la Nation était inondée d'une foule de Romans assujettis à quelques regles de l'Epopée, dans

---

\*) Nous empruntons ici ce que nous avons dit ailleurs dans un Eloge de Mr. l'Abbé Prévôt, qui parut en 1674 dans le Nécrologe des Hommes célèbres de France.

lesquels des héros imaginaires se disputant par leurs faits d'armes les plus belles Princesses du monde, recevaient enfin au douzieme tome le prix de leur persévérance. Tout était merveilleux dans ces Romans excepté le style. D'ailleurs nulle vérité dans les sentimens, nulle vraisemblance dans les caractères, moins encore dans les mœurs, & pour comble de ridicule c'était de l'imagination en prose. Les Italiens, plus raisonnables que nous, avaient du moins senti que ces grandes fictions, où domine le merveilleux, ne pouvaient être souffertes qu'autant qu'elles étaient embellies par le vrai langage de l'imagination qui ne peut être que la Poésie.

A ces Romans énormes, succéderent les Nouvelles Galantes dans le goût Espagnol. Alors le merveilleux fut remplacé par l'intrigue & l'imagination par l'esprit; mais ce changement n'en produisit aucun à l'avantage de l'Art. La lecture de ces Nouvelles devint plus pénible qu'amusante. On se lassa de suivre des fictions peu intéressantes par elles-mêmes dans un dédale de nœuds difficiles à débrouiller; & le vrai manquant toujours dans les caractères & dans les mœurs, il fallut enfin recourir à la simplicité & au naturel, qui semblent ne plaire aux hommes qu'à mesure qu'ils ont pris plus de peine pour s'en écarter.

Le Roman de la *Princesse de Cleves*, intéressant uniquement par le développement d'une passion vive, ouvrit les yeux de la Nation & fit voir que l'on ne devait point chercher les moyens de réussir ailleurs que dans la nature. Cependant il faut avouer que la révolution parut se faire un peu trop aux dépens de l'imagination. L'élégance du style n'empêcha point que l'on ne trouvât quelque froideur dans des Romans absolument dénués d'intrigue & de merveilleux. Il eût suffi sans doute de le prodiguer moins ; mais tel est le caractère de l'esprit humain, qu'il semble toujours se porter vers les extrêmes.

L'inconstance Française ne tarda pas à introduire un nouveau genre que le goût de frivolité, & la dépravation des mœurs n'ont soutenu que trop long-tems, au préjudice de notre gloire. On regarda comme inutile de peindre des caractères, lorsque la Nation commençait à perdre le sien. La licence devenue générale, & laissant à peine subsister de faibles égards pour les bienséances, les sentimens délicats disparurent. Un triste persifflage composé de mots à la mode, \* empruntés du jargon de nos

---

\*) On a voulu caractériser ici les singes de M. de Crébillon, tels que l'Auteur d'*Angola*, par exemple, &c

Petites Maîtresses , jargon plus insensé que celui des Précieuses ; quelques aventures scandaleuses arrivées dans ces lieux de plaisirs , appelés *petites maisons* , & racontées avec plus de légèreté que de décence , formerent une nouvelle classe de Romans , inintelligibles d'abord pour la Province , avant qu'elle eût adopté les vices de la Capitale , & qui ne paraîtront à la postérité ( s'ils y parviennent ) que des archives de démence. On ne peut nier que quelques-unes de ces bagatelles ne fussent écrites avec assez d'élégance ; mais elles accoutumèrent l'Etranger à faire peu de cas d'une Nation annoncée par tant d'Ouvrages , comme un modèle de frivolité & de ridicule.

On doit excepter de cette foule de Romans celui de *Gilblas* , que beaucoup de gens préfèrent aujourd'hui à *Don Quichotte* même , qui n'est qu'une satire très-ingénieuse du goût particulier qu'avaient les Espagnols pour les Livres de Chevalerie , tandis que *Gilblas* est la peinture la plus fidelle , la plus naïve & la plus piquante des différens ridicules attachés à l'espece humaine.

---

quelques autres Ecrivains de cette espece , dont la licence n'est rachetée par aucune grace.



D'après le coup d'œil rapide que l'on vient de jeter sur les Romans, on conçoit assez pourquoi ce genre d'Ouvrages ne s'est concilié que rarement les suffrages des bons esprits: Toute lecture inutile devient bientôt insipide: aussi les jeunes gens seuls & les femmes lisent encore, avec quelque avidité, l'espece de Romans dont on vient de donner une idée.

Mais il en est de plus estimables, dans lesquels presque toutes les conditions du genre dramatique sont remplies, où les mouvemens du cœur sont développés avec art, où les passions s'expriment dans le langage qui leur est propre; enfin où l'on trouve des caractères vrais & qui ne se démentent, point, des mœurs prises dans la nature, & des sentimens qui nous affectent d'autant plus que nous les eussions nous-mêmes éprouvés dans les circonstances où les personnages de ces Romans sont placés. Dans ces Ouvrages, comme dans nos Pièces de Théâtre, le vice doit toujours être puni, la vertu toujours récompensée. C'est en ce genre, sur-tout, que se distingue M. l'Abbé Prévôt, qui ne paraît avoir été surpassé que par le célèbre Richardson.

Le grand nombre de caractères, également vrais & bien soutenus, qui sont peints dans le *Cléveland*, prouvent à la fois la connaissance

profonde que l'Abbé Prévôt avait des hommes , & l'heureuse fécondité de son imagination. Le début de ce Roman , dans la Caverne de Rumney-hole , est une des scènes les plus attachantes dont on ait l'idée. Il n'est pas de Lecteur qui n'ait versé des larmes sur le sort de l'infortunée *Fanny* , qu'un excès de sensibilité précipite dans des malheurs si cruels ; l'épisode de l'Isle de *Sainte-Hélène* ; le caractère de *Gélin* , mêlé d'audace & d'artifice ; l'influence de ce caractère sur tous les événemens que l'Auteur a prodigués dans sa fable avec une richesse qui étonne ; tous ces détails d'un bel Ouvrage sembleraient suffire pour assurer au nom de l'Abbé Prévôt une réputation durable. On avoue néanmoins que ce Roman gagnerait à être réduit , & que l'Auteur s'y est trop livré à la passion du merveilleux. Le voyage de *Cléland* chez les *Abaquis* en est un exemple , aussi-bien que la manière peu vraisemblable dont le même *Cléland* retrouve Madame *Lallin* , après l'avoir vu brûler vive par les *Rouïntons*.

Les longueurs , les négligences , les aventures incroyables qui déparent un peu les Romans de cet Ecrivain , viennent de la précipitation mercénaire , avec laquelle il eut le malheur de travailler toute sa vie. Il s'était loué , pour ainsi dire , à un Libraire ; & l'on sent assez

que dans une pareille situation , le plus rare talent doit tomber souvent dans la médiocrité. Avec une meilleure fortune, l'Auteur dont nous parlons , auroit eu le loisir de perfectionner ses Ouvrages. Ses plans seraient devenus plus réguliers , ses personnages plus vrais , son style infiniment plus soigné.

On lui eût pardonné d'avoir peint avec maladresse les mœurs de la bonne compagnie qu'il n'avait jamais connue. Elevé dès sa plus tendre jeunesse dans un Cloître , dont il sortait à peine , il n'avait pu deviner ni le ton du monde , ni celui des bienséances. Mais on regrette qu'avec des talens aussi distingués que les siens , & les ressources d'une imagination pleine de feu , il n'ait pas acquis toute la gloire qu'il pouvait se promettre.

Le chef-d'œuvre de l'Abbé Prévôt , c'est de l'aveu de tous les Gens de goût , l'Histoire intéressante du *Chevalier des Grieux* & de *Manon l'Escaut*. Qu'un jeune libertin & une fille née seulement pour le plaisir & pour l'amour , parviennent à trouver grace devant les ames les plus honnêtes ; que la peinture naïve de leur passion produise l'intérêt le plus vif ; qu'enfin le tableau des malheurs qu'ils éprouvent & qu'ils ont mérités , arrache des larmes au Lecteur le plus austere , & que , par cette

impression-là même, il soit éclairé sur le germe des faiblesses renfermé, sans qu'il le soupçonnât, dans son propre cœur, c'est assurément le triomphe de l'art, & ce qui peut donner la plus haute idée du talent de l'Abbé Prévôt : aussi dans ce singulier Ouvrage, l'expression des sentimens est-elle quelquefois brûlante, si l'on ose hasarder ce mot. Il fallait que cet Auteur eût éprouvé lui-même, avec bien de la force, tout l'empire des passions, pour avoir su les peindre avec tant d'énergie & de chaleur.

Outre ses Romans, l'Abbé Prévôt a donné une Histoire générale des Voyages en seize tomes *in-4to*, plusieurs Histoires particulières, plusieurs Traductions de l'Anglais; enfin on a de cet Ecrivain laborieux & facile, près de cent cinquante volumes.

## Q.

QUERLON ( Anne-Marie Meunier de ) c'est un homme d'une érudition peu commune, d'un rare talent pour la critique, & qui réunit à ce double mérite un bon esprit & un goût très-sûr. Il est malheureux qu'il ait été forcé de se charger de la rédaction des *petites Affiches de Province*. Cependant il a trouvé moyen, dans ce travail ingrat & si fort au-dessous

deffous de lui , de donner d'excellentes leçons à la plupart des Gens de Lettres. Si l'on en détachait presque tous les articles qui concernent les Ouvrages nouveaux , on aurait peut-être le meilleur Journal qui ait paru en France. Du moins n'en connaissons-nous aucun qui suppose de meilleurs principes , ni dont on pût faire un extrait plus digne d'être accueilli par les gens de goût.

M. de Querlon a d'ailleurs présidé à beaucoup d'éditions qu'il a enrichies de Préfaces , de Dissertations , de Notes instructives qui prouvent l'étendue de ses connaissances. Mais , nous le répétons , il est très-fâcheux qu'on n'ait pas su l'employer plus heureusement , & qu'un homme de son mérite n'ait pas trouvé des occasions plus favorables de développer ses talents. Il est distingué dans ce très-petit nombre de Savans laborieux & utiles que notre siècle conserve encore , & qui sont faits pour mériter l'attention & les graces du Gouvernement.

QUINAULT ( Philippe ) de l'Académie Française , né à Paris en 1635 , mort en 1688. Quoiqu'on se plaise aujourd'hui à venger la mémoire de ce Poète des Satyres de Despréaux , ceux qui le réduisent au seul mérite de ses Opéra , ne lui rendent pas encore une justice entière.

Ses Tragédies font , à la vérité , faibles & romanesques; mais il faut observer qu'elles avaient toutes précédé l'Andromaque de Racine , que le style en est naturel , assez pur pour le tems , & qu'enfin nous avons vu reparaître de nos jours le *faux Tibérinus* & l'*Astrate* , non sans quelque succès. Boileau , que l'habitude des grands modeles & la sévérité de son goût avaient élevé à des idées de perfection bien supérieures , eut raison cependant d'être rigoureux envers ces productions molles & négligées , dont la réussite eût perdu le Théâtre.

La Comédie de la *Mere coquette* est encore une de nos plus agréables Comédies d'intrigue. Elle eût suffi seule pour assurer à Quinault une réputation distinguée , sur-tout si l'on réfléchit combien alors les bons modeles étaient rares.

Ces observations ne peuvent qu'ajouter à la gloire de cet Auteur , qui d'ailleurs est suffisamment établie par ses belles Tragédies lyriques. Il semble que ce Poète était né pour donner à un grand Roi des fêtes nobles & majestueuses. Nous ne l'avons trouvé nulle part mieux caractérisé que dans ces vers de Mr. de Caux , qui n'en a pas fait toujours d'aussi heureux :

Quinault, le doux Quinault, dans sa verve galante,  
Préparait à l'Amour une fête brillante,

Enchaînait mollement des vers ingénieux ,  
Qu'animaient de Lulli les sons harmonieux.

Personne, en effet, n'a su lier avec plus d'art que ce Poëte, des divertissemens agréables & variés à des sujets intéressans. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeler le Chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre dont il a été le créateur & le modele.

Mais que les détracteurs de Boileau ne se hâtent pas de triompher. On ne doit pas dissimuler qu'il y a dans le genre de l'Opéra un vice radical, qui a suffi pour indisposer contre lui les meilleurs esprits, tels que Boileau, Racine, la Fontaine, Rousseau, la Bruyere, &c. Tous ces grands hommes qui avaient bien acquis le droit d'être difficiles, ne pouvaient tolérer que l'on mît au rang des chefs-d'œuvre, des Poëmes ordinairement dépourvus de vraisemblance, libres des trois unités, & dans lesquels presque toutes les regles de l'Art sont nécessairement violées. Ce spectacle si pompeux, si varié, ne présentait souvent à leurs yeux qu'un magnifique ennui. Et véritablement, sans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, de l'aveu du goût, que le meilleur des Opéra ne

fera jamais un excellent Ouvrage. Nous croyons cependant que ce Spectacle , où , comme l'a dit Mr. de Voltaire ,

. . Les beaux vers , la danse , la musique ;  
L'art de tromper les yeux par les couleurs ;  
L'art plus touchant de séduire les cœurs ,  
De cent plaisirs font un plaisir unique ,

est très-convenable pour de grandes fêtes , & qu'il est même susceptible de beautés particulières , dont aucun Ecrivain n'a mieux senti que Quinault toutes les especes différentes. Mais nous le répétons , il ne faut pas s'étonner que Boileau , si exact , si sévère dans ses productions , & qu'une étude continuelle des anciens avait accoutumé à leur caractère de beautés mâles & nerveuses , ne pût se familiariser avec une Poésie presque toujours dénuée d'images & de métaphores hardies. D'après cette maniere austere de penser que lui donnait le sentiment de sa propre force , il avait de la peine à regarder Quinault comme un grand Poëte , & en cela il était conséquent. En effet , on ne peut gueres désavouer que lorsqu'on vient de lire les vers excellents de Boileau , & ceux de l'inimitable Racine , on ne soit tenté de juger Quinault un peu rigoureusement. Ce dernier pourtant a su très-souvent exprimer avec grace des sentimens naturels & délicats. Assurément c'est



posséder une partie du secret des Poètes : mais c'est être encore fort loin de Racine , & il n'est pas de Lecteur qui ne souffre à descendre de Phedre à Armide.

Nous ne nous sommes permis ces observations , que pour faire sentir à quelques Ecrivains de nos jours , qu'une décision un peu sévère de Despréaux ne suffit pas pour affaiblir la vénération qui lui est due comme au législateur du goût.

## R.

RABELAIS ( François ) né à Chinon en 1483 , mort en 1573. Cordelier d'abord ; ensuite Bénédictin , puis Médecin , puis Curé de Meudon , &c. Ecrivain , d'un caractère vraiment original , dans lequel on ne fait ce qui doit le plus étonner , ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre , ou de l'excessive folie sous laquelle il semble avoir pris plaisir de masquer sans cesse sa raison.

Quiconque n'est pas instruit des mœurs , des usages , des ridicules , & même de l'histoire du tems où vivait Rabelais , fera nécessairement tenté de rejeter avec dégoût son Pantagruel , comme un tissu d'extravagances , mais plus on est éclairé sur ces différens objets , plus ce même Ouvrage paraîtra d'une singularité piquante ,

plus on appercevra que ce n'était pas sans raison que la Fontaine, Moliere, Rousseau, & tant d'autres excellens esprits avaient pour Rabelais la plus grande estime. Il a fourni à tous ces Auteurs, à Racine \*) lui-même, & à Mr. de Voltaire \*\*) de très-bonnes plaisanteries; & on pourrait, à quelques égards, appliquer à son Livre ce que Boileau disait des Ouvrages d'Homere :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

On ne peut disconvenir pourtant que ce bizarre Ouvrage ne contienne aussi un très-grand nombre de mauvaises bouffonneries, dans lesquelles on se flatterait en vain de découvrir aucun sel, aucun à propos, peut-être même aucun sens. La gaité de Rabelais ressemble à l'ivresse, & cette ivresse n'est pas toujours celle d'un homme de bonne compagnie. Cependant personne ne paraît avoir porté aussi loin que cet Auteur le génie de la raillerie, celui de la satire, & cet art singulier de mêler toujours le ridicule au sérieux, & le sérieux au ridicule. Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on

---

\*) Dans la Comédie des *Plaideurs*.

\*\*) Dans son *Pauvre Diable*, & ailleurs,

démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout, s'est moqué de tout ; & dans le siècle où l'on alluma le plus de bûchers, & où Marot, moins licencieux que lui, fut obligé de sortir de France, il échappa à la persécution par l'enjoûment de son caractère, & par les excès d'imagination & de folie qu'il eut l'adresse d'accumuler dans son incroyable Ouvrage.

On a appelé le célèbre Swift le Rabelais de l'Angleterre, & véritablement il y a des traits de ressemblance entre ces deux Ecrivains. Ils ont tous-deux un caractère également satyrique & moqueur. L'avantage paraîtrait même du côté de Swift, si dans les Ouvrages de ce dernier on ne consultait que la raison, le goût & les bienféances. Mais il n'était pas universel comme Rabelais, & il ne savait pas comme lui presque toutes les langues anciennes & modernes. Swift a vécu d'ailleurs dans un siècle où le goût s'était infiniment perfectionné. Il est donc moins original, moins étonnant que Rabelais qui lui a servi de modele ; & en effet, pour avoir la somme du génie de cet homme singulier, ce ne serait point assez que de réunir Aristophane & Lucien, quoiqu'il participât cependant beaucoup au caractère de l'un & de l'autre.

On trouve dans les Amusemens sérieux &

comiques de Dufrény quelques imitations très-heureuses du style, & même de l'esprit de Rabelais,

RACAN (Honorat de Beuil, Marquis de) né en Touraine en 1589, mort à Paris en 1690, ami de Malherbe & le meilleur de ses élèves, quoiqu'il ne l'ait point égalé, du moins dans le genre lyrique. On trouve de très-belles strophes dans quelques-unes de ses Odes ; mais c'est dans le genre Pastoral qu'il s'est principalement distingué. On fait encore par cœur plusieurs morceaux de *ses Bergeries*, celui entr'autres qui commence par ces vers ;

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,  
Et qui de leur toison voit filer ses habits, &c.

RACINE (Jean) de l'Académie Française, né à la Ferté Milon en 1639, mort en 1699. On ne s'étendra point sur le mérite de ce Grand Homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos Poètes. En lisant ses vers, on croit sentir que sous le regne d'Auguste il eût été Virgile, comme en lisant ceux de Virgile, on est persuadé que dans le siècle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expressions, la continuité de leur élégance

& leur délicieuse harmonie font cause de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les Etrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine comme nous la sentons à l'égard du Poëte Romain.

Il semble que l'admiration s'accroisse encore pour Racine, lorsqu'on pense aux succès avec lequel son génie était capable de se plier à tous les genres. Qui reconnaîtrait en effet le sublime Auteur d'Athalie dans l'agréable Comédie des Plaideurs? & qui croirait que le même homme eût avant Rousseau égalé Marot dans l'Epigramme? Au reste ce dernier genre n'est pas le seul dans lequel Rousseau ait été devancé par Racine. On n'a point assez observé que les Chœurs d'Esther & d'Athalie lui assurent encore la prééminence dans le genre lyrique. Quinault connaissait les graces, Rousseau savait s'élever jusqu'au sublime; mais les Chœurs de Racine réunissent aux charmes du sentiment & à la majesté de nos Livres Saints, une poésie vraiment divine. Ils ont plus que de l'intérêt. Ils respirent cette onction douce & tendre dont Racine avait trouvé la source dans son cœur, & qui étant moins un secret de l'art qu'un don de la nature, peut à peine être définie & ne saurait être imitée.

Mais sa gloire ne se bornait pas à la seule

Poésie. Il eût eu la même supériorité dans la Prose. On peut en juger par ses Discours à l'Académie, où se trouve un magnifique éloge du grand Corneille ; par ses Lettres à l'Auteur des Hérésies imaginaires, dignes d'entrer en comparaison avec les meilleures Provinciales, & enfin par son Abrégé de l'Histoire de Port-royal, que le savant Abbé d'Olivet appelait un chef-d'œuvre. Et véritablement c'en est un auquel il n'a manqué qu'un sujet plus intéressant.

C'est sur-tout par ses admirables Tragédies que Racine s'est acquis une gloire immortelle. Notre respect pour l'antiquité, qui n'est ni aveugle ni superstitieux, ne nous empêche pas de reconnaître que les Grecs n'ont rien à leur opposer ; mais c'est à l'école des Sophocles & des Euripides que Racine apprit à les surpasser.

Moliere eut l'honneur de l'encourager le premier, & de prévoir, dans les productions encore informes de sa jeunesse, l'avenir brillant que lui promettait son génie. La critique sévère de Boileau, dont il fut l'ami jusqu'à la mort, acheva de perfectionner les dons heureux qu'il tenait de la nature. On fait que Racine se glorifiait de l'avoir pour maître, & il devait cette tendresse au Grand Homme

qui l'avait consolé souvent des injustices du Public & des fureurs de l'Envie.

RACINE (Louis) de l'Académie des Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort en 1764, fils de l'illustre Auteur dont nous venons de parler, & digne de cet honneur par son beau Poëme de la Religion, que le grand Rousseau regardait comme un des Ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'Ecrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux mécanisme des bons vers & la justesse de l'expression. Ce mérite ne brille pas dans son Poëme seulement, mais encore dans quelques autres de ses Ecrits qui ne sont pas moins dignes de sa réputation.

Il a publié la Vie & quelques Lettres de son Pere, avec des remarques sur ses Tragédies. De quelque sentiment dont il dût être pénétré pour la mémoire de ce Grand Homme, il n'a trouvé que des Lecteurs aussi jaloux que lui-même de l'admirer. On lui fait gré de sentir toute la dignité de son nom, & de le faire valoir avec une noble confiance.

Louis Racine, comme nous l'avons dit ailleurs, joignait à ses rares talens une modestie qui en augmentait encore le prix. On fait qu'il s'était fait peindre les Œuvres de son Pere à la

main , & le regard fixé sur ce vers de Phedre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere.

Il faut ajouter Louis Racine au grand nombre d'Hommes illustres qui n'ont point été de l'Académie Française, malgré tous les droits que son nom & ses ouvrages lui donnaient à cette distinction. C'est ce qui a, dit-on, fait naître à M. l'Abbé Trublet l'idée d'un nouveau Chapitre qu'il se propose d'ajouter à ses *Essais de morale*, intitulé : *Du danger d'avilir les honneurs en les refusant aux personnes qui les méritent, & en les prodiguant à celles qui ne les méritent pas.*

REGNARD (Jean-François) né à Paris en 1647, mort en 1709, le second de nos Poètes comiques, dans l'opinion commune, mais placé à une distance presque infinie de Moliere, quoiqu'il soit supérieur à la plupart de ceux qu'on regarde comme les successeurs de ce grand homme. On trouve chez lui plus que chez eux cette force comique si précieuse, & dont les exemples deviennent plus rares, de jour en jour, sur notre scene. L'enjouement, la plaisanterie, la gaieté, dominant principalement dans ses ouvrages; mais dans la Comédie du *Joueur*, il s'est élevé au-dessus de lui-



même , & s'il a défiguré cette piece par les rôles très-inutiles & très-déplacés de *la Comtesse* & du *Marquis* , il en a peint le principal caractere comme il devait l'être. Cependant , aujourd'hui que toutes les bornes des Arts sont confondues , on a osé dire à l'occasion de je ne fais quel Drame Anglais transplanté sur notre scene , que Regnard n'avait qu'indiqué le sujet , & que le Traducteur de la Piece Anglaise l'avait rempli. Ce n'est pas un des moins absurdes jugemens que le mauvais goût ait porté dans ce siecle , & rien ne serait plus facile que de le démontrer. Le Drame de Beverley ne nous présente qu'un furieux qui doit avoir peu de modeles , même en Angleterre , & que son caractere forcené conduirait infaillement   Tyburn. La Comédie de Regnard est au contraire la vraie peinture d'un Joueur tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain & , pour ainsi-dire , dans la perspective théâtrale , qu'ayant commencé par être dupe il pourrait finir par être frippon. C'est-là que le Poète doit l'abandonner. Si l'horoscope d'un pareil Joueur vient à se remplir , il n'appartiendra plus à la scene , mais au Château. Il suffit , pour la correction que la Comédie peut se proposer , qu'on l'ait représenté perdant sa ma -

treffe , déshérité & voisin des plus grands malheurs. Le personnage de *Tout à bas* est placé par le génie même pour faire entrevoir à des spectateurs délicats jusqu'où la passion du jeu peut conduire ; & c'en est assez pour des Français. En un mot , la manie du Joueur de Regnard n'est qu'un vice que Thalie peut réprimer par le ridicule ; & la frénésie monstrueuse de Béverley devient un crime que les loix seules doivent arrêter par la crainte des supplices. Ces observations peuvent s'étendre à la plupart de ces autres Drames d'un genre horrible & sombre , dont on a dérobé les sujets à la Tournelle pour en infecter notre Théâtre.

Les autres Comédies de Regnard sont des Pièces d'intrigue remplies de sel , de finesse & de très-bonnes plaisanteries , quoiqu'il s'en permette assez fréquemment de mauvaises. Il y a peint avec beaucoup de vérité les ridicules & les travers de son tems. Mais il avait observé peu de caractères. Le *Légataire* tient le premier rang dans ces Pièces d'intrigues qui sont toutes dialoguées de la manière la plus naturelle & la plus vive. Nous ne connaissons rien de plus gai que *le Retour imprévu*. Enfin quoique Regnard n'ait pas embelli les *Méneches* de Plaute autant que Moliere avait embelli

les fujets de l'*Avare* & de l'*Amphytrion*, puisés dans la même source, il aura joui de l'honneur d'être cité longtems immédiatement après ce grand homme. Il est possible, à la vérité, qu'il ne garde pas toujours ce même rang, parce qu'il n'a pas réuni au mérite de la gaîté les vues d'un observateur profond, & parce qu'il est trop peu philosophe pour un poète comique; mais il n'en conservera pas moins une réputation très-distinguée.

Despréaux, à qui il était réservé d'être l'ami de tous les vrais talens, connut le prix de ceux de Regnard, qui lui dédia ses *Ménechmes*.

Les Libraires, au lieu de grossir le Recueil des Œuvres de ce Poète comique de quelques Satyres assez froides, & dont on n'est pas certain qu'il soit l'Auteur, auraient dû y ajouter les Scènes ingénieuses & piquantes que Regnard avait données à l'ancien Théâtre Italien. Ce Spectacle, aujourd'hui déshonoré par des farces si absurdes, méritait alors d'occuper des hommes célèbres. La liberté & la plaisanterie hardie qui y régnaient, peuvent nous retracer quelque idée de la Comédie antique & du genre d'Aristophane. Boileau appelait ce Théâtre *un grenier à sel*, quoique lui-même, à l'occasion de sa Satyre des Fem-

mes, n'y eut pas été ménagé; & Racine voulait y faire représenter la Comédie *des Plai-  
deurs*.

Une singularité digne d'attention dans la vie de Regnard, c'est qu'après avoir été longtems esclave à Alger, il voyagea successivement dans toute l'Europe, & fut le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Ayant remonté le fleuve Torno, & pénétré jusqu'à la mer glaciale, il grava sur un rocher ces vers heureux :

*Gallia nos genuit : vidit nos Africa, Gangem  
Hæsimus, Europamque oculis lustravimus omnem.  
Casibus & variis æsti terræque, marique,  
Hic tandem stetimus, nobis ubi desuit orbis.*

Regnard ne fut point de l'Académie Française.

REGNIER ( Mathurin ) né à Chartres en 1593, mort en 1613, le précurseur de Boileau dans le genre satyrique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Son style mérite encore l'étude de tous ceux qui veulent s'adonner au même genre. Il est plein de sens, d'énergie, de vigueur, & Boileau, qui jugeait si bien de la convenance des styles, ne put y  
ajouter

ajouter que de la correction & de l'élégance ; mais le Poëte moderne a d'ailleurs plus de gaîté , de finesſes , de graces , des tours plus variés , des railleries plus délicates , en un mot un ſel plus attique , & ſur-tout infiniment plus d'égards pour les bienséances.

Nous penſons , à la vérité , qu'il y aurait dans ce ſiecle un excès de rigueur à vouloir captiver l'imagination de nos Poëtes ſous des loix trop auſteres , & à regarder comme cyniques des peintures enjouées , telles que notre la Fontaine a pu ſ'en permettre d'après l'Arioſte , & d'après la plupart des Ecrivains les plus généralement eſtimés chez les Nations voiſines. Pourquoi nous donnerions-nous des entraves que des peuples plus religieux , plus ſéveres que nous , ne donnent pas eux-mêmes à leurs Poëtes ? La Poéſie , il faut en convenir , a des privileges que n'a point la proſe. On ſent combien il eſt aisé d'exprimer en langage commun des choſes qui ne peuvent avoir aucun ſel que par le mérite de la difficulté vaincue. Une licence qui coûte ſi peu , & qui ne ſuppoſe aucun talent , révolte le lecteur le moins délicat ; & c'eſt la raiſon pour laquelle de certains livres , tels que les *Bijoux indiscrets* , par exemple , ne ſont lus de perſonne , tandis que l'Arioſte , la Fontaine & le petit nombre

d'Ecrivains qui leur ressemblent , sont entre les mains de tout le monde. La Poésie porte , si l'on ose le dire , sa gaze avec elle. Elle s'adresse à l'imagination plus qu'aux sens. Les difficultés qu'elle est obligée de vaincre , le langage figuré qu'elle doit substituer au langage vulgaire , les métaphores hardies , les images piquantes , les tours allégoriques qu'elle emploie , y servent d'enveloppe aux objets , en font disparaître en quelque sorte le fonds sous la forme , & sollicitent du moins l'indulgence de tous ceux qui ne sont pas pédans en faveur du Poète. En un mot , toutes les fois que l'expression est chaste , l'Ecrivain , aux yeux des gens du monde & des connaisseurs , n'a point péché contre les bienséances. Ce n'est donc pas , pour s'être permis de pareilles libertés , que nous reprochons à Régnier d'avoir manqué à la décence. C'est au contraire parce que sans ménagement pour son lecteur , il l'a conduit dans des lieux de débauche ; c'est que dans le style le plus familier , il a peint des objets crapuleux , dégoûtans même pour quiconque n'a pas le goût dépravé & les mœurs entièrement corrompues ; c'est enfin parce qu'il n'est qu'ordurier dans quelques-unes de ses Satyres , & qu'au lieu d'un coloris avoué des Muses , il n'a employé que des

crayons grossiers dans des sujets dont la licence n'est rachetée par aucunes graces.

RETZ (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) né en 1613, mort à Paris en 1679. C'est peut-être l'homme le plus propre à établir la différence du caractère français au génie anglais. Né contemporain du fameux Olivier Cromwel, aussi ambitieux, aussi factieux que lui, mais, avec beaucoup plus d'esprit, infiniment moins profond & moins raisonné dans ses vues, il fit de la guerre civile une espèce de tracasserie, une affaire de vanité plus que de combinaison, & n'employa de grands moyens que pour de petites choses. Personnage plus inquiet, plus turbulent que dangereux, &, si on l'ose dire, plus fantastique que réel. Ses Mémoires sont écrits d'un style imposant, quoiqu'inégal, & ils immortaliseront la ridicule guerre de la Fronde, à-peu-près comme Boileau a immortalisé son Lutrin. Le plus bel éloge du Cardinal de Retz est d'avoir su mourir en philosophe, après avoir vécu dans les convulsions de l'intrigue.

ROBÉ DE BEAUVESET (N.) né à Vendôme. Nous avons dit, à l'article *Le Miere*, que les vers de cet Écrivain ressembaient sou-

vent à de la prose contournée avec effort, & à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure. Sa Poésie est cependant naturelle & mélodieuse en comparaison de celle de M. Robé, & nous ne concevons pas comment ce dernier a osé lui reprocher dans une satire Tudesque, que sa versification manquait d'harmonie. Les sons les plus durs, les plus bisfarres, les plus discordans, ne donneraient qu'une faible idée du jargon barbare de ce prétendu Poète, dont la Muse, d'ailleurs, ne s'est gueres exercée que sur des sujets immondes, & rendus plus immondes encore par sa manière de les traiter. On peut en juger par son *Débauché converti*, piece aujourd'hui méprisée dans les lieux mêmes où elle prit naissance. La confusion & le repentir ont jetté l'Auteur dans le parti des Convulsionnaires, & achevé d'aliéner sa raison. Il vient de composer, dit-on, un Poème sur les peines de l'Enfer, dont il a tâché de faire le tableau le plus effrayant. Il aura rempli son objet, s'il se fait peindre à la tête du Poème, & sur-tout s'il menace ses Lecteurs du tourment de lui entendre éternellement réciter ses vers. Une de ses manies favorites est d'annoncer aux petites Maisons, l'arrivée prochaine du Prophete Elie.



ROCHEFORT (N.) de l'Académie des Inscriptions. La Préface & les Notes de sa traduction en vers de l'Iliade , annoncent un homme fortement pénétré des beautés d'Homere , & qui en a fait une étude profonde. La traduction même , quoique très-éloignée de répondre à la majesté de l'original , mérite d'être encouragée. Il est en effet très-honorable pour M. de Rochefort d'avoir employé ses jeunes années à tenter une entreprise si vaste , & dans laquelle nous osons croire qu'il réussirait, s'il voulait ne regarder ce qu'il a fait que comme un simple essai qui attend de nouveaux soins , & peut-être le travail d'une partie de sa vie. Mais quelle gloire ne lui promettait pas un succès qui a été l'écueil de tant d'efforts ! Ce qui semblerait devoir l'exciter puissamment à prendre cette résolution courageuse , c'est que du moins il a prouvé qu'une traduction de l'Iliade n'était pas impossible , comme la Motte, incapable de la faire , avait voulu le persuader ; c'est qu'il a rendu avec du naturel , de la sensibilité, de la grace même , plusieurs morceaux qui ne demandaient que cette espece de talent ; c'est enfin parce qu'il s'est élevé quelquefois , dans des vers très-bien faits , à des beautés d'un ordre supérieur. Mais il faudrait qu'il se défiât d'une fa-

cilité dangereuse , & qui dégénere trop fréquemment en mollesse ; qu'il tâchât d'égaliser la précision de son original , & de donner à ses expressions plus d'énergie & de vigueur sans blesser l'harmonie ; qu'il fût , en un mot , plus souvent poète. Et comment se contenter de faibles équivalens , de tours prosaïques & communs , d'images à demi-crayonnées , lorsqu'on est pénétré , comme lui , du sublime d'Homere !

ROCHE-FOUCAULD ( François , Duc de la ) né en 1612 , mort en 1680. Son petit Livre des *Maximes* , composé de pensées détachées les unes des autres , mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage , lui a fait un nom immortel.

Appelé par son rang à vivre à la Cour , né parmi les troubles d'une guerre civile , à laquelle il prit part , & dont il a laissé des Mémoires , n'ayant observé les hommes que dans un tems d'orages , & , pour ainsi - dire , dans le tumulte de leurs passions , M. de la Rochefoucauld ne reconnaît d'autre mobile de nos actions que l'amour-propre , & son Livre est moins l'histoire que la satyre du genre-humain. Mais cette satyre plaît parce qu'elle flatte la

malignité, & parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant, avec le vice, un principe commun, qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif & précis que l'Auteur a su donner à ses pensées, & parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme observé dans les grandes Villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle & primitive, ou plutôt celui des conventions sociales? L'homme est-il né méchant? Nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entourait; mais placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eut vu les hommes d'un œil plus indulgent : organisés non comme l'enfant robuste imaginé par Hobbes, mais au contraire nés timides & désarmés, plus faibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine. Le Livre de *la Fable des Abeilles*, & le système de M. Helvétius sur l'intérêt personnel, ne paraissent gueres qu'un développement de l'ouvrage de M. de la Rochefoucauld.

ROLLIN (Charles) ancien Recteur de l'Université de Paris, Auteur de l'Histoire ancienne, du Traité des Etudes, &c.

Les jeunes gens ne puiseront jamais des leçons d'une morale plus saine & d'un goût plus épuré que dans les Ouvrages de cet estimable Ecrivain. Formé lui-même sur les meilleurs modeles , il apprend à ne pas s'égarer en préférant des routes de caprice à celles qui nous ont été tracées par les Grands Hommes de l'antiquité. Tant que ceux qui président à l'éducation publique ne donneront eux-mêmes à leurs élèves d'autre guide que M. Rollin, on ne doit pas craindre pour les beaux Arts une entière décadence.

Nous n'avons pas toujours parlé de cet Auteur respectable avec autant de justice. Entraînés un moment dans notre jeunesse par cet esprit de mode pour lequel nous avons depuis conçu tant de mépris, éblouis par quelques réputations plus brillantes que solides, nous avons dit dans le Discours préliminaire d'une Histoire des premiers siècles de Rome, que Mr. Rollin avait peu de physionomie dans ses Ouvrages. Il n'a point, sans doute, cette maniere recherchée que chaque Ecrivain affecte aujourd'hui de se former, dans l'intention de paraître original, ou du moins singulier. Il n'a point altéré le génie de la langue, pour lui donner dans sa prose un faux air d'enthousiasme qui serait réprouvé, même dans la Poésie. Il ne se distin-

gue ni par un ton dogmatique, tranchant ou sententieux, ni par une affectation puérile d'expressions nouvelles & déplacées, de tours bizarres, en un mot, par ce jargon qui commence à se produire dans tous les genres, & à défigurer tous les styles. Il est quelquefois un peu négligé, un peu diffus, mais toujours pur, toujours clair, toujours élégant, & ne s'écartant jamais de cette noble simplicité qui doit être le caractère de notre prose. Elle est devenue sauvage & barbare entre les mains de ceux qui ont voulu lui donner une sorte d'emphase & d'énergie outrée qu'elle ne comporte pas. C'est s'appauvrir que de s'enrichir ainsi. Tout ce qui s'éloigne en vers du style de Boileau & de Racine, tout ce qui ne se rapproche point en prose de celui de Pascal ou de Bossuet, sera toujours défavoué par le goût.

M. Rollin a principalement écrit pour les jeunes gens, & il a dû se proportionner à leur intelligence. On ne doit donc pas lui reprocher quelques réflexions qui paraissent un peu trop simples quand on est mûri par l'expérience. Il conservera toujours aux yeux de la postérité le caractère d'un Ecrivain sage, rempli de connaissances & de goût, & qui a fait passer jusques dans son style la douceur & l'aménité de ses mœurs. Ce caractère devient aujourd'hui

d'autant plus remarquable qu'il est plus rare d'en retrouver un exemple. Nous avons saisi avec empressement cette occasion de témoigner notre respect pour la mémoire de cet homme utile & justement célèbre.

RONSARD (Pierre de) né dans le Vendômois en 1525, mort en 1585, Poète Français. Il eut de son vivant une si grande réputation, que mal écrire c'était, selon un proverbe du tems, donner des soufflets à Ronsard. Il fut honoré des bienfaits & de la familiarité de plusieurs de nos Rois. On a même conservé des vers que Charles IX lui adressa, & qui à notre avis, sont d'une verve infiniment plus heureuse que les meilleurs vers de Ronsard. Cependant ce Poète si célèbre avait pensé détruire le génie de notre langue, par la licence qu'il se donna d'y introduire une foule de mots purement grecs, qui rendent sa Poésie presque toujours dure, bisarre & inintelligible. On peut en juger par cette Epitaphe singulière qu'il avait faite pour Marguerite de France & pour François I.

Ah ! que je suis marri que la Muse Française  
Ne peut dire ces mots comme fait la Grégeoise ;  
Ocy more, Dyspome , Oligochronien ;  
Certes , je les dirois du sang Valésien , &c.

Cette affectation ne venait que de son érudition vraiment singulière, & dont il semblait vouloir faire parade. Mais il prétendait encore enrichir la langue d'une autre manière, en y faisant entrer indifféremment, toutes les espèces de Dialectes qui étaient alors, & qu'on voit de nos jours en usage en France. » Il ne » faut se foucher, disait-il, si les Vocables sont » Gascons, Poitevins, Normands, Manceaux, » Lyonnois ou d'autres pays. « C'était entreprendre d'ériger le jargon de ces différentes Provinces en autant de langues régulières; mais il ne prenait pas garde que ces Dialectes bizarres, sans règle, sans principes, sans caractère, ne pouvaient former qu'un assemblage barbare, une confusion anarchique, & qu'enfin par cette bigarrure étrange, il eût converti la langue Française elle-même en un pur jargon.

Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités qui font les grands Poètes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, & la connaissance des bonnes sources; mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siècle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Voulant tout régler, comme le dit Boileau, il brouilla tout, fit un art à sa mode,

Et toutefois longtems eut un heureux destin;

Mais sa Muse en Français parlant Grec & Latin,

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,  
Tomber de ses grands mots le faîte pédantesque.

Ce fut, à ce que nous croyons, le premier de nos Ecrivains qui osa débiter dans la carrière de l'Épopée, par son Poème de la Franciade, qui est un de ses plus médiocres Ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il avait tenté presque tous les genres de Poésie, & l'universalité prétendue de ses talens augmenta encore sa réputation ; mais elle n'était qu'apparente, & c'était à notre siècle qu'un pareil phénomène était véritablement réservé. Nous avons vu dans Mr. de Voltaire l'homme universel qu'on avait cru voir faussement dans ces commencemens informes de notre Littérature.

ROSSET ( N. de ) On ne peut lui disputer le mérite d'avoir donné, par son Poème de l'Agriculture, le premier exemple d'un Poème Français purement Géorgique, & d'avoir prouvé non seulement que ce genre n'est pas incompatible avec notre langue, comme le supposait un aveugle préjugé, mais qu'elle pouvait souvent en surmonter les difficultés, d'une manière très-heureuse. Il est avéré, que cet Ouvrage était fait longtems avant la traduction des Géorgiques de Virgile par M. l'Abbé de Lille, & avant le Poème des Saisons de M. de



St. Lambert : il est donc certain que M. de Rosset a eu la gloire de se distinguer le premier dans cette carrière ingrate , & de tracer une route nouvelle à nos Muses.

Il manque à ce premier Essai , qui ne doit pas être jugé à la rigueur , beaucoup de graces dont le sujet était susceptible , des Episodes qui auraient permis au Poëte de se montrer , & qui auraient jetté plus d'agrément , de variété , & de vie sur la féchereffe des détails Agronomiques. Mais on y trouve fréquemment des morceaux très-bien faits , & qui annoncent dans l'Auteur des talens d'autant plus rares , qu'ils sont accompagnés de la plus grande modestie. Nous ne pouvons nous refuser à la satisfaction d'en citer un exemple qui paraît avoir échappé à l'attention de tous les rédacteurs des papiers publics : il s'agit de la nécessité de cultiver des pépinières.

Que près de vos jardins , de riches pépinières *a* )

Leur assurent un jour des plantes héritières.

Renaissans de leurs fruits , les arbres à vos yeux

Semblent , vivans encor , revivre dans ces lieux.

Bientôt , le jeune plant , doux espoir de sa race ,

Succède à ses ayeux , croît & remplit leur place :

Ainsi près de ces murs , *b* ) où nos fiers Vétérans ;

*a* ) Poëme de l'Agriculture , Chant 3.

*b* ) Les Invalides.

Outragés par le fer, ou courbés sous les ans,  
Appelés au repos, après de longs services,  
Portent de leurs exploits les nobles cicatrices;  
LOUIS vient d'élever un azile nouveau, c)  
Heureuse pépinière, honorable berceau,  
Où d'une tige antique & par l'âge flétrie  
Croissent les rejettons, espoir de la Patrie.

Cette comparaison nous paraît on ne peut pas plus heureuse ; & nous regardons à la fois comme très-singulier & très-injuste que l'homme estimable à qui l'on ne peut contester l'honneur d'avoir étendu les bornes de notre langue par un Ouvrage véritablement original, n'ait pas encore été admis à l'Académie Française. L'âge très-avancé dans lequel il a publié son Poëme, devait lui tenir lieu d'une nouvelle recommandation. Il semble que l'Académie aurait pu se montrer moins complaisante aux vœux empresseés de quelques jeunes Ecrivains qui auraient eu le tems d'attendre leur brevet d'immortalité, & différer de les accueillir, plutôt que de s'exposer à ne jamais compter parmi ses membres un Vieillard qui avait tant de droits à ses suffrages.

ROTROU ( Jean ) né à Dreux en 1609 , mort

---

c) L'Ecole Royale Militaire.

dans la même ville en 1650. Il eut assez de mérite pour inspirer de l'estime au grand Corneille, & pour n'être pas jaloux d'un pareil rival. Il fut lui-même assez grand pour refuser au Cardinal de Richelieu, dont il était pensionnaire, & qu'il était si dangereux de défobliger, de se joindre aux détracteurs du *Cid*. Ce trait, la Tragédie de Venceslas, & l'intrépidité avec laquelle Rotrou remplit ses devoirs dans sa patrie affligée d'une maladie contagieuse, rendront sa mémoire éternellement recommandable. Il ne se croyait pas dispensé par ses talens de ce qu'il devait à son pays en qualité de Citoyen ; il avait pris une charge qui l'affujettissait à des fonctions pénibles, & qu'il conserva jusqu'à sa mort. On souhaiterait que nos Poètes eussent le courage de l'imiter : ils éviteraient le reproche d'inutilité qu'on est toujours tenté de leur faire, sur-tout quand ils sont médiocres ; & s'ils ne pouvaient pas se dérober au ridicule, toujours armé contre les mauvais vers, ils pourraient du moins retrouver une aisance honnête, la considération, & quelquefois la gloire, dans l'exercice de leur état.

ROUSSEAU ( Jean-Baptiste ) né à Paris en 1669, mort en 1740. On commence à lui don-

ner le nom de grand , & cette distinction qu'il mérite , n'est pas inutile pour empêcher de le confondre avec d'autres Auteurs qui ont porté le même nom que lui. Il a été l'Horace de la France.

Ses Odes , à l'exception d'un petit nombre , sont un des plus précieux monumens de Poésie que nous ayons dans notre langue , & demeureront à jamais le modele de ce beau genre , le plus difficile de tous après le Poëme épique , parce qu'il exige à-peu-près les mêmes conditions , l'enthousiasme & le génie. Aussi rien n'est-il plus rare parmi nous qu'un bon Poëte lyrique , & peut-être ne sommes-nous tombés dans une espece d'indifférence pour ce genre sublime , que par un juste dégoût pour l'immense quantité de mauvaises Odes hazardées depuis Rousseau , par une foule d'Ecrivains médiocres.

Nous n'avons rien dans un genre qui est à peu près le même , de plus achevé que ses Cantates , & elles attendent encore le Musicien de génie , qui saura s'immortaliser en associant les richesses de son art à ces trésors de Poésie. Quelques-unes de ces Cantates ne sont que sublimes. Le plus grand nombre respire la volupté , & tiendra lieu d'un reproche  
éternel

éternel à ceux qui ont accusé Rousseau de n'avoir pas connu la délicatesse, le sentiment & les graces.

Ses Allégories, pleines de raison & de saine philosophie, déposeront de même contre ceux qui ont osé dire que ce Poète avait peu pensé.

Il est étonnant que les Comédiens soient assez peu jaloux de la gloire d'un de nos plus Grands Hommes, pour n'avoir jamais songé à remettre sa Comédie du *Flatteur*, & même celle du *Capricieux*, Pieces, malgré leurs défauts, si préférables à toutes les rapsodies romanesques dont ils ont avili leur scène depuis quelques années.

Nous n'avons pas d'Epigrammes comparables à celles de Rousseau par le sel attique, par la finesse ou la naïveté piquante, par la justesse & l'énergie de l'expression; enfin, par cet art si peu commun de ne jamais employer un seul mot inutile. Du moins aucun Auteur n'en a-t-il fait un aussi grand nombre qui remplisse toutes ces conditions.

On aurait les mêmes éloges à faire de ses Epîtres, s'il n'y regnait quelquefois trop de recherche & d'affectation. La satire y est plus amère, & par conséquent moins enjouée & moins fine qu'elle ne l'est dans Boileau; mais

depuis la mort de ce dernier, la Sottise repa-  
raissait avec tant de succès, les corrupteurs du  
goût se reproduisaient avec tant d'audace, &  
la Littérature était livrée à tant d'innovateurs  
sans mérite, que l'on doit peut-être pardonner  
à Rousseau d'avoir substitué le ton de Juvé-  
nal à celui d'Horace. Que n'eût-il pas osé  
s'il eût vécu jusqu'à nos jours, & s'il eût vu  
la décadence entière de ces beaux Arts qu'il  
avait honorés?

Boileau, dans un siècle de gloire & de liberté,  
avait pu dire sans conséquence :

Tous les jours à la Cour un sot de qualité  
Peut juger de travers avec impunité.

. . . . .  
Notre siècle est fertile en sots admirateurs.  
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.

Mais il en coûta cher à Rousseau pour avoir  
parlé du Parnasse aussi librement que Boileau  
parlait de la Cour. L'esprit de cabale & d'in-  
trigue s'était perfectionné chez les Ecrivains  
médiocres, & leur avait donné des moyens de  
nuire, inconnus jusqu'alors à leurs prédécesseurs.  
Quelques-uns d'eux, pour venger leur amour-  
propre humilié par les plaisanteries de Rouf-  
seau, imaginèrent de forger sous son nom des  
couplets scandaleux & horribles, qui avaient le

double but, & de l'écarter de l'Académie, & de le rendre odieux à la société. Cette trame affreuse réussit, & Rousseau fut l'innocente victime de cette détestable invention.

Que ceux qui oseraient croire encore que ce Poëte fut véritablement l'Auteur de ces couplets, interrogent leur propre cœur; & qu'ils pesent la persévérance généreuse avec laquelle Rousseau se refusa constamment à tous les moyens honteux de rentrer dans sa patrie. Qu'ils lisent ce qu'il écrivait avec tant d'énergie au Baron de Bréteuil : » Vous savez  
 » quels sont mes sentimens, & que des gra-  
 » ces & des accommodemens ne convien-  
 » nent qu'à des fripons, & non à un hon-  
 » nête homme, injustement opprimé. J'aime-  
 » rais mieux être mort que de sortir d'op-  
 » pression par une honte qui serait irrépa-  
 » rable.... J'aime bien la France, mais j'aime  
 » encore mieux mon honneur & la vérité.  
 » Quelque destinée que l'avenir me prépare,  
 » je dirai comme Philippe de Commines : Dieu  
 » m'afflige, il a ses raisons, mais je préférerai  
 » toujours la condition d'être malheureux avec  
 » courage, à celle d'être heureux avec infamie.»

Que ces mêmes personnes dont ici nous interrogeons le cœur, songent que Rousseau a tenu le même langage jusques dans ces mo-

mens terribles où l'homme n'ayant plus rien à perdre, semble au-dessus de toute crainte & de tout déguisement. Qu'enfin ces mêmes personnes songent encore qu'un des plus irréconciliables ennemis de Rousseau, que Boin-din, outragé lui-même dans les couplets, a protesté jusqu'à sa mort que Rousseau n'en était pas l'Auteur, & nous osons croire que nos Lecteurs n'en feront pas moins persuadés que nous.

Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est que ces couplets si malignement vantés, ne sont en effet qu'un tissu d'injures grossières, presque dénuées d'esprit, & qu'on y voit tout au plus une imitation mal-adroite de cette singulière richesse de rimes que Rousseau affectait quelquefois, & qu'il est si facile de contrefaire.

La cause qui a pu jeter si longtems du pyrrhonisme & de l'incertitude sur cette malheureuse histoire, il faut l'avouer, c'est que Rousseau intérieurement convaincu de son innocence, mais effrayé des suites de l'accusation répandue fourdement contre lui, crut imprudemment qu'il ne pouvait se laver du soupçon d'avoir fait les couplets, qu'en faisant connaître celui que par un sentiment de persuasion intime, & des vraisemblances très-fortes,



il avait lieu d'en regarder comme l'Auteur. D'accusé il devint mal-à-propos accusateur; il ne sentit point que les preuves légales lui manquaient; & dans l'impossibilité où il se trouva de les fournir, il fut justement condamné, moins comme Auteur des couplets, que parce qu'il avait employé des moyens illégitimes pour les attribuer au plus violent de ses ennemis, & à l'homme qu'il soupçonnait le plus de les avoir faits.

Au reste, nous devons à la gloire de Mr. de Voltaire, reproduire ici ce témoignage de la justice qu'il rendit enfin au grand Rousseau après sa mort. Voici ce qu'il écrivit à Mr. de Séguy en 1743.

» J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous  
 » m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre  
 » projet de souscription pour les Œuvres du  
 » célèbre Poëte dont vous étiez l'ami. Je me  
 » mets très-volontiers au rang des souscripteurs,  
 » quoique j'aie été malheureusement au rang  
 » de ses ennemis les plus déclarés. Je vous  
 » avouerai même que cette inimitié pesait  
 » beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé,  
 » j'ai dit, j'ai écrit que les Gens de Lettres  
 » devraient être tous freres.... Il semblait que  
 » la destinée, en me conduisant dans la ville  
 » où l'illustre & malheureux Rousseau a fini

» ses jours, me ménageât une réconciliation  
» avec lui. L'espece de maladie, dont il était  
» accablé, m'a privé de cette consolation que  
» nous avions tous deux également souhaitée.  
» L'amour de la paix l'eût emporté sur tous  
» les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre  
» nous. Ses talens, ses malheurs & ce que j'ai  
» ouï dire ici de son caractère, ont banni de  
» mon cœur tout ressentiment, & n'ont laissé  
» mes yeux ouverts qu'à son mérite.

Si Mr. de Voltaire, en parlant de ce grand Poëte, s'est depuis exprimé d'une maniere moins décente, & moins honorable pour lui-même, cette variation ne peut être regardée que comme une incon séquence, qui ôte à son jugement sur Rousseau toute espece d'autorité.

ROUSSEAU (Jean Jacques) né à Geneve en 1708. C'est un des plus beaux génies de ce siècle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à ressembler à personne, & manifestant peut-être un peu trop une sorte de singularité, soit dans sa conduite, soit dans ses Ecrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais sans nous arrêter à ce qui n'est point du ressort de ces Mémoires, essayons d'apprécier cet Auteur célèbre, en nous préservant à la fois d'une critique outrée, & d'une admiration fanatique.

De tous nos Ecrivains modernes, il est assurément un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentimens sont les plus mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la Religion même, au moins la naturelle, (exception rare en sa faveur) voilà les grands objets qui ont allumé son enthousiasme, & qui font lire ses Ouvrages avec tant de plaisir. On ne peut l'accuser, comme beaucoup d'autres, d'avoir souvent répété, avec une emphase étudiée, le mot imposant de *Vertu*, plutôt que d'en avoir inspiré le sentiment. Quand il parle de nos devoirs, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que l'homme se doit à lui-même & qu'il doit à ses semblables, c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne saurait venir que du cœur. On voit qu'il s'est nourri de bonne heure de la lecture des anciens Auteurs Grecs & Romains. Ces vertus républicaines qu'ils nous ont dépeintes, le ravissent, le transportent, & paraissent souvent l'inspirer. Si son respect pour elles, n'allait pas quelquefois jusqu'à l'excès, nous avons presque dit jusqu'à l'idolâtrie, on partagerait plus volontiers ce noble enthousiasme de l'Auteur; mais dominé par son imagination trop ardente, & par on ne fait quelle manie de rabaisser ses contem-

porains , il ne voit jamais dans ceux-ci que des Pygmées , & dans les autres que des géans par lesquels il semble vouloir nous humilier , & peut-être nous décourager.

On ne peut nier que son Discours contre les Sciences, couronné par une savante Académie, ne soit un chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'a voulu ( a-t-on souvent répété à cet égard comme à bien d'autres ) que se jouer de sa plume & de ses lecteurs. Tel que certains sophistes de l'antiquité , il paraît se plaisir à combattre toutes les opinions reçues, & à défendre les paradoxes les plus bisarres; mais nous croyons que souvent on a mal saisi sa pensée , & que souvent aussi la chaleur de la dispute l'a fait aller plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé.

Son Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes , & sur l'origine des sociétés, a étonné par la hardiesse, &, disons-le franchement , par la bisarrerie des idées. Il nous paraît que c'est pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, & trop déprimé l'homme social , qu'il s'éloigne ainsi en double sens de la vérité. En général, son système à cet égard repose sur une base trop métaphysique, trop déliée. Quelquefois , si l'on ose le dire , il se plaît à tourner la pyramide sur sa pointe & à faire des prodiges de force pour la maintenir ainsi

dans un violent équilibre. Mais, comme l'a dit Boileau, *rien n'est beau que le vrai*. L'admiration qu'on accorde à des tours de force est fatigante, pénible, & bientôt épuisée.

Les idées de M. Rousseau sur la Politique devaient avoir naturellement beaucoup d'adversaires. Cette matiere est si délicate, si compliquée, elle réveille tant de préjugés, tant de passions opposées, il est si difficile de saisir ce juste milieu, ce point presque imperceptible qui sépare un extrême de l'autre, les Grands aiment si fort à dominer, les Petits aiment si fort l'indépendance, que c'est principalement sur ces objets qu'il n'est gueres de lecteurs assez exempts de tout motif secret de partialité, pour qu'on puisse prendre dans leurs jugemens une entière confiance. Ce qui nous semble certain, c'est que M. Rousseau voit souvent les hommes trop en noir. Une santé délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte & quelquefois sombre, une sensibilité exquise, mais exigeante & ombrageuse, quelques injustices, quelques persécutions qu'il a essuyées, tout cela, joint à l'orgueil du génie, lui a fait juger les hommes avec une excessive rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devraient être, il s'est indigné de ce qu'ils sont, & souvent de ce qu'il les a crus. Il ne s'est pas toujours rappelé que

les hommes , comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence est la première vertu du sage. Quoiqu'il en soit, rien n'est plus désolant que le tableau que fait M. Rousseau des horreurs de la société. On ne peut imaginer des couleurs plus sombres. Il ne tient pas à l'Auteur que nous ne soyons persuadés que les hommes ne sont que des bêtes féroces, destinées à s'entre-déchirer mutuellement. C'est-là de l'excès, sans doute. Avouons-le cependant, si ce tableau est infidèle, ce n'est gueres que parce que le peintre ne présente que le côté sinistre, tandis qu'il laisse dans l'ombre le côté consolant & favorable.

Le Roman d'Héloïse a fait beaucoup de bruit. On pourrait presque lui appliquer ce qu'on disait du Cid, que c'était un excellent Ouvrage dont on avait fait une excellente critique. L'intrigue nous a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaise. Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés, quoique l'Auteur ait voulu les représenter dans la belle nature. Le Costume y est blessé sans cesse. C'est toujours M. Rousseau qui parle par la bouche de ses Acteurs. Il a beau chercher à se mettre à leur place, à se plier à leur génie, à leur condition, à leur sexe, c'est un grand homme qui, bien qu'il se baïsse, est souvent plus grand qu'il

ne faut pour la vraisemblance. Quelle Lettre, par exemple, que celle de Julie sur les duels & sur l'adultère ! Quoi de plus admirable en un sens, & de plus déplacé dans un autre ! Le personnage de Saint Preux, à quelques endroits près, est faible & peu intéressant. Celui de Volmar est violent, c'est-à-dire peu naturel & contraint par conséquent. Celui de Julie, qui aime tant à différer, est un assemblage de tendresse, de grandeur d'ame, de piété & de coquetterie. Cet ensemble, il faut l'avouer, est défectueux ; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts ! Malheur à celui que les beautés de détail, dont abonde ce charmant Ouvrage, ne transportent & n'affectent pas délicieusement, & qui ne s'attendrit pas pour les vertus dans les admirables peintures que l'Auteur en a sçu tracer ! Quelle différence entre la froide galanterie de la plupart de nos Romans, & l'amour si vivement ressenti & exprimé par M. Rousseau ! Quel intervalle immense entre le feu du sentiment & les glaces du bel esprit ! Quelle ame, quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer, avec tant de chaleur & d'énergie, les divers mouvemens des passions qui nous agitent !

On fait avec combien d'ardeur le Public a accueilli le *Devin de Village*, Pastorale remplie de graces & digne de l'âge d'or, s'il eût

existé. Rien de plus intéressant , de plus délicat , de plus naïf que les paroles & la musique de cet Opéra. On n'a pas l'idée ni d'un coloris plus frais , ni d'un meilleur ton de simplicité champêtre. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces jolies chansons : *Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire* , &c. *Je vais revoir ma charmante maîtresse* , &c. ! Voilà ce qui doit toujours charmer. Voilà le langage qui va au cœur , parce qu'il en vient , langage bien préférable à ces petites bluettes frivoles , à ces pointes , en un mot à tous ces lieux communs doucereux & insipides , qui rendent nos chansons à la mode si puériles , si ridicules , si méprisables.

Quant au style & à la forme des Ouvrages de M. Rousseau , on peut dire en général , que cet Auteur a une manière qui est toute à lui. Il paraît pourtant quelquefois par une sorte de rudesse & d'âpreté affectée mais énergique , tenir du goût de Montagne , dont il est grand admirateur , & dont il a adopté & rajeuni plus d'opinions qu'on ne pense. Son style d'ailleurs , se plie merveilleusement bien à tous les objets qu'il traite. Il est plus varié que celui de plusieurs Ecrivains célèbres , tour-à-tour nerveux , sublime , gracieux , délicat & pathétique , on n'a gueres loué avec plus de finesse que M. Rousseau ; mais aussi l'on ne peut gueres employer



une ironie plus amère, & une satire plus piquante que la sienne. Quel nombre, quelle cadence, quelle harmonie dans ses périodes ! Quelle marche aisée, noble & soutenue ! Avec quelle véhémence &, si nous osons le dire, quelle tyrannie ne subjugué-t-il pas ses Lecteurs ! Le premier effet qu'il produit sur eux est infailliblement de les séduire, de les entraîner par la magie de son style. Ce n'est qu'après l'impression affaiblie, que la réflexion le combat quelquefois, & pour peu qu'elle s'éloigne, on revient encore à lui.

Mais ce qui nous paraît le distinguer principalement, c'est son caractère d'énergie. Quand il s'élève, ou contre le despotisme, ou contre les préjugés & les vices de son siècle, c'est Périclès qui frappe & qui renverse. C'est Démosthène tonnant du haut de sa Tribune. On voit qu'un sentiment profond & souvent amer le domine, & qu'il ne peut pardonner aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes. Si vous en exceptez quelques hyperboles, qui ordinairement appartiennent moins au fond qu'à la forme, sa Morale est à beaucoup d'égards, vraie, sublime ; favorable aux opprimés, inexorable aux oppresseurs, très-fine, très-intéressante dans les détails. C'est ce qui paraît sur-tout dans son Héroïse. C'est-là qu'on voit combien il con-

naît les replis les plus cachés du cœur humain, & l'on peut lui appliquer en Morale ce que difait Fontenelle d'un célèbre Naturalifte. » *Il prend prefque toujours la nature fur le fait.* »

De tant d'Auteurs qui ont tant écrit de chofes vagues & communes fur les Femmes, qui ont fait de leur fauffeté, de leur diffimulation, de leurs caprices, de la légéreté de leur caractère, des petites rufes de leur amour-propre, tant de fatyres rebattues, & fouvent fi peu réfléchies, il eft certainement celui qui a le mieux faifi & apprécié ce fexe, qui a le mieux trouvé dans les différences naturelles, la raifon des différences morales. Voyez là-deffus les premieres pages du quatrieme volume d'Emile. Toute femme fincere ne pourra que fe reconnaître au bien & au mal qu'il dit de fon fexe. Au refte, cet Ouvrage de M. Rouffeau fur l'Education renferme auffi des beautés fans nombre, des vues perçantes & hardies : mais on y découvre toujours fon fecret penchant à s'éloigner de toutes les pratiques reçues. Généralement parlant, fon fyftême paraît affez bien calqué fur celui de la nature, & c'eft peut-être la principale raifon qui le rend impraticable, quant à l'enfemble, dans l'état actuel des chofes. On peut fuivre pourtant, avec quelques modifications, la plupart des préceptes qu'il

nous y donne ; & l'Auteur aura toujours le mérite d'avoir réveillé les esprits de son siècle sur ce grand objet de l'éducation.

N'oublions pas d'observer que la partie d'Emile, où l'on traite de la Religion naturelle, est un des plus beaux morceaux de tout l'Ouvrage. Il peut y avoir quelques écarts ; mais les grands principes y sont développés avec une force, une noblesse digne de Bossuet. On a surtout admiré dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, un portrait de Jésus-Christ fait de main de maître. Heureux le Peintre, si lui-même n'avait quelquefois défiguré ce portrait digne en quelque sorte de son divin modèle !

S'il peut nous être actuellement permis de relever quelques fautes dans le style de cet Ecrivain célèbre, nous remarquerons d'abord qu'à l'exemple d'Ovide il ne fait pas toujours s'arrêter. Il tourmente sa pensée en la présentant sous trop de faces. Il a des phrases parasites, qui prises à part sont toujours belles, harmonieuses, bien cadencées, qui paraissent même renforcer quelquefois la pensée de l'Auteur, mais de manière pourtant que la dernière phrase toute seule, produirait peut-être autant & plus d'effet en frappant un coup plus simple & plus rapide. Il n'est pas exempt d'expressions négligées, il en a même de triviales ; & c'est avec

raison qu'on a remarqué celles-ci : » *La Musi-*  
 » *que Française ressemble à une Vache qui ga-*  
 » *loppe, ou à une Oie grasse qui veut voler.* »  
 Dans son Discours sur l'Économie politique ,  
 où il parle de la proportion équitable qu'on  
 devrait établir dans les impôts, » Un Grand ,  
 » dit-il , prétendra qu'eu égard à son rang, ce  
 » qui serait superflu pour un homme infé-  
 » rieur, est nécessaire pour lui ; mais c'est un  
 » mensonge ( ajoute M. Rousseau ) car un Grand  
 » a deux jambes ainsi qu'un Bouvier , & n'a  
 » qu'un ventre non plus que lui. « Il est clair  
 que par ces tournures abjectes , l'intention de  
 l'Auteur est d'avilir les grandeurs de préjugé ,  
 & de rappeler nos idées à l'égalité primitive ;  
 mais peut-être manque-t-il ainsi doublement son  
 but : premièrement comme homme de goût ,  
 ensuite comme Philosophe qui révolte trop par  
 sa manière ceux qu'il voudrait réformer. Le  
 vice heurté de front s'indigne & se roidit ; pris  
 de biais il temporise , bat en retraite , & se  
 rend quelquefois. Quoiqu'il en soit , M. Rouf-  
 seau sacrifie souvent la précision au nombre &  
 au rythme , au lieu que M. de Buffon , autre  
 Ecrivain justement célèbre , fait admirablement  
 unir la précision avec l'harmonie.

Un autre défaut que nous avons entendu  
 reprocher encore au style de cet homme élo-  
 quent ,

quent, c'est un peu de néologisme. Ce reproche n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement. Il nous semble cependant que c'est presque toujours si heureusement, & avec tant de raison & de graces, que cet Auteur emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptions nouvelles, que nous ne favons trop si l'on peut le blâmer d'une hardiesse qui embellit & enrichit la langue. *Cur ego*, disait Horace, *si linguam Catonis & Enni, ditare valeo*, &c.

Dans le fonds, le langage n'est-il pas fait pour l'homme, & non l'homme pour le langage? Voici, selon nous, les seules restrictions qu'il conviendrait de mettre à cette liberté pour éviter les abus. Jamais il ne faudrait employer une expression inusitée, que lorsqu'elle donne plus de force au discours, ou qu'elle peut servir à fixer une nuance délicate qui échapperait sans elle. Il faudrait aussi que le sens en fût toujours très-clair; & au moyen de cette double précaution, il serait permis de braver quelquefois une exactitude trop pusillanime, qui ne peut que rétrécir & borner la carrière de l'art. Il est vrai que peut-être le génie seul a le droit d'enfreindre heureusement certains usages, comme il n'appartenait qu'aux Dictateurs Romains de faire taire les loix, en

quelques occasions, pour le bien même de ces loix & de la liberté. „ Toutes les fois, dit » Mr. Rousseau, avec le ton d'indépendance » qu'on lui connaît, toutes les fois qu'à l'aide » d'un barbarisme ou d'un solécisme, je pour- » rai me faire mieux entendre, ne croyez pas » que j'hésite. « A notre avis, il aura souvent raison. \*)

---

\*) Nous avons préféré l'article qu'on vient de lire à celui que nous avons fait nous-mêmes sur le célèbre Ecrivain qui en est l'objet. Cet article nous a paru très-intéressant, rempli d'observations également fines & judicieuses, qui supposent dans le Rédacteur beaucoup d'esprit, de sagacité & de talent. Il nous a été envoyé par Mr. Romilly, Pasteur de l'Eglise de Geneve, le même qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *Tolérance* & *Vertu*. Il serait à souhaiter, pour l'honneur de cette collection, qu'elle eût eu un plus grand nombre de coopérateurs de son mérite, & surtout aussi modestes, aussi dignes du nom de sage que ses Concitoyens lui donnent à son insçu, & qu'il ne perdra jamais, parce qu'il n'en a pas fait, comme tant d'autres, une affiche d'orgueil & d'ostentation. Nous lui sommes redevables aussi de l'article *Bonnet* page 59. L'amitié dont il nous honore est une preuve que l'esprit de parti n'a sur lui aucun empire.

Mr. Romilly est fils d'un homme très-distingué dans son art, qui a donné à Mr. Diderot, avec le désintéressement le plus noble, tout ce qui concerne l'horlogerie dans le Dictionnaire Encyclopédique.

ROY (Pierre Charles) né à Paris en 1683, mort en 1764. Il joignit à des talens très-distingués pour le genre de l'Opéra, un talent très-dangereux, celui d'une satire souvent personnelle & amère, plus caractérisée par l'énergie que par les graces. Nous ne chercherons point à le justifier d'une licence que nous avons toujours condamnée. Nous devons dire seulement que ce tort de Mr. Roy fut peut-être le vice de son tems, plutôt que celui de son cœur. Les fameux couplets, faussement attribués à Rousseau, & dans lesquels Mr. Roy lui-même fut assez vivement outragé, ces couplets, & la triste célébrité qu'ils eurent, excitèrent dans les esprits, au commencement de ce siècle, une fermentation générale, & les monterent à ce ton âcre d'une Satyre emportée & violente, si éloignée des jeux que notre Horace s'était permis dans le siècle précédent.

Depuis cette fatale époque, les rivalités entre les Gens de Lettres, devinrent à la fois plus cruelles & plus envenimées. Cette maladie a continué jusqu'à nos jours, tellement que s'il existait un homme qui eût ramené la Satyre à ses vraies limites, & qui en respectant les mœurs, la probité, l'honneur des Ecrivains les plus médiocres, ne se fût armé du ridicule qu'en faveur du goût, & aux dépens de la vanité, cet hom-

me, loin d'être accusé de malignité, devrait être regardé comme le réformateur d'un abus odieux & barbare. Se fut-il même trompé dans quelques-uns de ses jugemens, chose très-possible & très-indifférente, on devrait, en ne lui faisant aucune grace sur ses erreurs, & en usant envers lui des mêmes droits qu'il se ferait arrogés sur les autres, imiter les égards qu'il aurait eu pour eux, c'est-à-dire, respecter ses mœurs en ne faisant point de quartier à son amour-propre.

Si Mr. Roy se fût toujours contenu dans ces limites sévères que la décence prescrit à la satire, sa mémoire n'aurait aucun besoin d'apologie. Quelque délicate que soit la sensibilité des Gens de Lettres, & quelques moyens qu'ils emploient pour intéresser les gens du monde aux querelles de leur orgueil, tant qu'on respectera en eux ce qui constitue le vrai mérite d'un citoyen, ils n'ont aucune protection à réclamer, leurs talens seuls doivent les défendre.

Qu'un artisan au contraire,

*Ouvrier estimé dans un art nécessaire,*

se trouve inquiété dans la paisible possession de son état, il a droit de se plaindre. D'après des statuts que la législation elle-même a prescrits; d'après des titres d'apprentissage suffisans, & un examen dans lequel on ne peut supposer de



prévarication, il doit exercer en paix son métier. On ne pourrait, sans injustice, lui ôter les moyens de subsister dans une condition honnête & d'ailleurs avouée par les Loix. Il en devrait être de même de quiconque est aggrégé à un corps après avoir rempli de certaines formalités établies par une administration sage. Nous voyons cependant tous les jours des Médecins s'accuser réciproquement d'ignorance dans des écrits publics, sans que personne s'en formalise. Il est pourtant vrai qu'un Médecin ignorant serait non-seulement un homme digne de mépris, mais un homme très-dangereux; & toutefois on ne se passionne jamais contre ce genre de querelles. On a eu le bon esprit de concevoir qu'elles peuvent tourner à l'avantage des Sciences, & qu'il en est de ces orages parmi les Savans comme des troubles civils dans un Etat. *Ex privatis odiis Respublica quandoque crescit.* Pourquoi donc des hommes raisonnables se passionneraient-ils davantage dans les querelles moins importantes des Musiciens, des Versificateurs ou même des Philosophes?

Serait-ce donc un Etre si sacré qu'un Ecrivain, qui souvent sans vocation, & toujours sans un examen préalable, a pris le métier de bel esprit par le sentiment intime de son inutilité? Nous le répétons encore, si M. Roy

n'avait eu rien de plus grave à se reprocher, nous n'aurions pas même songé à le défendre. Les Auteurs dont il se fût moqué, le lui auraient bien rendu, & au pis aller toutes ces guerres de plume sont bien indifférentes à la tranquillité publique.

On a recueilli en un volume la plupart des Poésies de M. Roy; elles ne paraissent pas avoir fait une grande fortune. En général elles sont dures, froides & recherchées; mais on fait par cœur plusieurs morceaux de ses Opéra; & l'on n'oubliera jamais ces beaux vers qui commencent le Prologue du Ballet des Elémens,

Les Tems sont arrivés. Cessez, triste Cahos,  
Paraissent Elémens, Dieux, allez leur prescrire  
Le mouvement & le repos,  
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.  
Coulez, Ondes, coulez. Volez, rapides Feux;  
Voile azuré des Airs, embrassez la Nature:  
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure,  
Naïssiez, Mortels, pour obéir aux Dieux \*).

Mr. Roy n'était pas né pour le genre lyrique aussi heureusement que Quinault. Il n'avait pas cette tendre sensibilité qui rend toujours la nature du ton le plus vrai & le plus sédui-

---

\*) Cet article est tiré en partie d'un Eloge que nous avons fait de M. Roy, pour le Nécrologe de 1764.

fant. Il y suppléa par un ton de galanterie ; quelquefois même il montra de la hardiesse & de la force dans l'invention de ses Poëmes. Dans celui de Philomele , composé avec beaucoup d'art , il donna le premier exemple d'introduire sur la scene une femme violée.

Dans le Ballet des Elémens , dont nous avons déjà parlé , on est frappé de l'énergie du caractère d'Ixion , qui foudroyé par Jupiter , ose lui dire qu'il meurt du moins son rival.

L'Opéra de Callirhoé est une Tragédie très-belle & très-régulière , qui peut-être se soutiendrait avec la seule déclamation & sans le secours du chant. Nous ne sommes pas éloignés de croire qu'Armide , Atys , Roland & Thésée pourraient soutenir aussi la même épreuve.

RULLIERE (N. de) on connaît de lui une Epître intitulée *les Disputes* , qui paraît approcher beaucoup du caractère des Epîtres d'Horace , & plusieurs autres petites pieces , d'un style quelquefois un peu négligé , mais qui respirent l'enjouement , la délicatesse & les graces.

On lui attribue une Histoire de la dernière révolution de Russie , qui n'est pas imprimée , mais que nous avons entendue avec l'intérêt le plus vif. Quelques morceaux Historiques , aussi bien traités , suffiraient pour lui donner en ce genre la plus grande réputation.

RYER (Pierre du) de l'Académie Française, né à Paris en 1605, mort en 1658. Sa Tragédie de *Scévole*, qui le fera toujours compter parmi les Fondateurs de la Scène Française, prouve qu'il était né avec le génie Dramatique, mais l'excès du malheur & de l'indigence nuit à sa réputation & à ses talens. Le *Venceflas* de Rotrou, la *Sophonisbe* de Mairet, & cette même Tragédie de *Scévole*, sont les trois seules pieces qui se soient soutenues jusqu'à nos jours, à quelque distance des Chefs-d'œuvre de Corneille, mais avec assez d'éclat pour que leurs Auteurs partagent avec lui le nom de peres du Théâtre.

## S

SABATIER (N.) né à Cavaillon. On a de cet Auteur un Recueil de Poésies dont la plus grande partie consiste en Odes. On voit par sa Préface & par quelques Dissertations qu'il a répandues dans son Recueil, qu'il a des opinions saines en matiere de goût, & qu'il a véritablement de la Littérature.

On doit lui savoir beaucoup de gré de s'être élevé avec force contre ce déluge de Poésies Allemandes, dont des Traducteurs non moins Allemands que leurs originaux, ne cessent de nous inonder.

Quoi qu'on en dise, la Poésie n'est aujourd'hui gueres plus avancée en Allemagne qu'elle ne l'était en France du tems des Ronfard, des Garnier & des Jodelle. Traductions pour traductions, il vaudrait encore mieux peut-être traduire en Français ces anciens Auteurs Gaulois, que de nous accabler de tous ces Essais de Poésies Germaniques. Nous ne pouvons en excepter qu'un très-petit nombre, dont les Auteurs se sont formés sur nos plus grands Maîtres, & sur-tout les Ouvrages de l'illustre & savant Mr. de Haller, qui a su prendre Boileau pour son modele, qui honore véritablement sa Patrie, & qui est très-digne en effet d'être connu du reste de l'Europe non-seulement comme un très-bon Poète, mais comme un vrai Philosophe.

Mr. Sabatier est moins heureux en exemples qu'en préceptes. Ses Odes ne sont gueres que des amplifications incohérentes & ampoulées, & c'est de ce genre sur-tout que Despréaux voulait parler quand il a dit :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

On dit que M. Sabatier s'est dévoué à l'éducation de la Jeunesse au College de Tournon. Nous en félicitons ce College. Il serait à désirer que beaucoup de nos Auteurs, renon-

çant à la maladie des prétentions & au vain fanatisme d'une gloire qui leur échappe, eussent le courage de chercher comme lui à se rendre vraiment utiles à la Patrie. Quelque ridicule qu'on ait jetté sur les prétendus Pédans de College , ils sont très-supérieurs à nos petits Pédans du beau monde. Il vaut infiniment mieux former des Citoyens que de faire des Contes moraux, des Tragédies gothiques, des Drames bourgeois, de tristes déclamations philosophiques, d'ennuyeux Discours, & en général des Ouvrages médiocres. Quiconque n'enrichit pas la Littérature, l'appauvrit & la déshonore.

SABATIER (N. l'Abbé) né à Castres, Auteur d'une compilation intitulée *les trois siècles de notre Littérature*, qui parut deux ans après ces Mémoires, qu'on y trouve cités, en effet, dès les premières pages.

On ne doit à ce compilateur ni reconnaissance pour les éloges qu'on en a reçus, ni ressentiment pour les critiques qu'on peut en avoir effuyées, parce qu'il a distribué la louange & le blâme, sans avoir la moindre notion de la plûpart des Ecrivains dont il a parlé. Cet Ouvrage injurieux semble n'avoir eu d'autre but que d'accuser d'irréligion & d'impiété une foule

de gens de Lettres qui auraient eu droit de se plaindre de cette diffamation, mais qui l'ont méprisée. Nous ne nous ferons pas un mérite de n'être jamais tombés dans ce genre abominable de délation. Si quelquefois nous avons cru devoir nous élever contre les excès d'une philosophie téméraire & dangereuse, nous défions du moins qu'on puisse trouver dans ces Mémoires, ni dans aucun de nos Ouvrages, un seul Écrivain vivant attaqué sur sa Religion, ou sur ses mœurs. C'est entreprendre sur les loix que d'oser s'arroger une pareille juridiction ; c'est même s'écarter visiblement de leur esprit, car nous voyons tous les jours qu'elles se bornent à flétrir les Ouvrages condamnables, sans les imputer aux Auteurs qui ne les ont pas formellement avoués. Si l'indignation pouvait nous permettre de rire, nous rapprocherions ici quelques jugemens bien absurdes & bien contradictoires du compilateur dont nous parlons. On le verrait, par exemple, déchirer, par zèle pour les mœurs sans doute, les Romans de M. de Crébillon, n'attribuer leurs succès qu'à une licence cynique, les citer comme des Ouvrages qui n'ont pas même le mérite du style, & qui ne sont faits que pour amuser l'oisiveté libertine des jeunes Officiers dans leur garnison : tandis que le

même Compilateur fait les plus grands éloges des Romans de M. l'Abbé de Voisenon, qui certainement ne sont pas moins libres que les premiers & dont la licence n'est pas, à beaucoup près, rachetée par les mêmes graces.

» La connaissance du monde, dit-il, la fa-  
» cilité à en saisir les ridicules, & l'art, plus  
» piquant encore, de les peindre agréable-  
» ment, donnent aux Romans de M. l'Abbé  
» de Voisenon un mérite qui les distingue de  
» ces productions frivoles, chargées d'aventu-  
» res & de sentimens parasites rebattus cent  
» fois, & toujours exprimés d'une manière in-  
» sipide ou bisarre. « Quel style ! mais ce  
n'est pas de style dont il est question. Observez  
seulement que l'Abbé de Voisenon était prê-  
tre, que M. de Crébillon est un homme du  
monde, & que si le zèle des mœurs a pu  
faire paraître celui-ci coupable aux yeux du ri-  
gide compilateur, l'autre aurait dû lui sembler,  
à plus forte raison, bien moins digne de mé-  
nagement.

Nous aurions à nous plaindre plus que per-  
sonne de M. l'Abbé Sabatier, qui n'a fait ses  
*trois siècles* que d'après nos Mémoires, pres-  
que toujours pillés & déshonorés dans ce qu'il  
a dit d'un peu raisonnable. L'injure qu'il nous  
a faite en nous louant, n'est pas une satisfac-



tion proportionnée au délit ; mais c'est précisément parce qu'il nous a donné de grands sujets de plainte , que nous n'en parlerons pas davantage. Tout ce que nous nous permettrons d'ajouter en faveur de quelques personnes qui ont cru trouver dans sa compilation , un petit nombre d'articles mieux travaillés que les autres , c'est que ces articles ne sauraient être de la même main qui a rédigé le reste de l'Ouvrage. Ils déposent eux-mêmes contre le Compilateur mal-adroit , qui n'a pas compris qu'en les adoptant , il ne ferait que mieux sentir la médiocrité de ceux qui lui appartiennent incontestablement.

SAGE (Alain-René le) né à Ruys en Bretagne en 1677 , mort à Boulogne sur-mer en 1747 , Auteur du meilleur de nos Romans , car *Télémaque* n'en est pas un. Cet homme estimable n'ayant eu ni fortune , ni cabale , ni manège , a été honteusement négligé par tous les Biographes. Les Anglais , qui , sur-tout dans le genre des Romans , paraissent n'être sensibles qu'à l'imitation vraie de la nature , & qui en cela sont très-raisonnables , font de *Gilblas* la plus grande estime. Cet Ouvrage , comme on l'a dit ailleurs , est peut-être supérieur au Roman de *Dom Quichotte* , qui n'est qu'une

fatyre à la vérité très-ingénieuse, d'un ridicule particulier à la Nation Espagnole. Ce ridicule n'existant plus, *Dom Quichotte* perd nécessairement beaucoup de son mérite, & *Gilblas* demeurera toujours.

Aucune des aventures de ce Livre n'est au-dessus de la sphere des événemens communs. Ce n'est point une charge triste & sombre de faits tragiques accumulés sans vraisemblance, qui n'offrent au Lecteur qu'un tissu d'incidens romanesques, tels que l'histoire bizarre de quelques aventuriers pourrait à peine les fournir. C'est la peinture la plus fidelle & la plus naïve de l'homme dans tous les états de la vie. On croit, en lisant *Gilblas*, en avoir connu tous les personnages. Moliere lui-même ne l'eut pas désavoué.

Ce qui ajoute encore à la gloire de le Sage, c'est qu'il a donné au Théâtre l'excellente Comédie de *Turcaret*. Quoique la plupart des Financiers de nos jours ne ressemblent plus entièrement aux modeles que le Sage avait sous les yeux, cependant tant qu'il y aura des Parvenus insolens, dont les richesses auront achevé de corrompre les mœurs; tant que l'on verra des Coquettes rusées mettre sans pudeur à contribution l'imbécille & vaine opulence, cette piece subsistera comme un des plus beaux

monumens dont notre Scene comique ait à se glorifier.

Cette Comédie fit beaucoup de bruit avant que d'être jouée , & donna lieu à une anecdote que nous rapporterons avec d'autant plus de plaisir , qu'elle prouve que le Sage avait un grand caractère , qualité qui accompagne presque toujours le vrai talent. Les Financiers tenterent toutes sortes de moyens pour empêcher la représentation de *Turcaret*. Madame la Princesse de Bouillon , qui avait chez elle un Bureau d'esprit , fit offrir à le Sage sa protection contre leur cabale , & lui fit demander une lecture de sa Piece.

L'Auteur alla prendre son jour , & la supplia de vouloir bien lui faire la grace de rassembler son monde avant midi , attendu qu'il ne lui était pas possible de lire après avoir dîné. La demande était trop juste pour être refusée , mais un accident imprévu empêcha l'Auteur d'être exact. Il ne put arriver qu'une heure plus tard. Un procès fort important pour lui se jugeait ce jour-là même , & il eut le malheur de le perdre. En arrivant chez la Princesse , il raconta sa disgrâce & se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur. On lui dit qu'aucune raison ne pouvait justifier l'indécence de faire attendre si longtems....

Le Sage interrompit cette leçon pleine d'aigreur en disant à la Princesse : » Madame ,  
» je vous ai fait perdre une heure , je vais  
» vous la faire regagner , car je vous jure  
» avec tout le respect que je vous dois , que  
» je n'aurai point l'honneur de vous lire ma  
» Piece. » Il lui fit une profonde révérence  
& se retira. On courut après lui , mais il ne  
voulut jamais rentrer.

On fait que *Turcaret* est resté au Théâtre ; la  
petite Comédie de *Crispin rival de son Maître* ,  
ne lui est pas inférieure en son genre. Regnard  
n'a rien produit de plus gai ; & il nous sem-  
ble que cette Piece charmante devrait être le  
plus sûr contrepoison de ces dolentes rapsodies ,  
dont on a voulu déshonorer la scène. Le Sage  
avait parfaitement senti que le Théâtre n'est  
point une Chaire , qu'il ne faut pas y prêcher  
fastidieusement une morale froide , monotone  
& inanimée ; mais que l'art , comme l'a dit un  
de nos plus grands Poètes , consiste à nous in-  
struire *par gracieux préceptes , & par sermons  
de joie antidotés*. Ce dernier vers nous paraît  
la définition la plus juste qui ait été donnée de  
la Comédie.

Un mérite qui distinguera toujours le Sage  
parmi les Auteurs dramatiques , c'est la vérité  
de son Dialogue. Jamais on n'y trouve une plai-  
santerie ,

fanterie , un trait qui ne soit amené par le sujet même. Jamais l'Auteur n'abandonne la scène pour courir après une épigramme , ou une faille déplacée. Personne , en ce genre , ne s'est plus approché de Molière.

On doit encore à la gaîté de cet Ecrivain l'origine de la Comédie en vaudevilles , reste encore précieux de la bonne plaisanterie Française , auquel on a substitué de nos jours de tristes Opéra Bouffons & de honteuses Parades , comme si dans tous les genres on eût conspiré pour avilir le goût de la Nation.

Le Sage ne fut point de l'Académie Française ; & c'est une singularité remarquable que cette exclusion semble avoir été précisément réservée à nos meilleurs Auteurs comiques.

SAINT-EVREMOND ( Charles de SAINT-DENYS , Seigneur de ) né à Saint-Denys le Guast en Normandie en 1613 , mort à Londres en 1703. Il eut quelques parties de l'esprit de Voiture , perfectionné par des connaissances plus étendues , & par une teinte de philosophie assez analogue à celle de nos jours.

C'était un homme de goût , lié avec des personnes illustres , qui écrivit poliment en prose , & très-médiocrement en vers. Il jugea , dès la Tragédie d'Alexandre , que Racine méritait.

d'être comparé à Corneille ; mais il eut toujours en faveur de ce dernier une prévention qui lui ferma les yeux sur toute l'étendue du mérite de Racine , qu'il ne regardait que comme un infiniment bel esprit.

On trouve dans les Œuvres de Saint-Evremond , des réflexions fines sur l'Histoire , des observations bien faites sur l'Art du Théâtre , & enfin quelques Lettres agréables , la plupart adressées à la belle Madame de Mazarin , réfugiée comme lui en Angleterre , & à la célèbre Ninon de l'Enclos , qu'il appelait la moderne Léontium , & pour laquelle il fit ces vers heureux :

L'indulgente & sage nature  
A formé l'ame de Ninon  
De la volupté d'Epicure  
Et de la vertu de Caton.

Ce fut un des fruits des progrès de la raison en France , que d'avoir introduit , même à la Cour , l'amour & le goût des Lettres. Le siècle de Louis XIV offre , parmi les gens de qualité , beaucoup d'exemples de cette louable émulation qui les portait à signaler leurs noms par des talens agréables : un Duc de la Rochefoucauld , par ses pensées fines , & quelquefois profondes sur le cœur de l'homme dont il a

fait la satire ; un Duc de Nevers , dont nous avons parlé ; un Buffon , par ses Lettres ingénieuses , quoique trop remplies d'égoïsme ; un la Fare , un Saint-Aulaire , si recommandables par les graces de leur esprit ; enfin un Hamilton , Ecoffais naturalisé parmi nous , & très-supérieur à Saint-Evremond lui-même , par la légèreté de sa prose & l'agrément de ses vers.

SAINT-FOIX ( Germain-François POULLAIN de ) né à Rennes , en 1703 , mort à Paris en 1776 : esprit délicat & gracieux , qui s'est fait un genre particulier , & qui a enrichi nos différens spectacles de plusieurs petites pieces qui forment des tableaux agréables dans le goût de l'Albane. On peut voir , dans les articles *Autreau* & *la Font* , qu'il avait eu quelques modeles ; mais ce genre n'en est pas moins à lui , parce qu'il l'a perfectionné , & qu'il a mérité d'avoir à son tour des imitateurs. Cependant , quoique ses petites pieces soient écrites avec beaucoup d'élégance & de naturel , il ne faut pas comparer ce genre facile à celui de la vraie Comédie. M. de Saint-Foix ne s'est pas borné à ces Ouvrages d'agrément ; les premiers Volumes de ses *Essais sur Paris* prouvent qu'il avait étudié notre Histoire en Philosophie. Ce Littérateur estimable , cet Ecrivain

si pur, n'a pas été de l'Académie Française.

SAINT-GELAIS (Mélin de) né à Angoulême, mort à Paris en 1554, Poète Français très-ingénieux, contemporain de Marot & son ami, beaucoup plus instruit que ce dernier, & cependant n'ayant pas eu comme lui un caractère original qui lui ait mérité l'honneur d'être en aucun genre réputé modele. C'est dans l'Epigramme qu'il s'est le plus approché du génie de Marot; & il nous en est resté de lui quelques-unes qui méritaient véritablement de passer à la postérité. Le nom d'Ovide Français qu'on lui donna de son tems, prouve qu'on a toujours abusé de la manie de faire des paralleles. Quel trait de ressemblance pouvait avoir avec Ovide, un homme qui n'a écrit que des Sonnets, des Rondeaux, des Dixains, des Epigrammes, &c. &c.? Son vrai mérite est qu'on ait retenu jusqu'à nos jours, quelques-uns de ses vers, tandis que nous avons de prétendus Poètes, absolument morts de leur vivant, qui n'en sont pas moins orgueilleux, & qui dans leur néant se croient très-supérieurs à tous ces Ecrivains du seizieme siecle qu'ils n'ont jamais lûs. S'ils daignaient cependant les lire, ils feraient effrayés de la multitude de leurs connaissances, & peut-être ils en deviendraient plus



modestes. La plupart des Poètes du tems de François I, & Saint Gelais lui-même, avaient étudié la Philosophie, le Droit, la Théologie, les Mathématiques. Ils joignaient à ces études celles des langues anciennes, & presque tous savaient encore l'Italien, l'Espagnol, &c. Il faut avouer qu'il y avait loin d'une pareille éducation à l'orgueilleuse ignorance de nos petits Pédans du beau monde, qui font des vers légers pour les Dames de leurs Cercles, qui se disent quelquefois Philosophes, pour se dispenser d'avoir une existence, & qui sur de certains objets, dont ils n'ont pas même les premières idées, se permettent de parler d'une manière si leste, si tranchante & si dogmatique.

SAINT HYACINTHE (Thémiseuil de) mort au commencement de ce siècle, Auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, plaisanterie pleine de sel contre les Commentateurs, mais qui a pu contribuer à jeter du décri sur l'érudition.

On ignore communément que l'idée de cette plaisanterie est tirée de la Préface du *Dom Quichotte* de Miguel de Cervantes, qui avait eu le bon esprit de la faire infiniment plus courte. Moliere d'ailleurs dans la Comédie des *Précieuses*, a donné l'exemple d'un commentaire ridicule sur une chanson impertinente, ce qui

pourrait encore avoir servi de modele au badinage de Saint Hyacinthe. Cet homme de Lettres n'a passé pour le fils de Mr. de Bossuet, que sur des bruits populaires qui ne méritaient aucune attention.

SAINT LAMBERT ( N. de l'Académie Française, né en Lorraine en 1717.

Quoique nous n'ayons pas dissimulé dans notre Edition précédente, qu'on reprochait à son Poëme des Saisons, non-seulement de la froideur, mais le vice de l'ensemble, la monotonie des épisodes, & d'autres défauts encore que nous l'invitions à faire disparaître, cependant on nous a soupçonnés d'avoir moins consulté les loix de la critique, en jugeant l'ouvrage de M. de Saint-Lambert, que ce sentiment de faveur qui nous porte à l'indulgence envers nos compatriotes. Ce n'est point à nous de disputer contre l'opinion publique; mais nous continuerons de rendre justice au but moral de l'Auteur, qui nous avait principalement affectés. Nous répéterons que c'était une intention très-louable que de tâcher d'inspirer aux personnes opulentes le desir d'habiter leurs Terres, pour y répandre la prospérité par leur présence, & pour s'y procurer un bonheur digne de l'homme, en soulageant du moins la misère des Cultivateurs.

Nous ayons observé combien M. de Saint-Lambert s'était compromis en disant que, dans ses Tragédies immortelles, l'illustre Racine n'avait peint que les Juifs. Il ne s'est permis de hasarder ce paradoxe révoltant que pour flatter M. de Voltaire, & il ne s'est point aperçu que la Henriade même n'excuserait pas le ridicule d'une pareille assertion.

D'ailleurs était-il donc bien adroit de ne louer M. de Voltaire qu'aux dépens d'un grand homme ? Nous avons tâché de donner un autre exemple dans ces Mémoires, & de témoigner notre admiration à l'Auteur d'*Alzire*, sans lui sacrifier ni Crébillon, ni Racine, ni Corneille \* ). Nous avons eu l'honneur de lui lire son Article, & nous avons cru remarquer qu'il était infiniment plus touché de la manière franche & libre avec laquelle nous avons essayé de le caractériser, que de ces adulations serviles, plus capables de soulever contre lui la foule de nouveaux détracteurs, que de contribuer véritablement à sa gloire.

M. de Saint-Lambert ne s'est pas attiré moins d'ennemis par les moyens un peu violens qu'il a employés pour armer l'autorité contre la cri-

) Voyez, à la fin du Volume, l'article *Voltaire*.

tique modérée que M. Clément avait faite de son Poëme. Cette sensibilité ombrageuse n'était ni d'un homme supérieur, ni d'un Philosophe.

Il lui reste, pour se consoler, le succès mérité de ses Pièces fugitives. Le fonds n'en est pas toujours de son invention; souvent même il se réduit à peu de chose; mais elles sont pleines d'agrément, & l'on ne peut disputer à leur Auteur la réputation d'un très-bel esprit.

SAINT RÉAL ( l'Abbé César de ) né à Chambéry, mort en 1692. On a recueilli ses Ouvrages en six volumes qu'on eut mieux fait de réduire à un seul; mais son histoire *de la Conjuraton de Venise*, si non par la vérité, du moins par le charme de la narration, est un chef-d'œuvre qui l'a mis à côté de Salluste. Cet Ouvrage, ses Discours sur l'usage de l'Histoire, & celui qu'il adresse à l'Electeur de Baviere sur la Valeur, sont tout ce qu'il y avait à conserver pour sa gloire.

Il avait cru plaire aux gens du monde en donnant une vie de Jesus-Christ plus ornée que le récit des Evangiles; mais on y regrette ce caractère divin, si bien senti, & si heureusement développé dans l'*Emile* de M. Rousseau. C'est ainsi que dans la traduction en vers de

l'imitation de Jesus-Christ, par le grand Corneille, on regrette l'onction naïve de l'original. Ces Ouvrages faits pour parler au cœur, doivent rester dans leur simplicité touchante & majestueuse.

SARRASIN ( Jean-François ) né à Germanville, près de Caën en 1605, mort en 1634. Eleve & imitateur de Voiture, bel esprit très-agréable dans la société & dans ses Ouvrages.

Il y a des tours fort ingénieux & des plaisanteries très-heureuses dans un Poëme satyrique qu'il a fait sous le titre de *Dulot vaincu*, ou *la défaite des Bouts-rimés*. Boileau dans son *Lutrin*, & Pope dans sa *Dunciade*, paraissent en avoir tiré quelque parti.

On trouve, dans son Ode de Calliope sur la bataille de Lens, des strophes très-belles & dignes de Malherbe, ce qui suppose à Sarrafin un enthousiasme que Voiture n'avait pas.

M. le Brun a retrouvé une Eglogue de ce Poëte que l'on croyait perdue, & qui est un chef-d'œuvre dans un genre où nous ne pouvons pas nous flatter d'en avoir beaucoup.

Les Grands ne savent peut-être pas assez jusqu'où peut aller la sensibilité d'un homme de génie. Sarrafin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au Prince de Conti dont il était

Secrétaire ; & Racine depuis eut le même sort , persuadé qu'il avait eu le malheur d'indisposer Louis XIV contre lui.

Cette sensibilité prouve , quoi qu'en ait dit l'envie , qu'une ame reconnaissante & sublimée se trouve presque toujours alliée à des talens supérieurs, Hainault , Pélisson , la Fontaine demeurèrent fideles à Fouquet disgracié , tandis que tous ses favoris l'abandonnaient , ou même insultaient à son malheur , soit par cette indifférence froide que la Philosophie appelle prudence , soit par ambition , soit enfin par lâcheté. Hainault osa venger Fouquet de la dureté de Colbert , par un Sonnet qui honore la mémoire du Poète , & qui a passé à la postérité. Pélisson le défendit par son éloquence , comme Cicéron avait défendu Milon son ami. La Fontaine entreprit de fléchir Louis XIV. Il eut le courage de lui présenter une Ode , dans laquelle on ne fait ce qu'on doit le plus admirer , ou de sa noble hardiesse , ou du sentiment généreux qui la lui dicta. Auparavant il avait exhalé ses regrets dans une Elégie que tous les Poètes devraient savoir par cœur , & qui est pour eux , en quelque sorte , un titre de noblesse.

SAURIN ( Bernard-Joseph ) de l'Académie

Française, né à Paris. Il a débuté par deux Ouvrages aujourd'hui absolument ignorés, la Comédie des *Rivaux* & la Tragédie d'*Aménophis*.

Quoique ses Tragédies de *Spartacus* & de *Blanche* & *Guiscard* aient eu quelques représentations, elles ne sont gueres plus connues ni plus dignes de l'être. Il y a cependant quelques traits de force dans la première, & une sorte de grandeur dans le caractère de *Spartacus*, auquel tous les autres personnages de la pièce sont sacrifiés; mais le style en est dur, prosaïque, incorrect & affligeant pour quiconque a l'amour de la Poésie. Pourquoi vouloir forcer la nature? Quand on a eu le malheur de naître avec si peu de vocation pour l'art des vers, il semble qu'il vaudrait mieux écrire tout simplement ses Tragédies en prose, ou plutôt ne pas faire de Tragédies.

La petite Comédie des *Mœurs du tems* est jusqu'ici le seul des Ouvrages de M. Saurin qui soit agréable : aussi le jour de sa réception à l'Académie Française, cette savante Compagnie lui témoigna, par ces paroles, l'estime qu'elle faisait de cet Ouvrage : » Sans doute nous rendons justice à ces Comédies, que la pureté de Térence caractérise, & que le sel âcre d' Aristophane ne déshonora jamais. »

Voilà , selon toute apparence , la raison secrète pour laquelle le divin Moliere , & après lui Regnard , Dufresny , Bruéys , le Sage , Piron , & quelques autres Auteurs d'un sel un peu trop corrosif , n'ont point été de l'Académie , tandis que cet illustre Corps s'est empressé d'accueillir les la Chaussée , les Boissy , & M. Saurin lui-même. Ces derniers ont eu l'avantage de n'employer qu'un sel plus doux , & d'une faveur précisément académique. C'est un avis pour les jeunes gens qui voudront se ménager à la fois les faveurs de Thalie & les honneurs du Louvre.

Quoiqu'il en soit , le succès mérité de la petite Comédie *des Mœurs du tems* que l'Auteur a écrite en prose , acheve de prouver qu'il n'est pas appelé à la Poésie. Nous croyons que son *Orpheline léguée* qu'il a écrite en vers , & qui n'a pas eu plus de suffrages à la lecture qu'aux représentations , en est encore une preuve. Nous osons même y ajouter sa Traduction en rimes du Drame Anglais de *Beverley* , malgré la réussite momentanée dont ce dernier Ouvrage a été redevable à l'art singulier d'un des principaux Acteurs.

SCARRON ( Paul ) né en 1598 , mort en 1660 , le premier qui ait fait parler aux Mu-



ses le langage des Halles. Il a travesti Virgile, mais non avec le projet de le rendre ridicule, comme on prétend que M. de Marivaux en fut soupçonné, lorsqu'il se permit de travestir Homere & Télémaque. Le burlesque de Scarron est fort au-dessous de la gaîté de Rabelais. Celui-ci est plaissant dans les choses, l'autre ne l'est que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immense, & Scarron n'avait que très-peu de Littérature. Aussi n'est-il rien resté de lui que son *Roman comique*, Ouvrage très-comique en effet, & toujours digne de plaire à ce Public choisi.

Qui laisse à la Province admirer le Typhon.

Mais ce qu'on n'a point assez remarqué à l'avantage de Scarron, c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la Comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des Pastorales, ni le merveilleux des aventures romanesques ne convenaient à ce genre. Cette observation si naturelle & si vraie le rendit infiniment supérieur à tous les Auteurs dramatiques de son tems; souvent même il rencontra la gaîté du bon comique. Il fut mettre de l'art & de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle de *Jodelot, Maître & Valet*, qui est véritablement

très-heureuse. Il est singulier que Scarron ait en quelque sorte ouvert la bonne route à Molière, & qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains beaux Esprits de nos jours, qui semblent s'être ligués tous pour ramener sur la scène la barbarie dont il l'avait purgée.

SCUDERY ( George de ) de l'Académie Française, né au Havre-de-Grace en 1601, mort en 1667. Un des plus féconds & des plus mauvais Ecrivains de l'autre siècle, quoiqu'il y ait eu des Portiers de Comédie tués par l'affluence du monde à la représentation d'une de ses Pièces. C'était l'*Amour tyrannique*, Tragédie, qui eut un succès incroyable, à la faveur de quelques situations romanesques, & de quelques-unes de ces surprises de Théâtre, que les Scudéry de nos jours essaient de remettre en faveur.

A l'humeur d'un Capitaine, l'Auteur de l'*Amour tyrannique* joignait une vanité qu'il ne décéla jamais d'une manière plus plaisante, qu'en se faisant graver à la tête de cette Pièce avec les attributs d'Apollon & de Mars ; & cette ridicule inscription :

Et Poète & Guerrier,  
Il aura du Laurier.

Il osa être jaloux de Corneille, & ce fut lui qui défera le *Cid* au jugement de l'Académie Française, qui depuis n'a jamais jugé un procès de cette importance. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de Scudéry méprisable. Mais le Cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du *Cid*, récompensa Scudéry en lui donnant le Gouvernement

De Notre-Dame de la Garde,  
Gouvernement commode & beau,  
A qui suffisait pour sa garde,  
Un Suisse avec sa hallebarde,  
Peint sur la porte du Château.  
*Chapelle.*

Scudéry dédia à la Reine Christine son Poëme d'*Alaric* si connu par ce début ridiculement fastueux :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Il est singulier qu'alors l'Epopée, c'est-à-dire le chef-d'œuvre de l'esprit humain, fut précisément en proie aux tentatives malheureuses des Ecrivains les plus médiocres. On pouvait compter autant de mauvais Poëmes Epiques que nous avons vu depuis de fades héroïdes. C'est une preuve que les ridicules beaux Esprits de l'autre siècle avaient cependant plus

de connaissances & plus de nerf que nos petits Ecrivains doucereux & efféminés.

La sœur de Scudéry eut plus de réputation que son frere & le méritait, non par ses énormes & fastidieux Romans, mais par quelques Eloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, &, si l'on veut, par un Discours sur la vraie gloire, qui pourtant n'eut gueres d'autre célébrité que de remporter le prix de l'Académie Française, pour être ensuite éternellement oublié. Mademoiselle de Scudéry mourut à Paris en 1701.

SEDAINE ( Michel-Jean ) maître Maçon, & Auteur d'un Recueil de Poésies & de plusieurs Opéra bouffons. Il a mis à la tête de quelques-unes de ces Bouffonneries, des Préfaces de la plus grande prétention, & non moins ridiculement sérieuses que celles dont Mr. Poinfinet, son émule, enrichissait aussi ses Parades.

Du préau de la foire, Mr. Sedaine fit tout-à-coup une apparition éclatante au Théâtre Français par la Piece du *Philosophe sans le savoir*, qui fut sifflée très-justement à la premiere représentation, en qualité de Comédie; mais qui eut le lendemain un succès prodigieux en qualité de Drame. Ce nom qui autrefois signifiait généralement toute espece d'ac-  
tion

tion théâtrale , s'applique aujourd'hui plus particulièrement à ces Romans dialogués qui prétendent à l'intérêt. Il se donne encore aux Tragédies que Mr. Diderot appelle domestiques , & Mr. Sedaine vient d'en décorer aussi je ne fais quelle farce lugubre en ariettes & en prose , intitulée *le Déserteur*.

Mr. Saurin , dans l'Epître qui précède sa traduction de *Béverley* , dit que le *Philosophe sans le savoir* , est un Drame très-original. Nous n'appellerons pas de sa décision ; mais nous observerons que la *Gageure* , autre Piece de Mr. Sedaine , d'un genre dont personne ne fera tenté de lui disputer l'invention , est bien plus originale encore.

Qu'on nous permette ici une dernière digression sur les succès qu'obtiennent de nos jours au Théâtre ces mauvais Romans pathétiques , dont nous avons déjà parlé tant de fois. Au jugement de leurs Auteurs , ces succès semblent confirmés par les larmes qu'ils voient répandre aux représentations. Ces Messieurs ne se doutent pas encore que les mêmes marques de sensibilité n'annoncent pas toujours une impression semblable ; qu'il ne faut pas comparer , par exemple , les pleurs que fait verser aux ames délicates l'éloquente douleur de Phedre , à l'attendrissement momentané que produit chez quel-

ques Lecteurs une situation intéressante quelconque, fût-elle amenée sans aucune vraisemblance, & présentée par l'Ecrivain le plus mal-adroit. On peut ressentir quelque émotion involontaire à certaines aventures de la *Paysanne parvenue* de Mr. le Chevalier de Mouhy; & cette émotion n'a certainement rien de commun avec celle qu'on éprouve en lisant *Clarisse*. D'ailleurs, il est bien plus aisé encore d'intéresser au Théâtre qu'à une simple lecture : car lorsque les hommes sont rassemblés, ils ont tous, comme l'a très-judicieusement observé Mr. de Saint Lambert, une secrète disposition à se communiquer tous les mouvemens qui les affectent. „ Je ne fais quel  
 » enthousiasme, dit-il, passe rapidement de l'un  
 » à l'autre; & alors le Philosophe le plus ferme est, du plus au moins, comme cet homme sensé, qui rougissait de mêler ses larmes  
 » à celles d'un auditoire que faisait pleurer un  
 » mauvais Prédicateur. Il répétait souvent : *il*  
 » *ne fait ce qu'il dit, il ne fait ce qu'il dit,*  
 » & n'en pleurait pas moins.“

Voilà le mot de l'énigme des grands succès dont ces Messieurs se vantent. En effet, il n'est pas impossible, qu'entraînées par l'art des Acteurs, quelques personnes raisonnables n'aient pleuré, soit au *Philosophe sans le savoir*, soit au *Déserteur* de Mr. Sedaine; mais à la réflexion,

elles n'ont pas dû se sentir moins étonnées que ne l'est un homme d'esprit qui se surprend à rire d'un mauvais jeu de mots, ou d'un pitoyable calembour.

Ce qui démontre ce que nous venons d'avancer, c'est que toutes ces Pièces si applaudies au Théâtre, tombent régulièrement à l'impression, pour ne se relever jamais ; & que Mr. Sedaine qui a eu le bonheur d'assembler quelquefois une foule si tumultueuse de spectateurs, n'a peut-être pas encore trouvé un lecteur.

Ce n'est pas que cet Auteur ne se soit prodigué autant qu'il a pu à tous les spectacles. Il a hasardé malheureusement sur la scène lyrique *Aline ou la Reine de Golconde*, d'après un badinage charmant de Mr. le Chevalier de Boufflers. Jamais on n'a travesti en vers plus durs & plus lourds un sujet aussi agréable. On croirait voir un singe contrefaire devant un miroir les attitudes élégantes d'une jolie femme.

SEGRAIS ( Jean-Renaud ) de l'Académie Française, né à Caën, en 1625, mort en 1701. Il est demeuré le modèle d'un genre dans lequel il n'a pas eu de rivaux, celui de l'Eglogue, par le seul mérite de n'avoir point fardé ses bergers, comme Fontenelle & la Motte ont fardé les leurs. Les autres Ouvrages de Ségrais

sont médiocres, & en général c'est un Ecrivain qu'on ne lit gueres.

SENECÉ ( Antoine Bauderon de ) né à Mâcon en 1643, mort en 1737. Poète & Littérateur très-estimable, mais qui n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite, ce qui prouve que les réputations ont aussi leur destinée. Il est vrai qu'il n'a laissé qu'un petit nombre de pieces fugitives, défigurées par quelques négligences, mais pleines d'une imagination singulière, d'expressions souvent très-heureuses, de poésies enfin, & très-supérieures à tous les recueils des Bensérades, des Ségrais, des Pavillon, qui cependant sont plus connus que cet Ecrivain. Le Conte du *Kaïmac*, & le Poème intitulé *les Travaux d'Apollon*, auraient aujourd'hui le plus grand succès, & le mériteraient mieux que cette foule de fantaisies prétendues poétiques dont nous sommes inondés. Mais du tems de Senecé, on n'avait point encore perfectionné l'art du manège littéraire. Les Vignettes, les Estampes, les longues Préfaces à prétentions étaient des ressources ignorées. En un mot, comme nous croyons l'avoir déjà dit, on ne savait point encor enfler de petites réputations par de grandes intrigues.

Il était réservé à notre siècle d'épuiser toutes



ces combinaisons de charlatanisme & d'orgueil ; & nous aurions peine à donner une juste idée du ridicule qui en rejaillit sur notre Littérature. Nous avons vu de fastueux Discours préliminaires , à la tête de quelques Opéra-Bouffons , ou d'un petit Recueil de Romances : c'est à qui donnera le plus d'importance à son Orviétan. Nous avons vu des Auteurs tragiques emprunter , au contraire , le jargon des ruelles dans leurs Préfaces , pour s'assurer les suffrages de quelques toilettes , ou de quelques Boudoirs accrédités. On s'était moqué de Fontenelle , pour avoir comparé , dans un Ouvrage de Physique , la nuit à une beauté brune , & le jour à une beauté blonde ; & , dans l'Avant-propos d'une pièce de Théâtre , dont le sujet est Romain , un Auteur très-connu s'est permis d'écrire , „ qu'une Tragédie , non représentée , „ ressemblait , tout au plus , à une belle femme „ en bonnet de nuit. “ Non , l'ancien Hôtel de Rambouillet , nos ridicules Précieuses , nos Turlupins mêmes n'avaient pas porté si loin la déraison & le délire. Nous le répétons avec confiance ; on finira par trouver un jour la Dunciade trop douceuse , & nos Mémoires Littéraires trop indulgens.

Nous croyons devoir observer , en finissant cet article , qu'un homme de goût qui rassemble-

rait avec choix les Poésies de Senecé , celles de Lainez , & de quelques autres Ecrivains qui n'ont fait , comme eux , qu'un petit nombre de pieces agréables , enrichirait , pour ainsi dire , notre Littérature d'un bon Poëte de plus , & que par ce moyen , on conserverait des Ouvrages que leur forme fugitive expose à disparaître , & qui sont dignes de rester.

SEVIGNÉ (Marie de RABUTIN , Marquise de) née en 1626 , morte à Grignan en 1696. Immortelle par ses lettres charmantes , qu'elle écrivit sans prétention , & sans prévoir qu'on dût jamais les rendre publiques. Elles ont le double mérite de contenir des anecdotes curieuses , & d'être écrites avec cette aisance naïve , familière & cependant élégante , qui les rend dignes de servir de modèles dans le genre épistolaire. Ses décisions sur le goût seraient quelquefois dangereuses ; mais par-tout son style a des graces animées qu'elle doit à la seule nature , & que l'art voudrait en vain imiter.

Ce fut encore une des particularités remarquables du beau siècle de Louis XIV , que cette fleur d'esprit que le bon goût de la Cour répandit sur des femmes aimables , qui sans être ni précisément lettrées , ni ce qu'on appelle savantes , firent les délices de la société

par les seuls charmes d'une raison cultivée. C'est alors que l'on vit avec surprise éclore les productions légères & délicates des la Fayette, des la Suze, des Déshoulières, des Muralt, des Villedieu, des Chéron, des d'Aulnoï, des Lambert, &c, &c., &c Nous ne parlons pas de Madame Dacier, parce qu'elle fut moins une femme d'esprit qu'un véritable favant.

SIVRY (Louis POINSINET de) de la Société Royale de Lorraine, né à Versailles en 1735. Il a traduit, en vers naturels & faciles, Anacréon, Moschus, Bion & quelques autres Poètes Grecs. Dans sa Tragédie de *Briséis*, qui fut représentée avec succès, il avait eu l'art de resserrer en un seul Drame tout le plan de l'Iliade, & de faire un usage très-heureux des plus beaux détails d'Homere. Aux yeux des Connaisseurs éclairés, il ne s'est pas moins distingué sur les traces d'Ovide, dans la Tragédie d'*Ajax*, Piece dans laquelle nous croyons cependant qu'il a été trop peu secondé par son sujet. La dispute des armes d'Achille n'a plus pour nous le même intérêt que certainement elle aurait eu pour les Grecs.

De tous les imitateurs de Racine, Mr. de Sivry est celui qui nous paraît avoir le plus

souvent approché dans ses vers de la noble simplicité de son modele. L'Ecrit qu'il a intitulé *Appel au petit nombre*, est une sortie pleine de vigueur contre le mauvais goût de la multitude ; mais on aimerait mieux que l'Auteur n'eût point quitté la carrière du Théâtre. Cependant si la scène a perdu quelque chose à sa retraite , il nous en a dédommagés en s'adonnant à d'autres genres de littérature , & sur-tout en consacrant ses veilles à des recherches laborieuses sur l'antiquité. On fait qu'il s'occupe d'une Traduction de Plin le Naturaliste. C'est une entreprise immense , attendue depuis longtems dans notre littérature , qui avait effrayé les Ecrivains les plus capables de la remplir , & qui pour la gloire de la Nation , ne saurait être trop encouragée par le Gouvernement. Un très-grand nombre de fautes ne suffirait pas pour décrier un pareil Ouvrage , & il resterait encore à l'Auteur le mérite d'avoir surmonté un plus grand nombre de difficultés.

SOLIGNAC (Pierre-Joseph de la Pimpie , Chevalier de ) né à Montpellier , mort à Nancy en 1773 , à près de quatre-vingt dix ans. Il eut l'honneur d'être attaché , pendant la plus grande partie de sa vie , au Roi de Pologne , Stanislas , Duc de Lorraine , en qualité de Sec-

crétaire de ses Commandemens , & de jouir de la faveur d'un Prince qui ne l'accordait qu'au mérite & à la vertu.

On a de M. de Solignac plusieurs Volumes d'une Histoire générale de Pologne , qui font regretter qu'elle ne soit pas achevée. Le style en est peut-être un peu trop orné , mais cette maniere fleurie qu'on eut taxée d'affectation dans un autre , ne supposait chez lui aucun apprêt , ni aucune recherche. Son esprit était , pour ainsi dire , naturellement *Académique* , dans le sens à la fois défavantageux & favorable qu'on attachait à ce mot : c'était peut-être une suite des liaisons qu'il avait eues , dans sa jeunesse , avec Fontenelle.

C'est M. de Solignac qui a été , au moins , le rédacteur des Ouvrages du Roi de Pologne , connus sous le titre du *Philosophe bienfaisant*. On a dû trouver , dans ses papiers , une vie de ce Prince , dont il est à souhaiter que le Public ne soit pas privé. Personne n'avait été plus à portée d'étudier le caractère de Stanislas , & de mieux peindre à la postérité cette ame Royale & citoyenne. Personne d'ailleurs n'était par ses vertus plus rapproché de son auguste modèle.

Nous confirmons ici ce qu'on lit à son article , dans le *Nécrologe* de 1774 , comme une vérité qui nous est personnelle & glo-

rieuse. Nous lui devons en effet une éternelle reconnaissance des services qu'il voulut bien nous rendre auprès du Roi de Pologne , lorsqu'à l'occasion de la Comédie du *Cercle*, il s'éleva contre nous, à la Cour de Luneville, une persécution d'une espece si nouvelle , & tramée par des Philosophes. \*)

T.

THÉOPHILE (né dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.) Ce poète n'était dépourvu ni d'imagination, ni de génie, mais il écrivait avant le tems où le goût s'est perfectionné. On n'a retenu de sa Tragédie de *Pyrame & Thisbé*, que ces deux vers éternellement ridicules :

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître  
S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître !

Rien de plus froid que cette pensée, qui fut cependant très-applaudie, parce qu'alors on avait la fureur des pointes & des jeux de mots. Corneille lui-même, qui, le premier en a purgé le Théâtre, en a laissé dans les Ouvrages de sa jeunesse, un nombre assez grand

---

\*) Voyez dans le second Volume les pieces qui sont à la suite de cette Comédie. Voyez aussi les Anecdotes qui la concernent dans le Volume des Mélanges.

pour rendre Théophile excusable. Ce Poète dont il n'est resté que très-peu de vers, avait souvent d'heureuses faillies, & s'était fait beaucoup d'amis par le seul mérite de l'esprit de Société, moins commun de son tems que de nos jours ; mais il eut aussi des ennemis bien cruels , bien implacables. Le plus dangereux fut le Jésuite Garasse qui épuisa contre lui l'injure & la calomnie , qui parvint à le faire enfermer, pendant deux ans , dans le cachot de Ravailac , & qui enfin l'eut fait brûler , si le Duc de Montmorency n'eut donné un asyle dans son Hôtel à ce Poète infortuné , qui mourut , à l'âge de trente-six ans , victime du fanatisme. Le prétexte de Garasse était de venger la Religion ; mais quel étrange zele que celui qui se permet les délations & le mensonge ! On ne peut lire , sans être attendri , les Apologies que Théophile écrivit pour se justifier, & c'est à titre de malheureux célèbre que nous lui donnons une place dans ces Mémoires , peut-être s'était-il rendu coupable de quelque imprudence , mais rien ne fut prouvé contre lui. Il trouva des amis & des défenseurs parmi des gens qu'on ne pouvait soupçonner de favoriser l'irréligion. Sa jeunesse, d'ailleurs, aurait dû lui servir d'excuse ; & coupable ou non , il intéressera toujours par ses malheurs , tandis que la

mémoire de ses persécuteurs demeurera flétrie dans l'opinion publique.

THOMAS (Antoine) de l'Académie Française , ancien Professeur au College de Beauvais. Il s'était d'abord signalé contre la nouvelle Philosophie & les prétendus Esprits forts qui voudraient aujourd'hui donner le ton à la nation , en s'appuyant à la fois toute autorité & toute morale. Son zèle l'avait même emporté trop loin , & jusqu'à lui faire méconnaître les beautés du Poème de Mr. de Voltaire sur la Loi Naturelle , Ouvrage dont il a parlé avec le plus grand mépris.

Mr. Thomas s'est ensuite renfermé dans le genre des panégyriques. Si l'éloquence n'est qu'une convulsion perpétuelle , si l'enflure de Brébœuf peut s'appliquer avec succès à la prose , si les maximes , les sentences , les réflexions multipliées jusqu'au dégoût , peuvent devenir les ornemens naturels du Discours , enfin si un style toujours tendu , toujours guindé , doit prévaloir sur la simplicité majestueuse du style de Bossuet , M. Thomas doit sans contredit être regardé comme un des plus rares modèles de ce nouvel Art de parler. Nous croyons que c'est à lui qu'on a voulu faire allusion dans ces vers d'une Satyre connue :



D'un fatras emphatique un autre enflant sa voix,  
 Vient régenter les Grands, les Ministres, les Rois;  
 Et dans l'académie, empesé pédagogue,  
 Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.

Ce fatras emphatique & ce faux sublime nous semblent en effet caractériser très-bien le style hydropique & boursoufflé de cet ancien Professeur.

Le dernier Ouvrage de Mr. Thomas est une compilation galante en faveur des Dames, pour leur prouver, par une foule d'autorités, que leur organisation ne différant point de la nôtre, elles peuvent, aussi-bien que nous, prétendre à tous les genres de gloire. La maniere de l'Auteur paraît un peu moins laborieuse dans cette bagatelle, que dans ses autres productions; mais le projet qu'il a eu de plaire aux Dames lui a fait contracter je ne fais quelle afféterie de style, qui n'est point dans son caractère, & qui tient d'ailleurs de fort près au Néologisme. On voit qu'il ne fait pas tenir un juste milieu. Peut-être un degré de feu de plus ou de moins en eût fait un bon Orateur ou un grand Poète.

Depuis les premières éditions de ces Mémoires, on a beaucoup vanté un *éloge de Marc Aurele* par M. Thomas. Il est vrai que dans cet Ouvrage il a le mérite d'être plus simple & plus rapproché de la Nature; mais le bruit

même qu'on a fait de cet éloge, annonce assez combien la véritable éloquence a dégénéré. Nous en sommes si loin que nous n'avons peut-être, de nos jours, qu'un seul homme éloquent, ( M. l'Evêque de Senez ) & que sa réputation n'est encore établie que par les suffrages du très-petit nombre de vrais connaisseurs.

THOU ( Jacques Auguste de ) né à Paris , en 1553, mort en 1617. Le modele des Historiens Français, quoique par un usage familier de son tems, il ait mieux aimé écrire en latin que dans notre langue, qui était véritablement encore trop agreste & trop sauvage. Le caractère de cet Historien a rendu son nom respectable à toute l'Europe. On voit qu'il était ennemi des factieux, des persécuteurs, & de tous ces attentats sacrés qu'un faux zele s'était permis dans les deux Religions qui divisaient la France lorsqu'il écrivit. Mais il faut se défier de la Traduction Française qu'on a faite de son Histoire. Non-seulement elle est infidèle par plusieurs contresens; mais comme on a supprimé toutes les autorités dont s'appuyait M. de Thou, il arrive souvent qu'on affirme d'après lui des choses que lui-même n'affirmait pas; & qu'il ne rapportait que sur le témoignage

d'autrui. Cette liberté qu'on a prise est inexcusable, & devrait être corrigée dans les nouvelles éditions.

Il paraît avéré que M. de Thou penchait vers la doctrine des Réformateurs, ainsi que les deux plus illustres de ses Contemporains, le Chancelier de l'Hôpital, & Fra-Paolo. Il fallait que les excès eussent été bien grands de la part des Catholiques.

TITON DU TILLET (Evrard) né à Paris en 1677, mort dans la même Ville en 1762. Son nom doit se trouver dans tous les répertoires de Littérature, & devait honorer la liste de toutes les Académies. Aucun citoyen n'a témoigné plus de respect & d'amour pour les gens de Lettres, & n'a plus sacrifié à leur gloire. Dans une situation, à peine au-dessus de l'aisance, il avait fait construire en bronze un monument consacré à la mémoire du beau siècle de Louis XIV, & des hommes célèbres qui l'ont illustré. La description en est assez connue; mais il brûlait d'exécuter en grand, ce que la médiocrité de sa fortune ne lui avait permis d'exécuter qu'en petit, & il s'occupait de ce projet patriotique, pendant une partie de sa vie. Les Anglais lui auraient érigé à lui-même une statue; mais son zèle ne lui valut

gueres , que le stérile honneur d'être placé dans un fauteuil , toutes les fois qu'il assistait aux séances publiques de l'Académie , qui se fût honorée davantage en inscrivant dans ses fastes un nom aussi respectable.

On a reproché à M. du Tillet d'avoir associé dans son Parnasse , aux grands hommes du siècle de Louis XIV , quelques écrivains trop peu dignes de cette distinction. On connaît l'épigramme de M. de Voltaire :

Dépêchez-vous, Monsieur Titon ;  
Enrichissez votre Hélicon ;  
Placez-y sur un piédestal  
Saint Didier , Danchet & Nadal ,  
Qu'on voye armés du même archet  
Saint Didier , Nadal & Danchet ,  
Et couverts du même Laurier ,  
Danchet , Nadal & St. Didier.

Mais cette épigramme , originale par sa tournure , était , dans le fonds , très-injuste. Ce monument était composé de figures en pied , réservées aux véritables hommes de génie à qui la nation devait sa gloire , & de quelques autres figures , en médailles seulement , destinées à des Écrivains d'un talent moins supérieur , mais réellement estimables. Rien , à ce qu'il nous semble , ne caractérisait mieux l'esprit de justice & de bienveillance pour les gens de  
Lettres ,

Lettres , qui animait le Fondateur du *Parnassé Français*. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas placé , dans le Temple du goût , quelques personnages d'un ordre inférieur à celui des Corneille , des Racine , des Moliere , des la Fontaine , des Boileau ? Pourquoi n'en ferait-il pas de ce Temple comme du Paradis ? *Multæ sunt mansiones in domo Patris mei* : il est vrai pourtant qu'il n'y faudrait pas admettre la médiocrité.

TRESSAN ( Louis Elizabeth , Comte de ) connu par de jolis vers , & par son goût éclairé pour l'histoire naturelle. Mais ce qui lui assure à la considération publique plus de droit encore que ses talens & sa naissance , c'est l'exemple unique qu'il a donné à tous les Gens de Lettres , en réparant , avec autant de noblesse que de courage , une injustice qu'il avait commise , à l'instigation de quelques Philosophes , envers l'Auteur de cet Ouvrage. Ce dernier , dans une Comédie qui fut représentée à Nancy , le jour d'une cérémonie à jamais mémorable , s'était permis quelques plaisanteries , non contre la personne , mais contre les paradoxes du célèbre Citoyen de Geneve. Ces mêmes Philosophes , qui déchirent aujourd'hui si scandaleusement M. Rousseau , depuis qu'en leur

témoignant son mépris il a mortifié leur amour-propre , paraissaient alors animés pour lui de l'enthousiasme le plus violent. M. le Comte de Tressan , livré à leurs séductions , & entraîné par cet esprit de société dont il est si difficile de se défendre , adressa au Roi de Pologne un Mémoire , dans lequel il traitait d'*attentat* la liberté que l'Auteur de cette Comédie avait prise , & demandait vengeance au nom de M. Rousseau & de la Philosophie. Ce Mémoire n'eut point d'effet. L'Auteur de la Comédie se contenta , pour sa défense , de publier *ses petites Lettres sur de grands Philosophes* ; & quelque tems après , il fit son apologie au Théâtre même par cette Piece si connue , qui sembla déconcerter enfin les ennemis de sa tranquillité & de la raison. Le succès de cet Ouvrage lui donna la confiance de l'adresser à M. de Tressan , qui ouvrit alors les yeux , & jugea digne de lui de témoigner à l'Auteur le repentir qu'il avait de s'être livré à des conseils violens , qui en effet étaient très-éloignés de son caractère. Il eut la politesse de lui écrire *qu'il ne s'était montré dans cette affaire qu'avec regret , que le souvenir l'en affligeait , & qu'enfin , il n'avait su que trop tard bien des choses qui s'étaient passées , & qui avaient animé justement l'Auteur à défendre une cause*

que tout homme qui pense, se ferait honneur de soutenir. \*

L'Auteur fut sensible, comme il le devait, à un procédé aussi rare, & sa reconnaissance lui fit un devoir de le publier.

Mais avec quelle indignation M. le Comte de Tressan n'a-t-il pas dû apprendre que pour se venger de son abandon, les mêmes Philosophes ont osé dans un recoin de leur vaste compilation Encyclopédique, insérer, sous son nom, un article *Parade*, rempli d'indécences, d'injures grossières, &, qui pis est, d'absurdités? On renouvelle dans cet article, avec une espèce de fureur, toutes ces calomnies honteuses que la haine philosophique répandit dans une foule de Libelles méprisés, pendant qu'on jouait la Comédie des *Philosophes*, & long-tems encore après cette époque.

Ces Messieurs s'étaient flattés, sans doute, que cet article, enseveli dans l'immensité de leurs volumes, échapperait à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penser qu'on prêterait, sur leur parole, à M. le Comte de Tressan un procédé de cette nature? Comment per-

---

\*) Voyez les pièces justificatives dans le sixième Volume de cette collection, & dans le Tome second, les différens écrits qui suivent immédiatement la Comédie du *Cercle*.

suader qu'un homme de son rang & de son mérite, se ferait abaissé jusqu'à écrire sur les Parades, & jusqu'à composer l'article le plus abject de leur Dictionnaire? M. de Treffan peut-il même être censé savoir ce que c'est qu'une Parade? & n'est-il pas fort étrange que dans le prétendu dépôt des connaissances humaines, on ait consacré plusieurs pages à disserter gravement sur ce genre de polissonnerie, rebuté aujourd'hui même de la livrée?

Ces Messieurs s'étaient donc imaginé que cette indignité resterait dans les ténèbres. Cependant leur propre expérience devrait leur avoir appris que tout se découvre.

Le public judicieux & impartial sentira la nécessité où nous étions de nous étendre ici malgré nous. Il fallait justifier & Mr. de Treffan & nous-mêmes. Il fallait sur-tout apprendre aux honnêtes gens l'existence d'un Libelle qu'ils auraient été si loin de soupçonner dans une compilation prétendue philosophique. Cette indécence n'est pas la seule que renferme ce Dictionnaire; & les personnes qui se piquent de justice, sont actuellement à portée de connaître toute la vérité de ce vers de la Comédie des *Philosophes* :

Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.



TRISTAN l'Hermite ( François ) de l'Académie Française, né à Soliers dans la Province de la Marche en 1601, mort à Paris en 1655. Sa *Mariamne* dut sa grande réputation aux talens du célèbre Comédien Mondori, & au rare mérite qu'elle avait pour le tems. Le grand Rousseau ne dédaigna point de la retoucher en 1751, quoiqu'il fût persuadé que le sujet en était malheureux.

On a de Tristan beaucoup d'autres Ouvrages dramatiques qui sont tombés dans l'oubli. Il balanço, comme Mairet & Scudéry, la réputation naissante de Corneille, qui ne trouva parmi les Poètes ses contemporains, que le seul Rotrou qui rendit justice à ses talens, parce que lui-même en avait de supérieurs. L'Auteur de *Venceslas* devait être l'ami de Corneille; & cette belle Tragédie ne devait pas être inutilement rajeunie par M. Marmontel.

TRUBLET ( l'Abbé Nicolas-Charles-Joseph DE LA FLOURIE ) né à Saint-Malo en 1697.

L'Abbé Trublet alors avait la rage  
D'être à Paris un petit personnage.  
Au peu d'esprit que le bonhomme avait,  
L'esprit d'autrui par supplément servait.  
Il entassait adage sur adage.  
Il compilait, compilait, compilait.

On le voyait fans celle écrire , écrire ;  
 Ce qu'il avait jadis entendu dire ,  
 Et nous lassait fans jamais se lasser. *Voltaire.*

Ces vers sont très-plaisans ; mais il ne faut pas les prendre à la rigueur. L'Abbé Trublet ne manquait ni d'esprit, ni même d'une certaine finesse. S'il eût eu le manège & l'intrigue que nous voyons à beaucoup de gens ; au lieu de marquer du respect pour la Religion & pour les Mœurs, s'il se fût jetté dans le parti de la nouvelle Philosophie, il eût eu son brevet de célébrité comme tant d'autres. Peut-être même en eût-on fait un homme de génie. Cette dénomination ne coûte rien à la secte ; & elle a été si prodiguée de nos jours, qu'elle en est devenue presque ridicule.

## U.

URFÉ ( Honoré d' ) Comte de Château-neuf, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625. Aucun livre n'a eu plus de succès que son Roman de l'*Astrée*, qui a fourni quelques proverbes à la langue, & différens sujets à l'aiguille & au pinceau, mais qui est enfin tombé dans un oubli assez général, comme tous les ouvrages qui naissent avant que le génie d'une langue, & le goût d'une Nation soient perfe-

ctionnés. Ce qu'on n'a point assez observé, c'est que le succès même de cette Pastorale est précisément ce qui nous a empêché de réussir dans le genre de l'Eglogue. Les prétendus Bergers de d'Urfé, ne sont pas moins fardés que ceux de nos Opéra. C'est une Métaphysique amoureuse ( dont le modele n'était alors que dans le caractère français ) qui est l'éternel aliment de leurs insipides conversations; & c'est malheureusement à leur Ecole, que s'étaient formés les Bergers de Fontenelle, & de La Motte: aussi le genre Pastoral est-il un de ceux où nous nous sommes le plus ridiculement écartés de la nature.

## V.

VARILLAS ( Antoine ) né dans la Haute Marche en 1624, mort en 1696 : Historien peu estimé, parce qu'il s'est donné dans l'Histoire les mêmes libertés qu'on pourrait se permettre dans un Roman. Ses narrations, cependant, sont très-agréables, & il avait l'art de distribuer ses matieres avec beaucoup d'intelligence. Ce qui doit lui servir de quelque recommandation aux yeux de la postérité, c'est d'avoir eu l'Abbé de St. Réal pour élève.

VAUGELAS ( Claude Favre , Seigneur de )

de l'Académie Française, né à Bourg en Bresse en 1545, mort en 1650. L'un des Grammairiens qui a le plus contribué à polir notre langue, & dont les Remarques subsistent encore, & ont servi de base à ceux qui ont eu sur la Grammaire des idées bien plus profondes, depuis le Docteur Arnauld, jusqu'au célèbre du Marfais.

Vaugelas eut un mérite plus grand. Sa Traduction de Quinte-Curce, très-estimée encore de nos jours, parut près de dix ans avant les fameuses Lettres Provinciales, & on y trouve peu de tours, peu d'expressions qui aient vieilli. Cet ouvrage étonna Bassac, & fut le premier qu'on ait vu en France, écrit avec une pureté continue. Vaugelas était fils d'un Jurisconsulte laborieux & célèbre.

VAYER ( François de la Mothe le ) de l'Académie Française, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montaigne, mais qui n'en a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les graces. Il est au contraire prolix, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant, qui partage avec Montaigne, Charron & Bayle, l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par la Philosophie moderne. Il avait été Pré-

cepteur du Duc d'Orléans, frere de Louis XIV. Il serait à defirer que l'éducation des Princes fût ordinairement confiée à des Philosophes; mais, il faudrait bien se garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philosophie ne met point d'enseigne; elle n'attaque les préjugés mêmes & les abus qu'avec circonspection. Elle n'est point turbulente, audacieuse, fanatique. Elle ne s'attache pas uniquement à détruire. Elle n'ôte pas aux criminels un frein nécessaire, aux méchans leurs remords, & enfin aux ames honnêtes les espérances consolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom de Philosophe est aujourd'hui très-commun; mais la chose peut-être n'a jamais été plus rare.

VELLY ( l'Abbé Paul-François ) né en Champagne en 1711, mort à Paris en 1759. Il a su dans son Histoire de France, dédiée à M. de Machault, alors Contrôleur Général, débrouiller avec succès, & d'une maniere très-intéressante, le cahos de nos premieres Races. Il a eu le mérite de profiter un des premiers des nouvelles lumieres que M. de Voltaire a portées sur le genre historique. Il remonte à la source de nos mœurs, de nos usages, de nos loix; enfin ce n'est pas seulement l'Histoire du Trône

qu'il nous a donnée, mais celle de la Nation. Son style pourrait être plus soigné, ses recherches plus exactes, sa critique plus profonde. Peut-être aurait-on lieu de lui reprocher aussi de s'être un peu trop livré à l'esprit de système. Il écrivait dans le tems où l'on exigeait du Clergé la déclaration de ses biens, opération sur laquelle il ne nous appartient pas de prononcer. Mais il nous semble qu'entraîné par les circonstances, l'Abbé de Velly dissimule souvent les privileges de ce Corps avec une affectation trop marquée, & qu'en général, il ne laisse échapper aucune occasion de leur porter quelque atteinte. Il était cependant trop éclairé pour ne pas sentir que ces anciens privileges des grands Corps, dont l'origine se confond avec celle de nos Monarchies, doivent être d'autant plus respectés qu'ils sont, en quelque sorte, le dernier azile de nos libertés mourantes, & l'unique barriere qu'elles puissent opposer encore aux volontés capricieuses du despotisme. Il est, sans doute, du devoir d'un Historien de discuter les faits, & de distinguer avec soin les droits qui ont leur source dans une possession légitime, des privileges usurpés dont il ne peut résulter que des abus. Mais son obligation la plus essentielle est de n'épouser aucun système, &, s'il est possible, de ne se déclarer pour

aucun parti. Quiconque ne fera pas conduit par cette sage impartialité , s'expose , en traitant l'Histoire , à faire naître dans le sein de l'Etat des disputes , qui, lorsqu'elles ne sont pas méprisées , peuvent devenir dangereuses , & quelquefois dégénérer en troubles civils.

VERGIER ( Jacques ) né à Lyon en 1637, mort à Paris en 1720. Imitateur naturel , mais faible des Contes de la Fontaine , & plus libre que son modele. Ce Poëte était de très-bonne compagnie. Souvent animé par le vin & par la joye , il faisait à table des parodies très-piquantes des meilleurs airs de nos anciens Opéra ; & le célèbre Rousseau témoigne , dans ses lettres , beaucoup d'estime pour le naturel , la facilité & la grace qui régissent dans la plupart de ces faillies. Vergier , comme le dit le même Rousseau , était un Philosophe aimable , un homme de société qui avait de l'agrément & de l'atticisme dans l'esprit , sans aucun mélange de misanthropie ni d'amertume. Sa mort tragique donna lieu à d'étranges soupçons ; mais il est avéré qu'il fut assassiné par des voleurs de la troupe de Cartouche , qui n'avaient que leur brigandage pour motif.

VERNES ( Jacob ) Pasteur de l'Eglise de

Geneve , le même à qui nous avons adressé ces Mémoires. Notre amitié pour lui ne nous permettra pas de nous étendre autant que nous le souhaiterions sur son article. Nous l'avons peint tel qu'il est dans la Lettre qu'on peut lire au commencement de ce volume , mais alors nous ne connaissions pas un très-bon Ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Confidences Philosophiques*.

Cet Ouvrage est divisé par Lettres. Celles qui terminent le volume , & l'idée générale du Livre , nous ont paru un badinage digne de Swift. La nouvelle Philosophie y est écrasée sous le ridicule de ses propres maximes mises en action , & rapportées avec la plus scrupuleuse fidélité.

Si le style d'un Etranger pouvait être celui de Pascal , ce Livre , mieux fondé en preuves que les Lettres Provinciales , n'eût pas été moins redoutable aux Philosophes du jour que celles-ci ne le furent aux Jésuites. On y trouve , sous le nom d'un prétendu Capitaine Anglais , une Lettre pleine de raison & de vigueur , où tous les sophismes de l'irréligion philosophique nous ont paru foudroyés. L'Ouvrage venait à peine de se répandre , qu'il a été traduit en Allemagne & en Angleterre. L'Auteur se propose d'en donner une nouvelle Edition qui ne peut devenir que meilleure encore ; nous l'inv-



tons à y mettre toute l'attention dont il est capable, & nous osons lui répondre des suffrages de tous ceux qui ont conservé quelque respect pour la Religion dégagée des superstitions humaines, & pour la saine morale.

VERNET (JACOB) Pasteur & Professeur en Théologie à Geneve, né dans cette Ville en 1698. L'un des hommes les plus modestes, & en même-tems un des plus judicieux Critiques, & des plus savans Littérateurs qui aient honoré sa Patrie. Ce n'est point à nous de le juger comme Théologien. Nous nous contenterons de dire qu'il a, dans toutes les Eglises Protestantes, la réputation d'être un de ceux qui ont le mieux saisi dans le Christianisme cette simplicité sublime qui le caractérise, & qui ont su le présenter sous le point de vue le plus propre à le faire aimer.

Ses Dialogues Socratiques sont écrits avec goût & remplis d'intérêt. Cette marche de Socrate, si admirable pour l'instruction, y est fidèlement suivie. On fait que ce Philosophe, par une suite de questions proposées avec art, cherchait à conduire insensiblement, & comme d'eux-mêmes, ses disciples à la Vérité. Tel est, dans l'Ouvrage estimable dont nous parlons, l'art du Professeur Genevois.

Ses Lettres Critiques , sous le nom d'un Voyageur Anglais , ne lui font pas moins d'honneur. Elles semblent justifier & étendre ce que nous avions dit nous-mêmes , quelques années auparavant , dans les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*. Nous sentons tout le prix de ce rapport , & nous reconnaissons que dans cet Ouvrage , Mr. Vernet a développé , avec beaucoup de finesse , le manège de quelques-uns de nos Philosophes modernes , la guerre ouverte , ou mal adroitement cachée qu'ils font depuis long-tems à la Religion , leur fanatisme d'incrédulité , leur vaine ostentation de Philosophie avec si peu de Philosophie , enfin leur despotisme Littéraire dont l'autorité commence pourtant à décliner , parce qu'ils ont allarmé même les Gouvernemens , par leur manie de tout détruire , & par le ton d'audace qu'ils ont substitué par degrés à celui de la séduction.

On trouve , dans ces mêmes Lettres , un tableau plein de vigueur & d'énergie des anciens abus de la politique ultramontaine , de cette politique tantôt souple , tantôt audacieuse , & toujours profonde , par laquelle , dans de certaines circonstances , la Cour de Rome s'était arrogé un empire plus absolu que celui des anciens Césars.

Il ne manquait à la célébrité de cet Ouvra-

ge, que de s'accroître encore par les injures de nos prétendus Philosophes. Leur caractère ne s'est pas démenti. Ils ont vengé leur étrange Philosophie par des libelles calomnieux auxquels cet homme respectable n'a opposé que l'évidence & la modération. Il est à présumer que ces Messieurs se désabuseront enfin d'une méthode qui rendrait la vérité même exécration, si par hasard ils l'avaient annoncée dans leurs Ecrits. C'est dans un mouvement d'indignation, pareil au nôtre, que l'éloquent Citoyen de Genève s'est écrié avec sa véhémence ordinaire :

» Oui, si pour être Philosophe il faut noircir  
 » la réputation de mes semblables, publier aux  
 » yeux de l'Univers des choses qui devraient  
 » rester ensevelies dans un éternel silence, tra-  
 » mer & conduire de sourds complots, y pré-  
 » sider ; en un mot, si pour être Philosophe,  
 » il faut renoncer à l'humanité, à la justice,  
 » à la bonne foi, je renonce à la Philosophie  
 » & à la dénomination de Philosophe, & j'en  
 » laisse le titre à tant de fourbes dignes de le  
 » porter. “

M. Vernet doit être bien consolé des calomnies de nos Sophistes, par l'accueil distingué que lui firent en Italie des hommes du premier mérite & de la plus grande considération, tels que les Cardinaux de Polignac, Albéroni,

Corfini, depuis Souverain Pontife , le Marquis Scipion-Maffei , &c. &c. Il ne fut pas accueilli moins honorablement en France par le célèbre Dom Mont-faucon , le Pere le Courayer , l'Abbé de Saint-Pierre , Mr. de Fontenelle , & Mr. de Voltaire lui-même qui n'aurait pas dû l'oublier.

Ce fut à Rome que le Président de Montequieu prit en Mr. Vernet une confiance qui ne s'est jamais démentie. Il lui adressa , plusieurs années après , son manuscrit de l'Esprit des Loix , & la premiere Edition de cet excellent Ouvrage est due aux soins du Professeur de Geneve. On trouve , au sujet de cette Edition , plusieurs méprises fort étranges dans un Recueil de prétendues Lettres familières du Président de Montequieu , publiées par Mr. l'Abbé de Guasco. Selon lui , ce fut par un nommé Mr. Sarrafin , Résident de Geneve à Paris , que le manuscrit de l'Esprit des Loix fut remis à l'Imprimeur Barrillot ; & Mr. le Professeur Vernet , qui se chargea de présider à l'Edition , se permit d'y changer quelques mots qu'il ne croyait pas Français , parce qu'ils n'étaient pas du Français de Geneve : ce qui donna ( dit Mr. l'Abbé de Guasco ) beaucoup d'humeur à Mr. de Montequieu. Ces petits détails contiennent autant d'erreurs que de mots. Il n'y eut jamais de Mr. Sarrafin , Résident de Geneve en France.

C'est

C'est Mr. Muffard, l'un des Conseillers d'Etat de la République, qui fut chargé du manuscrit, non pour le remettre à Barillot que l'Auteur de l'Esprit des Loix ne connaissait point ; mais pour être rendu à Mr. Vernet. Il est faux que ce dernier se soit permis de corriger la moindre chose au style de Mr. de Montesquieu, quoique celui-ci l'eût autorisé à lui faire librement les observations qu'il croirait convenables. Mr. Vernet usa quelquefois de cette permission, non sur des mots, mais sur des choses. Cependant rien ne fut imprimé que de l'aveu & sur les ordres de l'Auteur. Loin d'avoir essuyé de sa part aucun reproche, Mr. Vernet n'en reçut que des remerciemens que nous avons vus. Enfin Barillot fit à Geneve une seconde édition du même Livre, & Mr. de Montesquieu n'y fit rien changer, preuve évidente qu'il était content de la première.

Les moindres particularités sur un Ouvrage tel que celui de l'Esprit des Loix, ont leur prix, & nous avons cru ne pas déplaire aux Amateurs des Lettres, en nous arrêtant un moment sur ces détails, qui servent d'ailleurs à prouver le peu de confiance que méritent certaines anecdotes littéraires, publiées avec autant d'indiscrétion que de légèreté.

Nous terminerons cet article en restituant à  
*Tome IV.* Cc

Mr. Vernet une petite Piece très ingénieuse qui a été attribuée dans plusieurs Dictionnaires, tantôt à Mr. l'Evêque de Rochester, tantôt à Mr. de Boze, Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres. C'est l'Epitaphe du fameux Pere Hardouin, Jésuite, que sa brièveté & l'infidélité des copies qu'on en a faites nous engage à transcrire ici :

*Hic jacet hominum Παροξότατος,  
 Natione Gallus, Religione Jesuita.  
 Orbis litterati portentum,  
 Doctè febricitans,  
 Antiquitatis cultor, idem atque depredator,  
 Commenta inaudita vigilans somniavit,  
 Scepticum piè egit,  
 Credulitate puer,  
 Audaciâ juvenis,  
 Deliriis senex,  
 Verbo dicam : Hic Jacet HARDUINUS.*

VERTOT ( l'Abbé René Aubert de ) né à Bennetot en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735. Ses *Révolutions de Portugal*, celles de *Suede*, & sur-tout ses *Révolutions Romaines*, font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la Nation. Il était digne de cette glorieuse & difficile entreprise. Son style a la majesté, l'é-

légance , l'agrément & le feu nécessaires à un excellent Historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire , c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité ; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antitheses , ni par une vaine ostentation de maximes sententieuses & philosophiques , ni enfin par cette maniere d'écrire tranchante , brusque & hachée qui réunit l'obscurité à la sécheresse , & qui est aussi fatigante pour le Lecteur , que contraire à la dignité de l'Histoire.

VOISENON (l'Abbé Claude-Henri de Fufée de) de l'Académie Française , né au Château de Voisenon , près Melun , en 1708 , mort en 1775.

Son esprit était plutôt celui que donne l'usage du monde , que l'esprit solide & cultivé d'un homme de Lettres. Des faillies , des gentilleses , des mignardises , un ton goguenard & quelquefois précieux , tel était dans la Société le mérite essentiel de M. l'Abbé de Voisenon.

On a de lui des Romans , des Comédies , quelques Poésies fugitives ; mais sa réputation littéraire n'était pas moins fluette que sa complexion , & ressemblait parfaitement à sa petite santé.

On lui attribuoit , pendant sa vie , tout ce que M. Favart faisoit de meilleur , ce qui prouve combien , en matiere de style , le nombre des bons Juges est encore borné. Il ne faut que lire ses Ouvrages avec quelque attention , pour voir que rien n'étoit plus opposé au caractère de son esprit que les graces naïves , & qu'il ne les connut jamais. C'est pourtant ce genre de mérite qui distingue particulièrement les jolies pieces de M. Favart. Ce dernier peut tomber quelquefois dans le fade , mais non dans le précieux. M. l'Abbé de Voisenon , au contraire , ne savoit pas être naturel , & ne disoit rien sans finesse : il est vrai qu'il ne disoit gueres que de petits mots & de petites choses.

VOITURE ( Vincent ) de l'Académie Française , né à Amiens en 1598 , mort à Paris en 1648. On recommande encore aux jeunes gens la lecture des Lettres de Voiture , sans penser qu'il n'est pas d'Ouvrage peut-être plus capable de leur gâter le goût. Elles étincellent à la vérité de traits d'esprits ; mais en général elles sont défigurées par des pointes & des jeux de mots continuels. On devrait du moins en faire un choix , & en effet on pourrait en trouver une vingtaine qui seraient dignes de servir



de modele à l'enjouement & à la familiarité épistolaires.

Boileau avait dit, étant jeune, qu'à *moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture*, on *rampait dans la fange avec l'Abbé de Pure*. Mais dans un âge plus mûr, il caractérisa beaucoup mieux ce bel esprit par ces vers adressés à l'Equivoque :

Le Lecteur ne fait plus admirer dans Voiture  
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.  
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,  
Et pour mille beaux traits vanté si justement,  
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aigue,  
Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë.  
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,  
Faire de son Discours la piquante beauté.

On trouve dans Voiture quelques Poésies de très-bon goût, entre autres, une Epître pleine de graces adressée au grand Condé. On y remarque sur-tout avec plaisir cette familiarité décente & noble qu'un Homme de Lettres qui a de l'usage, peut prendre même avec un grand Prince. Depuis Voiture personne n'a mieux saisi ces convenances délicates que Mr. de Voltaire.

La *Pompe funebre de Voiture*, Ouvrage de Sarrafin, mêlé de prose & de vers, est digne encore d'être lue par les gens de goût. Sarrafin était en état d'apprécier tout le mérite de Voi-

ture , qui n'était pas précisément un homme de génie , mais un infiniment bel esprit.

VOLTAIRE ( Marie-François AROUET de ) de l'Académie Française , né à Paris le 20 Février 1694. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre Ecrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des productions indignes de lui , que dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches , nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissons pour ses Ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom , & qu'il a formellement avoués. C'en est bien assez pour sa gloire.

Les Nations voisines s'enorgueillissaient de leurs Poèmes Epiques , tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. Mr. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle Henriade. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des paralleles , pour comparer ce Poème , ni à ceux d'Homere & de Virgile , ni à ceux du Tasse & de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison , est un abus de l'esprit qui n'a gueres donné que des résultats ridicules.

Henri IV. n'a rien de commun ni avec

Achille, ni avec Enée. Le merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, & dont on pouvait orner des sujets fabuleux, n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Usages, Mœurs, Coutumes, Religion, tout a changé. Il suffit, pour l'honneur de Mr. de Voltaire, qu'il ait traité son sujet aussi-bien qu'il pouvait le faire dans les circonstances où il a écrit; & du moins avant de le juger, il faudrait peser les difficultés qu'il avait à vaincre, soit dans le génie de la langue, soit dans le caractère de la Nation à qui il a voulu plaire, soit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, & pour ainsi dire, contemporain de son Poème. Alors peut-être on sentirait que Mr. de Voltaire ayant lutté glorieusement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Épopée, on ne peut sans injustice, le placer au-dessous d'eux; & l'on n'aurait pas la faiblesse de disputer contre la gloire de la Patrie, en cherchant à lui dérober la sienne. On sait que cet illustre Poète ne s'est pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arionste que dans celle du Tasse, & cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les Anciens.

La perte des Corneille & des Racine semblait irréparable pour la scène française. Mr. de Voltaire fit à dix-neuf ans sa Tragédie d'Œdipe,

& ces grands Hommes eurent un successeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réservé à cet Ecrivain célèbre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Quand après avoir lu une des plus belles Pieces de Racine, on passe sans intervalle aux trois derniers actes de la Tragédie d'Œdipe, on croirait n'avoir pas changé d'Auteur. Nous ne pouvons donner à Mr. de Voltaire une plus grande louange, & il est le seul Poète qui l'ait méritée.

Son Théâtre parait l'emporter par la variété, sur tous ceux que nous connaissons. On trouve dans le style de *Brutus*, & de la *Mort de César*, la maniere de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La Muse Tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle & de plus terrible que le quatrième acte de *Mahomet*. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres, & qui est lui-même un ordre à part, M. de Voltaire s'est approprié les genres différens des Poètes qui l'ont devancé; mais il ne doit qu'à lui seul cette belle Tragédie de *Mahomet* dont nous parlions, & le chef d'œuvre d'*Alzire*.

Ce qui distingue le plus particulièrement encore les Ouvrages dramatiques de M. de Voltaire ( & nous ne parlons ici que de l'élite de ses Pieces ) ce sont les grandes vues morales, & les

fentimens d'humanité dont ils sont remplis. L'Auteur a senti que c'était donner au Théâtre un nouveau degré d'importance & d'utilité; mais il a su presque toujours s'arrêter où il le fallait, & il s'est bien gardé d'affaiblir par des tirades ambitieuses, & par des déclamations d'une Philosophie sèche & aride, l'intérêt pressant qui résulte des situations vives où il place ses personnages. Cette sobriété, dictée par le goût, se manifeste encore dans cet appareil de spectacle dont il a le premier orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet appareil n'est qu'un accessoire à l'art, & que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de Tragédies, d'ennuyeux Sermons philosophiques, & par nous faire voir au Théâtre, comme M. de Voltaire lui-même l'a dit très-plaisamment, *la rareté, la curiosité.*

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'histoire? Ce sera sans doute une circonstance de la vie de M. de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré Henri IV. en Poète, il ait eu l'avantage d'être l'Historien de Louis XIV, celui de Char-

les XII, & de Pierre-le-Grand. On doit d'ailleurs à cet Auteur célèbre de nouvelles vues sur l'Histoire qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les Ecrivains qui de nos jours se sont le plus distingués en ce genre d'écrire. C'est moins l'Histoire particulière des Souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des Nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, & sur-tout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues véritablement philosophiques qui ont dirigé M. de Voltaire dans son *Essai sur l'Histoire générale*, Ouvrage qui n'est pas exempt de défauts sans doute; mais très-digne de la grande réputation de son Auteur. N'oublions pas qu'aucun homme de Lettres n'a possédé comme lui le double talent d'écrire en prose & en vers, avec une égale supériorité. Racine, celui de nos Poètes dont la gloire ne vieillira jamais, est le seul peut-être qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laissé plus d'Ouvrages en prose.

Personne n'a excellé, comme M. de Voltaire, dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde, sous des fictions ingénieuses & riantes, qui forment une classe particulière de Romans, dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses Mélanges de Littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne le mérite de

plaire , & font écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant , cette magie séduisante qui caractérise la plupart de ses Ouvrages , & qui nous a rendus avec raison si difficiles sur les productions des autres.

Toutes ses Pièces fugitives sont charmantes , & d'une Poésie très-supérieure à celle des Chapelles & des Chaulieus , dont il semble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun Poète n'a porté plus loin que M. de Voltaire la finesse , la plaisanterie , & quelquefois la véhémence & l'âcreté de la satire , en affectant toujours , avec assez d'adresse peut-être , de blâmer le genre satyrique. Mais quoiqu'il en ait dit , on n'en regardera pas moins , comme un des traits dominans de son caractère , le penchant à la satire , annoncé par sa physionomie , & confirmé d'ailleurs par une grande partie de ses Ouvrages. Enfin , ce génie singulier réunit , à lui seul , ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'Ecrivains une célébrité durable ; & peut-être dans un avenir éloigné , croira-t-on qu'il y a eu plusieurs Voltaires , comme on a cru , dans les tems postérieurs à l'antiquité , qu'il y avait eu plusieurs Hercules. Il n'y a pas jusqu'aux Lettres familières de ce grand Poète , quoiqu'il en ait écrit une prodigieuse quantité , qui ne méritent d'être recueillies , & il n'est point d'Au-

teur qui ne se fût acquis par elles seules, une réputation distinguée.

Les Philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite si supérieur. Ce sont des Corsaires, comme nous l'avons dit à M. de Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre imposans en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler après lui de tolérance & d'humanité; mais les convulsions de leur style décelent la fausseté de leur enthousiasme, au lieu que celui de M. de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ses vertus : il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux qu'il a donnés à la famille de Calas & à celle de Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, & qui peut-être ne l'honore pas moins que ses immortels Ouvrages.

Quels que soient d'ailleurs les sentimens philosophiques de cet Ecrivain fameux, son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, son attachement à la Religion naturelle se manifestent par-tout. Il a fait même dans sa *Henriade*, dans *Zaïre*, & sur-tout dans *Alzire*, les éloges les moins suspects du Christianisme. Toutes les vertus morales de *Zamore* ne sont-elles pas en un instant éclipsées par la mort chrétienne de *Gusman*? Le mê-



me *Zamore* a-t-il donc un caractère aussi sublime que celui d'*Alvarès* ? Si Mr. de Voltaire avait le malheur de douter d'une Religion , dont lui-même a si parfaitement connu l'esprit , il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes , & que lui répéter ces beaux vers :

Des Dieux que nous servons connais la différence.  
 Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ,  
 Et le mien , quand ton bras vient de m'assassiner ,  
 M'ordonne de te plaindre , & de te pardonner.

Que ces nouveaux Philosophes qui ont fappé les fondemens de cette divine morale , cessent donc de regarder Mr. de Voltaire comme leur chef , & que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre leur querelle. Nous le lui avons dit , il doit ressembler au Jupiter d'Homere , & n'épouser dans la Littérature aucune faction. Il doit songer sur-tout que sa réputation est très-indépendante des suffrages de ces Philosophes ; que loin d'en augmenter , elle pourrait même en être affaiblie , & qu'enfin il jouissait déjà d'une gloire colossale , tandis que la plupart de ces Pygmées philosophiques , indignes de servir de piédestal à sa statue , étaient absolument ignorés. Si l'on voulait apprécier Mr. de Voltaire

avec une entière exactitude , il faudrait l'analyser successivement dans les différens genres qu'il a traités , étudier l'homme & l'Auteur ; découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable , la source de sa vaste renommée ; peser les avantages & les inconvéniens qui ont pû résulter de ce même principe , & de l'inconcevable facilité de son génie ; observer les contrastes de son caractère & de son esprit , le suivre enfin dans tous ses progrès , & déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme & de la jalousie , distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui , de celles qu'il a naturalisées , pour ainsi dire , avec son propre fonds ; décomposer ses meilleures Pièces de Théâtre , & comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi , soit pour établir ses plans , soit pour amener ses situations , aux moyens que Corneille & Racine avaient employés avant lui ; examiner si c'est au génie de l'invention , autant qu'à la richesse de son coloris , qu'on doit attribuer l'effet principal de ses Tragédies , & quelles sont les parties de son art où l'on peut le regarder comme modele. Il ne serait pas moins important de calculer avec précision le degré d'influence qu'il s'est acquis , par sa longue carrière , sur l'esprit

de son siècle ; & ce ne ferait que par le résultat de ces différentes discussions, qu'on pourrait parvenir à bien connaître jusqu'à quel point il a véritablement contribué à la gloire des Lettres , aux progrès du Goût , & à ceux de la raison. Mr. de Voltaire est très-digne de cet examen sérieux & approfondi , comme un des hommes les plus rares qui aient existé. Nous sentons combien il serait honorable de résoudre tous ces grands problèmes. C'est une entreprise que nous pourrions tenter un jour , & pour laquelle nous avons déjà rassemblé les matériaux les plus essentiels ; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires.

Puisse cet Ecrivain célèbre jouir encore longtemps de toute sa renommée ! On ne saurait penser qu'avec douleur au vuide immense que laisserait sa perte dans l'empire des Arts , & l'on est indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits Despotes littéraires oseraient se disputer les débris de sa Monarchie :

Soldats sous Alexandre , & rois après sa mort.  
Voltaire. *Artémire.*

*Fin des Mémoires.*

---

# L I S T E

*De tous les Ecrivains dont on a parlé dans  
ce Volume. \*)*

## A.

* <b>A</b> BBADIE, . . . . .	13
* Ablancourt ( Perrot d' ). . . . .	18
<i>Alembert</i> ( Jean Le Rond d' ). . . . .	19
* Allainval ( l'Abbé d' ). . . . .	21
Amyor, . . . . .	ibid.
* Arnauld ( Antoine ). . . . .	23
<i>Arnaud</i> ( l'Abbé ). . . . .	ibid.
<i>Aubert</i> ( l'Abbé ). . . . .	26
* Aubignac ( l'Abbé d' ). . . . .	27
* Autreau, . . . . .	28

## B.

<i>Baculard</i> ( d'Arnaud de ). . . . .	30
Balzac. . . . .	32
* Baron. . . . .	34
<i>Barthelemy</i> ( l'Abbé ). . . . .	25
* Bafnage, . . . . .	ibid.

---

\* Les caracteres italiques indiquent les Auteurs vivans. Ceux qui sont précédés d'une étoile, désignent les articles ajoutés depuis la premiere Edition. Il y en a eu plusieurs de supprimés comme trop-peu importants, & un grand nombre d'autres qui ont été corrigés avec le plus grand soin.

Bayle.

# LISTE DES ÉCRIVAINS. 417

Bayle.	36
<i>Beaumarchais</i> ( Caron de ).	43
Belloy ( de ).	45
* Benferade.	46
Bergerac ( Cyrano de ).	ibid.
Bernard.	48
<i>Bernis</i> ( M. le Cardinal de ).	50
Bertaud.	52
Bletterie ( l'Abbé de la ).	ibid.
* Boindin.	54
Boissy.	56
<i>Bonnet.</i>	57
Bossuet.	61
* Bougeant.	63
* Bouhours.	64
* Boulanger.	65
Bourdaloue.	66
Bourfaut.	67
Brébeuf.	69
<i>Bret.</i>	71
Brueys.	72
* Brumoy.	73
<i>Brun</i> ( le ).	74
Bruyere ( de la ).	75
<i>Buffon</i> ( le Clerc de ).	76

## C.

Cahufac.	78
* <i>Cailhava.</i>	ibid.
* Calprenede ( Costes de la ).	80
Campistron.	82
* Cartaud de la Vilatte.	83
* <i>Caveirac</i> ( l'Abbé de ).	84
* Cerceau ( du ).	86
<i>Chamfort</i> ( N. de ).	87
Chapelain.	88

Chapelle.	89
Charron.	90
* Châteaubrun.	95
Chaulieu ( l'Abbé de ).	ibid.
Chauffée ( de la ).	97
<i>Clément.</i>	100
Colardeau.	106
<i>Collé.</i>	107
Condamine ( Charles-Marie de la ).	108
<i>Condillac</i> ( l'Abbé de ).	110
Corneille ( Pierre ).	ibid.
Corneille ( Thomas ).	113
Cotin ( l'Abbé ).	114
<i>Coyer</i> ( l'Abbé ).	115
Crébillon ( de ).	117
* <i>Crébillon</i> fils.	118

## D.

Dancourt.	120
* Daniel.	121
* Descartes.	122
Des Fontaines ( l'Abbé ).	124
Des Houlières ( Madame ).	125
Des Mahis.	126
Des Portes.	ibid.
Despréaux ( Boileau ).	127
Destouches ( Néricault ).	128
<i>Diderot.</i>	130
<i>Dorat.</i>	135
* Duché.	140
Duclos.	141
Du Fresny.	144

## E.

* <i>Espagnac</i> ( le Baron d' ).	145
------------------------------------	-----

## F.

Fagan.	:	:	:	:	:	:	146
<i>Favart.</i>	.	.	.	.	.	.	ibid.
Fénelon.	:	.	.	.	.	.	147
* Fèvre ( le ).	.	.	.	.	.	.	149
Fléchier.	.	.	.	.	.	.	150
* Fleury ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	.	151
Fontaine ( de la ).	.	.	.	.	.	.	ibid.
Fontenelle.	.	:	.	.	.	.	155
* Fosse ( de la ).	.	.	.	.	.	.	159
<i>François</i> ( de Neufchâteau ).	.	.	.	.	.	.	ibid.
Fréron.	.	.	:	:	:	.	162
Furetiere ( l'Abbé ).	.	:	:	:	:	.	164

## G.

Garnier.	:	:	:	.	:	:	165
* Geneft ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	.	ibid.
* Girard ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	.	166
Graffigny ( Madame de ).	.	.	.	.	.	.	167
* Grand ( le ).	.	.	.	.	.	.	168
Grange Chancel ( de la ).	.	.	.	.	.	.	169
* Grécourt ( l'Abbé de ).	.	.	.	.	.	.	ibid.
Greffet.	.	.	.	.	.	.	170
Guymond de la Touche.	.	.	.	.	.	.	172

## H.

Hainault.	:	:	:	:	:	:	ibid.
* <i>Hannetaire</i> ( Servandoni d' ).	.	.	.	.	.	.	173
<i>Harpe</i> ( de la ).	.	.	:	:	:	.	174
Helvétius.	.	.	.	.	.	.	176
Hénault.	.	.	.	.	.	.	178
* Huet.	:	:	:	:	:	:	180

## J.

<i>Jaucourt</i> ( le Chevalier de ).	181
Jodelle.	183

## L.

* <i>La Font.</i>	184
* <i>Lainez.</i>	185
* <i>La Noue.</i>	187
* <i>Laurès</i> ( le Chevalier de ).	188
* <i>Lille</i> ( l'Abbé de ).	ibid.
<i>Linguet.</i>	190
* <i>Longepierre.</i>	193

## M.

<i>Mably</i> ( l'Abbé de ).	194
* <i>Maillet</i> ( de ).	195
* <i>Maimbourg.</i>	197
<i>Mairet.</i>	199
<i>Malfilâtre.</i>	ibid.
<i>Malherbe.</i>	200
* <i>Mallebranche.</i>	201
<i>Marivaux.</i>	204
<i>Marmontel.</i>	207
<i>Marot.</i>	213
<i>Maffillon.</i>	214
<i>Maynard.</i>	215
<i>Ménage.</i>	ibid.
* <i>Mercier.</i>	217
<i>Miere</i> ( le ).	218
* <i>Moine</i> ( le ).	222
<i>Moliere</i> ( Poquelin de ).	223
<i>Monnoye</i> ( de la ).	238
<i>Montagne.</i>	239



# DES ÉCRIVAINS. 421

Montesquieu.	.	.	:	.	.	241
* Montfleury.	.	.	.	.	.	243
Morellet ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	244
Motte ( Houdart de la ).	.	.	.	.	.	245

## N.

* Naudé.	:	:	:	:	:	249
* Nicole.	.	.	.	.	.	252
Nivernois ( M. le Duc. de ).	.	.	.	.	.	253

## O.

Olivet ( l'Abbé d' ).	:	:	:	:	:	256
* Orléans ( d' ).	.	.	.	.	.	257

## P.

<i>Paliffot.</i>	:	:	:	:	:	258
Pannard.	.	.	.	.	.	260
Pascal.	.	.	.	.	.	261
Patu.	.	.	.	.	.	263
* Pavillon.	.	.	.	.	.	265
* Pellegrin.	.	.	.	.	.	ibid.
* Pelliffon.	.	.	.	.	.	266
Perrault.	.	.	.	.	.	267
Piron.	.	.	.	.	.	272
Place ( de la ).	.	.	.	.	.	276
* Poiffon.	.	.	.	.	.	ibid
<i>Pompignan ( de ).</i>	.	.	.	.	.	ibid.
Porte ( l'Abbé de la ).	.	.	.	.	.	278
Pradon.	.	.	.	.	.	279
Prévôt d'Exiles ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	281

## Q.

* Querlon ( Meunier de ).	:	:	:	:	:	288
---------------------------	---	---	---	---	---	-----

Quinault. . . . . 289

## R.

Rabelais. . . . .	293
Racan. . . . .	296
Racine ( Jean ). . . . .	ibid.
Racine ( Louis ). . . . .	299
Regnard. . . . .	300
Regnier. . . . .	304
* Retz ( Paul de Gondi Cardinal de ). . . . .	307
<i>Robbè de Beauveset.</i> . . . .	ibid.
* <i>Roche fort.</i> . . . .	309
Rochefoucauld ( le Duc de la ). . . . .	310
* Rollin. . . . .	311
Ronsard. . . . .	314
* <i>Roffet</i> ( de ) . . . . .	316
* Rotrou. . . . .	318
Rouffeau ( Jean-Baptiste ). . . . .	319
<i>Rouffeau</i> ( Jean-Jacques ). . . . .	326
Roy. . . . .	339
<i>Rulliere.</i> . . . .	343
* Ryer ( du ). . . . .	344

## S.

<i>Sabathier.</i> . . . .	344
* <i>Sabatier</i> ( l'Abbè ). . . . .	346
Sage ( le ) . . . . .	349
S. Evremond. . . . .	353
Saint-Foix ( Poullain de ). . . . .	355
Saint Gelais. . . . .	356
St. Hyacinthe, . . . . .	357
<i>St. Lambert.</i> . . . .	358
* St. Réal. . . . .	360
Sarrafin. . . . .	361
<i>Saurin,</i> . . . . .	363

# DES ÉCRIVAINS. 423

Scarron.	.	.	.	.	.	.	365
Scudery.	.	.	.	.	.	.	366
<i>Sédaine.</i>	.	.	.	.	.	.	368
* Ségrais.	.	.	.	.	.	.	371
* Senecé.	.	.	.	.	.	.	372
Sévigné ( Madame de ).	.	.	.	.	.	.	374
<i>Sivry</i> ( Poinfinet de ).	.	.	.	.	.	.	375
* Solignac ( le Chevalier de ).	.	.	.	.	.	.	376

## T.

* Théophile.	.	.	.	.	.	.	378
* <i>Thomas.</i>	.	.	.	.	.	.	380
* Thou ( de ).	.	.	.	.	.	.	382
* Titon du Tillet.	.	.	.	.	.	.	383
<i>Tressan</i> ( le Comte de ).	.	.	.	.	.	.	385
Tristan l'Hermite.	.	.	.	.	.	.	389
Trublet ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	.	ibid.

## U.

* Urfé ( Honoré d' ).	.	.	.	.	.	.	390
-----------------------	---	---	---	---	---	---	-----

## V.

* Varillas.	.	.	.	.	.	.	391
* Vaugelas.	.	.	.	.	.	.	ibid.
Vayer ( la Mothe le ).	.	.	.	.	.	.	392
* Velly ( l'Abbé ).	.	.	.	.	.	.	393
* Vergier.	.	.	.	.	.	.	395
* <i>Vernes.</i>	.	.	.	.	.	.	ibid.
<i>Vernet.</i>	.	.	.	.	.	.	397
Vertot ( l'Abbé de ).	.	.	.	.	.	.	402
Voisenon ( l'Abbé de ).	.	.	.	.	.	.	403
Voiture.	.	.	.	.	.	.	404
<i>Voltaire</i> ( de ).	.	.	.	.	.	.	406

---

## FAUTE A CORRIGER.

Page 88 , ligne 6. Nous nous sommes toujours fait un devoir, *lisez* , nous nous sommes fait , dans tous les tems , un devoir.





PQ  
2019  
P25  
1778  
t.4

Palissot de Montenoy,  
Charles  
Oeuvres complètes de  
Palissot

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

